FERDINAND DENIS

ISMAEL
BEN KAÏZAR

4 - 5

ISMAEL

BEN KAÏZAR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ISMAEL BEN KAÏZAR,

OU LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

ROMAN HISTORIQUE,

Par Ferdinand Denis.

> Muy rebuelta esta Granada
> En armas y fuego ardiendo.
>
> ROMANCERO GENERAL.

> Ainsi a dit l'Eternel, qui a dressé un chemin dans la mer et un sentier parmi les eaux impétueuses.
>
> ESAÏE.

> Quoiqu'ils soient depuis long-temps au milieu de nous, ils conservent l'idée que je suis descendu des Cieux, et ils le publient partout où nous abordons.
>
> CHRISTOPHE COLOMB.

TOME QUATRIÈME.

SECONDE ÉDITION.

Paris,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXIX.

ISMAEL BEN KAÏZAR.

CHAPITRE PREMIER.

Le Messager.

En quelques mois un monde découvert, un grand empire renversé, voilà ce qu'on voyait au quinzième siècle, et ce qui ne peut se renouveler de nos jours. En ce temps l'homme était fort et destructeur, il abattait sans être ému ; il fallait bien que ce fût ainsi, pour édifier un jour.

Mais si la destruction était prompte et sans pitié, la résistance était forte et sans pitié aussi.

Et un jour, environné des Chevaliers et des Inquisiteurs, Ferdinand V le Catho-

lique pensa à la bonne ville de Grenade, et il en parla à la Reine: —Cette ville, dit-il, est belle, mais elle n'est pas chrétienne, Madame: qui aime bien, châtie bien aussi. Et les inquisiteurs s'inclinèrent; ils avaient lu dans le cœur du Roi.

Isabelle n'avait pas répondu. Talavera lui parla à voix basse, et elle lui dit: — Non, Seigneur Évêque, non, les Morisques sont mes enfans comme les Chrétiens, des enfans égarés, il est bien vrai... Mais les punir tous, c'est ce que je ne puis souffrir; ils sont aussi bien sujets de la Castille que du royaume d'Aragon, dit-elle avec ce ton de fermeté qu'elle avait toujours quand elle parlait en Souveraine, et devant le Roi.

— Et les Maures des Alpujarras, Madame, dit alors Ferdinand d'un ton froid et dédaigneux, comme s'il eût pris en pitié la compassion de la Reine, qui retardait quelquefois les décisions que la politique du temps et du Roi rendaient sanglantes

et souvent injustes, avec une apparence de générosité. — La clémence a des bornes, comme ce que vous appelez la fermeté, répondit Isabelle.... Mais les paroles du Confesseur revenant à son esprit, elle ajouta : — Il y a des choses qui exigent une mûre réflexion avant de les entreprendre : on peut aller combattre les Maures des Alpujarras, puisqu'ils se sont obstinés dans leur révolte; nous réfléchirons aux propositions du saint Office relativement à Grenade... — Réfléchissez en Chrétienne, Madame, lui dit Mendoça à voix basse. Et elle se retira pleine de trouble... Le Prêtre connaissait le seul faible de cette grande âme, et il venait en ce moment de se montrer comme le troisième Roi d'Espagne, ainsi que le nommaient alors les Seigneurs de la cour d'Isabelle...

Au moment où la Reine était sortie du conseil, on avait rempli toutes les formalités prescrites par l'étiquette rigoureuse

de la cour de Castille. Le Roi lui-même n'avait jamais cherché à s'en affranchir; il était plein d'estime et de respect pour celle qui ne lui avait jamais cédé comme Reine, et qui l'avait constamment chéri comme épouse.

— La Reine agira comme elle agit toujours, dit-il en s'adressant à l'Archevêque de Tolède, et en montrant dans ses regards quelque mécontentement..... Mais puisqu'elle consent à ce qu'on pousse avec vigueur la guerre dans les Alpujarras, ce n'est plus maintenant aux Évêques que je m'adresse, c'est a mes loyaux et bons Chevaliers.

—Nobles Capitaines, continua-t-il, vous savez comme Dieu, dans sa bonté, m'a mis en possession de Grenade, et cela par sa miséricorde et par votre vaillance; et maintenant tous les Maures de la Sierra se sont révoltés. Voyez donc, nobles Capitaines et braves Chevaliers, quel est celui d'en-

tre vous qui ira dans la montagne planter nos royaux étendards sur le sommet des Alpujarras; j'aurai cette action en grande estime, celui qui la fera n'y perdra rien. C'est ainsi, comme disent les chroniques, que le Roi donna fin à ses raisons, attendant ce que répondraient les Chevaliers; mais ils se regardèrent long-temps les uns les autres, tardant un peu à répondre, car l'entreprise était périlleuse, et le retour bien douteux...

Et alors le valeureux Alonzo de Aguilar, voyant qu'on ne répondait point comme il convenait de le faire, se leva, et s'ôtant le chapeau de la tête, il dit: — Cette entreprise, Majesté Catholique, il m'appartient de la mettre à fin; car la Reine ma Souveraine me l'a promise, si elle se faisait. Et tous les Chevaliers admirèrent la hardiesse du bon Alonzo de Aguilar. Le cœur du Roi fut tout réjoui...

Et trois jours après Don Alonzo partit,

emmenant mille hommes d'élite et cinq cents cavaliers.

Quinze jours après aussi un messager fut introduit dans le palais. Quoiqu'il fût vêtu très grossièrement, et que les Seigneurs l'entourassent, en se riant de lui, il ne voulut parler qu'aux deux Rois, disant toujours: — Beaux Seigneurs, mes nouvelles sont moins plaisantes que vos discours.

Comme il parlait ainsi, sans vouloir rien dire autre chose, il fut conduit devant Ferdinand; mais il ne voulut pas parler encore au Roi, tant que le Roi fut seul; il demanda qu'Isabelle lui octroyât la faveur de l'entendre, vaincue par tant d'obstination, la Reine enfin arriva.

Et alors il mit un genou en terre, et se prépara à expliquer la cause de sa venue...

— Pourquoi n'as-tu pas voulu parler, dit Ferdinand, avant que ma très honorée épouse fût ici?

— Parcequ'elle est Reine et vous Roi,... parcequ'elle est femme compatissante, et vous Monarque très redouté...

— Et d'où viens-tu donc, courrier, pour parler ce langage ?

— Des Alpujarras, très redouté Seigneur...

— De la vallée voit-on bien maintenant nos bannières flottant sur la roche blanche? dit Isabelle.

— Dame très redoutée, on voit des cadavres sanglans de Chrétiens, et des corbeaux qui les mangent...

— Par le Fils de Dieu! insolent menteur, s'écria Ferdinand tout rouge de colère, j'y ferai mettre une croix pour te pendre! Où le brave Aguilar commande, les Chrétiens ne peuvent être battus.

— Alonzo de Aguilar est mort, Sire Roi, et les Morisques ont déjà fait une romance sur lui, qu'ils chantent dans la montagne.

— Et qui l'a tué? qui l'a tué? s'écria la Reine avec angoisse.

— Ismael Ben Kaïzar, Madame, qui en a tué bien d'autres avec lui.

A cette nouvelle, le Roi s'émut en grande furie, la Reine donna tous les signes d'une vive affliction; le messager était toujours à genoux devant eux.

Le Roi lui parla d'un ton très colérique: — Et qui t'envoie, toi qu'à ton mauvais castillan on peut reconnaître pour étranger? D'où es-tu, vilain?

— Ismael Ben Kaïzar, Seigneur Roi, m'a envoyé; je suis du beau royaume de France, et sujet du Roi très Chrétien.

— Et que viens-tu chercher ici?

— J'apporte des nouvelles, et je viens chercher d'autres nouvelles pour les pauvres habitans des Alpujarras... Kaïzar est un Maure courtois, Seigneur: il a un grand nombre de prisonniers chrétiens, et il les renverra quand la liberté sera

envoyée aux Maures dans les montagnes...

—Hélas! hélas! mon bon Capitaine! disait la Reine en essuyant ses yeux pleins de larmes.

— Oh! Madame, Madame! rien que pour vous et la femme qui l'a nourri de son lait, s'il avait été possible de lui faire quartier, Aguilar serait encore vivant. Le Seigneur Ismael a bien pensé que cette mort vous ferait un grand chagrin; il ne veut pas la mort des Chrétiens, mais avant tout, pour les Morisques, il veut la liberté... Hélas! Madame, comme le dit la romance, la cavalerie d'Aguilar ne pouvait rien dans ces grands défilés des montagnes, et il est monté avec son infanterie sur les plateaux élevés, d'où les morts tombaient dans le vallon; Don Alonzo, qui combattait comme un lion, est mort un des derniers. Ils l'ont apporté près d'Ogixar, et tous venaient le voir et l'admirer, car il avait reçu bien des coups de lance;

et la femme chrétienne captive qui l'avait nourri de son sein est venue le voir...

Et toutes les femmes morisques pleuraient en l'écoutant. — Don Alonzo, Don Alonzo! disaient-elles; que Dieu pardonne à son âme! Les Maures l'ont tué! les Maures des Alpujarras!

— O Reine et Roi! évitez d'autres malheurs; rendez la paix aux montagnes; contentez-vous de Grenade la Riche et de Moclin, son bouclier, d'Alhama, de Velez Malaga, ces belles et puissantes cités...

— Par le sang de Jésus! dit Ferdinand, où le bon Alonzo est mort bien d'autres périront. Pour toi, tu ne périras pas dans les montagnes: c'est au gibet de cette ville que tu seras pendu comme un chien, sur la place de Bivarrambla.

— C'est parceque je m'attendais à ces bonnes paroles, Majesté Catholique, que je voulais que la Reine fût présente. Dois-je périr, Madame, dois-je périr parceque

je suis un messager de paix, et bon Chrétien qui ne veut pas voir périr d'autres Chrétiens?...

On a déjà deviné que le messager qui parlait ainsi était notre brave Bourguignon, et bientôt l'on saura comment il se trouvait en si mince équipage, dans les belles salles de l'Alhambra, porteur de nouvelles qui n'avaient pas eu tout le succès qu'il en attendait; car, pour toute grâce, il n'avait obtenu que d'aller en prison.

Il nous faut pour cela rétrograder de plusieurs mois.

CHAPITRE II.

Ismael Ben Kaïzar en Espagne.

Les premiers temps de la guerre des Maures dans les Alpujarras sont restés bien peu connus. Il semble qu'après la grande catastrophe qui donnait Grenade aux Chrétiens il n'y ait plus eu rien à dire, et l'on ne sait guère comment s'ourdit cette grande révolte, qui dura tant d'années, et se termina par l'entière expulsion de ceux qu'on n'avait pu soumettre; car avant l'émeute sanglante que ne sut pas arrêter le Comte de Tendilla, il y eut des mouvemens qui ne furent pas assez importans pour qu'on en parlât beaucoup.

Cette guerre fut terrible à son origine et à sa fin. Grenade avait été livrée plutôt qu'elle n'avait été gagnée. Le Roi Boabdil El Chiquito, devenu Souverain d'Almeria, ne se mit nullement à la tête du mouvement qui s'opérait lentement dans les montagnes; il alla mourir lâchement en Afrique. Sa mère, après lui avoir adressé de sanglans reproches de sa faiblesse, s'était faite Chrétienne; la Sultane l'avait imitée. Trop d'avantages étaient offerts aux grands Seigneurs grenadins, accoutumés au luxe des cours, pour qu'ils n'entrassent pas dans le parti vainqueur : ils étaient tous déjà à demi Chrétiens quand ils reçurent les Chrétiens dans l'Alhambra. Jamais guerre ne fut plus courtoise : on voulait sauver l'honneur de ces Chevaliers, qui sont devenus depuis la souche de plusieurs grandes familles de la monarchie espagnole.

Lorsqu'on fut entré dans Grenade, les fêtes cessèrent à peine : aux tournois mo-

resques succédèrent des tournois chrétiens; les baptêmes pompeux se multiplièrent, le Roi ne se lassait point d'être parrain; mais la Reine, la noble et excellente Isabelle, s'était sans doute occupée du peuple, et l'on reconnaît son âme à quelques articles de ce traité de paix qui nous est parvenu, et qui est un monument si curieux de l'esprit du temps, quoique à peu près dédaigné des historiens.

L'esprit de la Reine ne s'y retrouve point partout, et il y a certaines conditions tellement indulgentes, qu'on est tenté d'y voir une de ces arrière-pensées politiques si habituelles à Ferdinand.

Comment qualifier, en effet, cet article où il est dit (1): «Si quelque Maure a blessé ou tué quelque Chrétien ou quelque Chrétienne ses captifs, nul compte ne lui en

(1) Voyez le curieux ouvrage de Marmol sur la révolte des Maures.

sera demandé, et cela en aucun temps. »

Il était évident que de telles conditions ne pouvaient être tenues, qu'on avait un autre plan, et qu'on espérait soumettre à un joug de fer ceux qu'on avait séduits.

Aussi cette prétendue indulgence ne dura-t-elle point long-temps : bientôt on voulut forcer tous les Maures à aller à la messe, et ils profanèrent, durant la nuit, une religion dont on leur imposait les lois extérieures ; et alors l'Inquisition commença ses exécutions secrètes et sanglantes. Ce n'était pas vainement qu'on avait élevé hors des murs de Séville cet horrible *Queimadero* en pierre, où quatre grandes statues, saintes par le nom, horribles par l'usage, retenaient sans cesse de nouvelles victimes qu'on y attachait au milieu des flammes. Les Alpujarras n'étaient point éloignées : il y eut de nobles cœurs qui ne craignirent point la vie dure des montagnes ; on se

joignit au petit corps d'armée qui n'avait probablement jamais cessé d'exister, et une guerre horrible commença, une guerre où l'on tua les femmes et les enfans, où l'on ne respecta point les vieillards.

Dans cette lutte, les Maures furent peut-être à la fin encore plus cruels que les Chrétiens : la vie des montagnes les rendit presque sauvages, et les chroniques rapportent qu'ils tuèrent une fois un enfant, lui coupèrent la tête, et l'exposèrent dans leurs boucheries.

Mais, je le répète, la guerre ne commença pas ainsi : la révolte s'ourdit assez lentement, et plus d'un Maure, comme nous l'apprennent les romances (1), continuait après la guerre ses exploits de ga-

(1) Il est à remarquer qu'on ne pourra jamais écrire l'histoire de cette période sans consulter ces annales poétiques, si franches dans leurs détails, si naïves dans leurs réflexions.

lanterie, sans songer à la patrie malheureuse, qui plus tard devait l'appeler.

En 1491, époque à laquelle Ismael Ben Kaïzar rentra en Espagne, l'Inquisition avait agi avec une telle rapidité contre les Maures, que l'on comptait six mille victimes, et ce n'était pas trop aux yeux de Torquemada...

Kaïzar débarqua à Cadix avec son compagnon de voyage; le brave Jean d'Avallon s'était si franchement attaché à sa fortune, qu'il ne put se décider à le quitter pour rentrer en France, après que sa mission auprès de Quintinilla, le contrôleur des finances, fut accomplie.

Cependant Ismael ne lui avait point fait part de ses projets, car il ignorait encore comment il pourrait les effectuer. Ils prirent une barque à Cadix pour se rendre à Alhama. Ismael Ben Kaïzar avait encore des parens dans cette ville, et il voulait les voir avant d'entrer

dans les montagnes. Connaissant la franche loyauté de son compagnon de voyage, il n'osait lui proposer de venir dans les Alpujarras; et cependant il éprouvait une vive douleur, en pensant qu'il faudrait bientôt se séparer de lui; il avait cependant une assez grande confiance en sa discrétion pour ne le point quitter sans lui dire quel allait être désormais son genre de vie.

Leur traversée de Cadix à Alhama fut triste; en approchant de la côte, on voyait partout avec quelle rapidité les coutumes chrétiennes avaient été substituées aux coutumes des Musulmans qui feignaient de les adopter. Kaïzar versait des larmes de sang, en voyant le changement que si peu d'années avaient opéré.

Partout des croix dorées brillaient au-dessus des mosquées qui s'élevaient autrefois dans la campagne, partout l'on entendait le son des cloches, au lieu de ces cris

prolongés qui appelaient autrefois les Croyans à la prière.

Souvent on avait abattu sans édifier, les paysans chrétiens et maures n'avaient pu se confondre ni s'aimer, l'agriculture dépérissait; ces belles citernes d'eau limpide, ces mille canaux creusés à grands frais par les anciens dominateurs de Grenade, commençaient à se combler: les plantes de l'Orient, précieusement cultivées par les Maures, se desséchaient faute de culture; tout se détériorait, et il faut bien que cela ait été ainsi puisque ces contrées n'ont de semblable aux anciennes descriptions qu'un beau ciel, que les hommes ne peuvent faire changer.

Dans la bourgade voisine d'Alhama, où Kaïzar espérait trouver quelques uns de ses parens, on lui apprit qu'ils étaient allés habiter la petite ville de Bentomiz, au milieu des montagnes; mais un vieux Maure auquel il s'adressa, l'engagea à

prendre le costume espagnol s'il voulait parvenir à la ville où s'étaient réfugiés les restes de sa famille.

A cette époque on craignait encore de nouveaux soulèvemens, et la Sainte Hermandad faisait une surveillance exacte pour empêcher que les Maures pussent former des attroupemens.

Il apprit encore de ce vieux serviteur, que l'on parlait beaucoup du mécontentement qui se manifestait dans les Alpujarras, et qu'on répétait de toutes parts ces chants de guerre et de douleur qui avaient été composés lors de la prise de Malaga.

Cependant une autre pensée agitait encore Kaïzar : quoiqu'il eût perdu tout espoir de revoir la nièce de Bovadilla, il ne pouvait se décider à entrer dans les Alpujarras sans savoir ce qu'elle était devenue. Il avait appris par Ojeda la perte qu'elle avait faite de son oncle le Génois; son

sort l'inquiétait vivement, et malgré lui, toutes les fois qu'il pensait à la nièce du brave Andreas, le souvenir d'une autre femme venait se mêler à sa pensée... Et ce souvenir là n'était plus sans remords... Il lui semblait, en voyant la tiédeur de ses compatriotes, qu'ils ne méritaient pas le grand sacrifice qu'il leur avait fait, et surtout le parjure dont il se sentait coupable.

Après bien des démarches, il apprit que le commandeur de Calatrava avait emmené Dorothée à Séville, où il occupait un emploi important ; cette nouvelle l'affligea, il avait espéré un moment qu'elle était à Grenade, et peut-être malgré le motif qui l'entraînait vers les montagnes, se serait-il exposé à aller sous les murs de l'Alhambra pour revoir un seul instant cette belle Chrétienne, qu'il avait essayé tant de fois de ne plus aimer, et qui revenait à sa pensée comme un songe à la

fois triste et doux, alors même qu'il songeait avec douleur à la pauvre Indienne qui lui avait été si noblement dévouée.

Il termina donc bientôt tous ses préparatifs de départ pour Bentomiz ; il songeait à faire part au brave Français du projet qui l'animait, quand celui-ci entra dans la chambre de la Venta où ils demeuraient tous deux, et lui apprit qu'un petit navire mouillé dans le port lui avait annoncé qu'on avait vu depuis quelques jours plusieurs bâtimens français à Barcelone, et qu'il se voyait contraint de se rendre dans cette ville, dans l'espoir d'avoir des lettres de Bourgogne qu'il attendait depuis long-temps.

— Je vous quitte donc, Morisque, lui dit-il ; mais, à coup sûr, je vous reverrai dans cette ville ou dans une autre.

— Il sera difficile de me revoir, brave

Nasra, lui avait répondu Ismael en lui tendant la main.

— Et pourquoi, Seigneur Kaïzar ?

— Parceque je serai comme ces oiseaux de proie qu'on ne rencontre que dans les montagnes. Et il apprit à Jean d'Avallon quels étaient ses projets.

— Ismael, Ismael, lui dit celui-ci, il n'est pas séant à un Chrétien de se battre contre des Chrétiens; mais je ne puis toutefois vous désapprouver : cependant la vue d'un ami vaut bien la peine d'entendre siffler quelques balles à ses oreilles. Dans deux mois j'irai vous revoir avant de retourner pour toujours en France.

Cette marque d'affection à laquelle ne s'attendait pas le Maure, l'avait touché vivement; il désigna à Jean d'Avallon un petit village des Alpujarras où celui-ci pouvait le trouver; et il lui donna en arabe un sauf-conduit, qu'il espérait bien ne pas rendre inutile. Ils s'embrassèrent, et par-

tirent tous deux à cheval par des routes différentes.

Ismael s'était vêtu d'un habit espagnol; il savait qu'à Bentomiz il trouverait des armes, et il s'était contenté d'emporter une dague et une épée de Tolède d'une trempe merveilleuse; ainsi vêtu du pourpoint et du petit manteau au lieu de la marlotte mauresque et du capellar, il avait l'air d'un Chevalier chrétien de bonne mine voyageant à petites journées.

Il avait fait à peine deux lieues quand il rencontra un Cavalier du même âge à peu près que lui, vêtu également à la castillane, portant la dague et l'épée, et une toque de satin vert qu'on aurait prise, comme dit la vieille romance, pour une verdoyante émeraude.

Celui-ci s'approcha de lui, le salua courtoisement, et lui demanda quel chemin il fallait suivre pour aller à Gelves. — Au bout de cette grande allée de chênes verts,

vous trouverez, je pense, une route qui pourra vous y conduire, répondit Kaïzar.

— Oh ! oh ! Seigneur Cavalier, à votre accent il me semble que j'aurais pu tout aussi bien vous parler arabe que castillan.

— Cela se peut, car les enfans du Prophète se reconnaissent aisément.

— Eh quoi ! Seigneur Cavalier, vous n'allez pas aux joutes de Gelves ? à en juger par votre bonne mine, et la manière dont vous portez vos armes, le bon Gazul lui-même, qui doit combattre pour la belle Lindaraxa, aurait la male journée ; les romances castillanes ne parleraient que de vous.

— Je pense à d'autres jeux et à d'autres romances, Seigneur Maure ; et tout homme qui a un alfange de fine trempe au côté doit se soucier peu, je crois, des romances castillanes que composent, dit-on, maintenant des Maures sans honte. Pour moi, Seigneur, en fait de poésie, je m'en tiens

aux vers d'Aboul'béça Saleh, de la ville de Ronda. Et il se prit à chanter ces vers arabes que tous les Maures savaient alors par cœur :

Un coup affreux, irremédiable, a frappé l'Espagne ; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalan se sont écroulés...

L'Espagne a été frappée dans l'Islamisme, et elle a été affligée au point que des villes sont devenues désertes.

Demande maintenant à Valence ce qu'est devenu Murcie ! Où trouver Xativa ?... où trouver Jaen ?

Où trouver Cordoue, le séjour des talens ? Où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein ?...

Où trouver Séville et les délices qui l'environnent ? Où est son fleuve, qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables ?...

Villes superbes, vos fondemens sont les fermes soutiens des provinces... Ah ! comment les provinces se soutiendront-elles si les fondemens sont renversés ?...

Ainsi que l'amant pleure l'absence de sa bien-aimée, l'Islamisme désolé pleure !

Nos mosquées sont transformées en églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix.

Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes et gémissent sur nos malheurs !

Toi qui vis dans l'insouciance tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi sache que ta fortune est éveillée !

Tu te promènes satisfait et exempt de soucis : ta patrie t'offre encore des charmes ; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville (1) ?...

—Moi, je dirai après la perte de Grenade, ajouta Kaïzar. Et, au bout de quelques momens de silence, il mit son cheval au pas en considérant tristement la campagne.

Ensuite il fixa ses regards ardens sur son compagnon de voyage, qui semblait depuis quelques instans un tout autre homme, et qui le regardait avec des yeux

(1) *Voy.* les Notes.

pleins d'enthousiasme. — Aux jeux de la ville de Gelves, Seigneur, avait encore repris Ismael, vous n'entendrez pas de semblables romances. On vous chantera *Miras Zayde que te Aviso*, ou quelque autre chanson d'amour; mais pour des chants de guerre, il n'y en a pas d'autres maintenant que ceux qui attestent notre honte... Et il n'y a que la vengeance qui puisse effacer la honte; rappelez-vous ces vers du Hamasa :

> Vengeance fut notre joie, pleine vengeance !...
> De deux tribus nous laissâmes vivre peu d'hommes,
> le moins possible...

— Je comprends maintenant, Seigneur Cavalier, je comprends quels sont les jeux où vous allez ; mais je vous répondrai avec le poète: La lance avait soif, elle fut désaltérée à la première coupe... mais on l'empêcha de boire à plusieurs reprises.

— Eh! qu'importe, qu'importe, si la

lance se désaltéra une fois seulement !

— Eh bien ! dit alors le Maure, puisque telle est votre résolution, je n'essaierai pas de vous en détourner. C'est apparemment une inspiration du Prophète. Je dirai même que votre vieille chanson m'a ému, et que peut-être un jour j'irai vous joindre dans la Sierra, comme l'hyène qui se retire dans la solitude pour fondre ensuite sur les lieux habités ; mais maintenant je vous donnerai un conseil, c'est de ne point aller à Bentomiz ; et puisque vous connaissez si bien les vieux poètes, je vous engage à songer au refrain de la romance des Zégris. Croyez-moi, croyez-en un ami ; rendez-vous directement dans la Sierra Nevada, ou mal vous arrivera ; pour moi, je vais aux jeux des canes ; la belle Nawara m'a brodé une écharpe, et, comme dit la romance, cette Dame est devenue l'Alcayde de ma volonté. Quand elle le voudra, Seigneur, j'irai cependant vous

joindre dans la Sierra ; ce n'est pas, je vous prie de le croire, le courage qui me manque. Adieu, n'allez pas à Bentomiz...

Et en disant ces mots, le jeune Maure salua gracieusement Ismael, et s'élança avec rapidité vers le chemin qui conduisait à Gelves ; mais en le voyant s'éloigner Kaïzar ne put s'empêcher de dire : — Va, va, on ne dira jamais de toi ce que dit Hareth du guerrier : « Quand nos héros ôtent leurs cottes-de-mailles, vous voyez leur peau noircie offrir les traces de l'acier qui la pressait. » Cependant il pensa que l'avis qu'il venait de recevoir pouvait être bon, et il prit la route qui devait le conduire le plus directement dans les Alpujarras. — Là du moins, se disait-il, je trouverai des hommes qui répondront aux vers du vieux poète et à la volonté du jeune soldat.

Après quelques jours de marche, il pénétra dans la vallée d'Esfaaraga, puis

il entra dans la Sierra, il y reprit ses vêtemens moresques; partout il fut reconnu, et en moins de rien son nom fut l'objet de plusieurs romances, que répétèrent les échos des montagnes.

A mesure qu'il avançait, la nature prenait un caractère plus âpre. A l'origine des montagnes, les différentes cultures n'étaient pas encore abandonnées; mais plus loin tout était presque sauvage; il quitta Aloaïs, d'où l'on pouvait encore apercevoir les tours élevées de Grenade, et partout des croix d'or brillaient sur les édifices musulmans; bientôt il entra dans la contrée que les Castillans appelaient *la Tierra del Sirgo*, et les Arabes *la Renzillosa*, à cause de l'abondance des soies qu'on y fabriquait, puis il se trouva immédiatement dans un pays sans culture, au milieu des grands texos à feuillage de cyprès qui donnent un aspect si funèbre à ces montagnes.

Là il trouva assemblé les chefs de l'insurrection, qui connaissaient déjà son arrivée, et qui l'accueillirent avec empressement. La persécution leur avait donné une incroyable énergie, et l'on ne peut pas mieux les comparer peut-être qu'à ces Klephthes de la Grèce, objets de l'admiration des hommes qui n'avaient pas la force d'imiter leur exemple, mais qui chantaient sans cesse leurs exploits.

Seulement la rudesse des insurgés maures était tempérée à l'origine par ces formes chevaleresques devenues l'apanage des habitans de Grenade; il n'en fut pas de même à la seconde génération, leurs coutumes devinrent celles des soldats endurcis, leur fureur de vengeance s'augmenta comme la fureur des persécutions.

Dans le principe, on trouvait donc au sein des Alpujarras une partie de cette civilisation gracieuse qui s'unissait à un ardent courage chez les Maures de la plaine; et

ce fut sans doute cette raison qui fit accueillir avec tant d'empressement Kaïzar, dont on disait avec enthousiasme les actions éclatantes, en même temps qu'on rappelait sa grâce dans les tournois. Ce qu'il avait espéré arriva; il fut choisi par les siens pour commander une partie de l'armée qui s'organisait dans les montagnes.

Un jour on vint l'avertir qu'un Chrétien qui n'était pas Castillan demandait à lui parler; c'était le brave Jean d'Avallon, qui tenait sa promesse et qui venait lui faire ses adieux; il lui apprit que des affaires importantes le rappelaient en France avant la fin de l'année, et qu'il avait pris la résolution de mettre un terme à sa vie errante; mais qu'auparavant il avait voulu voir encore son brave compagnon de voyage, auquel il ne manquait, disait-il, pour être parfait, que d'être quelque peu Chrétien.

Et il faut le dire, au bout de peu de jours la vie des Maures ne lui déplut nullement; dans les châteaux des Alpujarras on retrouvait encore quelquefois la gracieuse hospitalité de Grenade, et les gens de la plaine fournissaient secrètement aux montagnards une partie de ce dont ils auraient manqué. Les vins généreux animaient les banquets. Un grand espoir d'indépendance exaltait encore ces Chevaliers.

Un mois après, comme on était en grand repos, le jeune Maure qu'avait rencontré Ismael alors qu'il se rendait dans les montagnes, se présenta de nouveau à lui; après lui avoir exprimé son étonnement de voir chef des insurgés un homme qu'il avait pris simplement pour un de ces mécontens, comme on en rencontrait sans cesse, il lui apprit que la vieille romance était souvent revenue à sa pensée, et qu'aux jeux de la ville de Gelves, en sentant la vigueur de

son bras, il s'était demandé : A quoi pouvait être bon le Maure, qui ne savait manier que la javeline déliée du jeu de bague. — Je viens, continua-t-il, au jeu des fortes lances, au jeu des flèches acérées. Et il fit connaître en même temps l'expédition méditée dans Grenade; on vient de voir quel en fut le résultat. Jean d'Avallon, en sa qualité de Chrétien, n'avait voulu prendre aucune part à l'affaire ; ce n'était pas qu'il eût évité le danger : sans combattre, il avait été témoin de la bataille, il avait vu les Espagnols s'engager dans les défilés sans pouvoir faire usage de leur cavalerie, tandis que les Maures, du haut des rochers, leur lançaient leurs quadrillos, espèce de flèches à quatre pointes.

Puis, quand on en était venu réellement aux mains, il avait vu avec quelle rapidité les alfanges des Maures taillaient les armures des chrétiens; car ce sont toujours d'horribles batailles que ces batailles où

l'on dit Dieu et Allah, saint Jacques et Mohammed.

Après la bataille gagnée, il y eut un conseil sur ces montagnes sauvages où le carnage avait commencé; c'était le soir, les chefs étaient assemblés autour d'un feu ardent, comme il en faut allumer dans ces lieux élevés, brûlés à leur base, glacés à leur sommet; et c'était un spectacle à la fois noble et imposant que celui de ces guerriers maures, qui sentaient parmi eux renaître l'honneur; les Alarifes, les Azarques, ceux des Vanegas qui ne s'étaient pas faits chrétiens, quelques Zégris, voilà les hommes qu'on remarquait après Kaïzar; un reste de magnificence attestait le haut rang dont ils avaient joui dans Grenade. Seulement sur leurs targes de Fez on voyait des devises bien différentes de celles qui ornaient autrefois leurs écus dans de brillans tournois.

Là, au-dessus d'une main tenant une

dague acérée, on lisait : *Sans repos dans l'esclavage;* ici la foudre sortait d'un nuage, et la devise disait : *Moins de bruit*, *mais plus rapide.*

Sur le targe de Kaïzar, on voyait un loup aux yeux ardens, et ces mots du Hamasa : *Il resplendit dans les combats.*

Quand les capitaines furent réunis, on entendit durant quelque temps les sons éclatans des anafiles d'argent et des clairons, qui célébraient le triomphe des Maures, et qui l'apprenaient aux habitans les plus solitaires des montagnes. Puis tout retomba dans un profond silence, les simples guerriers, fatigués de la journée, s'endormirent, tandis que les chefs discutaient quels étaient les avantages qu'on pouvait tirer de cette victoire, qui allait apprendre aux Chrétiens les difficultés d'une guerre dans les Alpujarras.

Je l'ai déjà dit, le Maure de Grenade se retrouvait toujours dans le Maure des

montagnes; tous ces Seigneurs fugitifs se rappelaient avec douleur le charme d'une vie chevaleresque parmi les Chrétiens, alors qu'on n'enviait plus leur pouvoir, mais qu'on admirait leur valeur; les uns disaient qu'on devait faire des propositions aux deux Rois, que les Alpujarras pouvaient former un royaume, que plusieurs villes franches des montagnes accordées au Roi Boabdil prendraient cette splendeur qu'on admirait autrefois dans Grenade, et qu'enfin leurs manufactures de soie les rendraient toujours nécessaires à l'Europe. Kaïzar ne partageait pas d'abord cet avis-là; mais il avait vu le caractère que la guerre devait prendre, c'était une guerre d'extermination qu'il fallait commencer, ou une noble indépendance qu'on venait de conquérir. Il se joignit à ceux qui demandaient une liberté qu'on avait achetée par la victoire.

Cependant le messager était difficile à

trouver, un Maure parlementaire devait rencontrer beaucoup d'obstacles avant de parvenir jusqu'aux Chrétiens. Déjà l'on cherchait parmi les prisonniers un homme intelligent qui voulût se charger de cet important message. Quand notre brave Français se présenta, on accueillit avec reconnaissance ses offres pleines de zèle; la lettre écrite par un Alfaquis lui fut remise; elle contenait des propositions que le fanatisme du temps, ainsi que la véritable politique devaient faire également rejeter; aussi le furent-elles. L'on a vu ce qui advint au messager.

Jean d'Avallon fut donc plongé dans un des cachots de l'Alhambra, qui ne participait en rien de la magnificence de ce palais; il eut tout le temps d'y méditer sur le danger qu'il y avait pour un Chrétien à se mêler des affaires des Maures; cependant, à la requête de l'ambassadeur de France, au bout de huit jours, un ordre

de la Reine Isabelle le fit élargir ; il lui était seulement enjoint de ne pas sortir de la ville jusqu'à ce que les troubles des Alpujarras fussent apaisés. Les deux Rois ne prévoyaient guère que cette sanglante révolution ne s'achèverait point sous leur règne, et peut-être Jean d'Avallon serait-il resté long-temps encore dans Grenade sans un évènement qui ne tarda point à arriver.

CHAPITRE III.

L'Auto-da-Fé.

Les choses étaient préparées pour un bel auto-da-fé, et le peuple se réjouissait comme il se réjouit toujours en ces sortes d'occasions.

— Cette sainte cérémonie est fort belle à voir, disait l'un.

— Et très salutaire aux âmes infidèles.

—Sainte Vierge ! que Dieu multiplie de tels exemples ! puissent périr ainsi tous les Maures des Alpujarras ! Et par l'aspect de toute sa personne, à je ne sais quel trouble répandu sur sa physionomie, on pouvait

penser que celui qui parlait ainsi n'était pas des plus vieux Chrétiens.

— Vous ne parliez pas sur ce ton il y a deux ans, Don Bernaldez, dit d'une voix aigre une vieille femme qui était près de lui, quand je vous demandais si vous croyiez au miracle de la tête de saint Onufre, évêque des Goths, qui regarde toujours les pécheurs de travers...

Le Maure converti se signa et n'osa pas répondre...

— A coup sûr, reprit la vieille, c'est faire bien de l'honneur à ces infidèles, que de les brûler comme le grand saint Laurent.

— Juanita, Juanita, disait une jeune fille, dépêchons-nous de voir ce beau cortége de pénitens pour aller danser chez la Giliana.

— Paix, paix! il ne s'agit pas de danses de jeunes filles où dansent les flammes sur un bûcher, à la triste musique des pé-

nitens, dit un homme vêtu de noir, et dont les yeux montraient tout le fanatisme... Ceci est un plaisir salutaire, mes anges. Puis jetant un regard perçant sur la procession qu'on voyait dans l'éloignement, on eût dit que ses yeux voulaient les dévorer comme la flamme.

— Ils brûlent, dit-on, le vieux juif Abraham Malahbrahizha, reprit un jeune Cavalier en manteau de velours vert à broderies d'argent, ceci éteint les dettes de bien des Chrétiens.

— Ils le fouettent seulement, répliqua d'une voix laconique l'homme vêtu de noir; sans doute il eût été mieux d'en faire un grand exemple; mais le Saint-Office est plein de clémence maintenant.

Le Cavalier au manteau vert releva sa moustache en fronçant le sourcil. — Le Saint-Office est sans doute bien indulgent; il n'y a plus maintenant nul plaisir à ces autos, et...

Comme il achevait ces mots, une pauvre femme leva sur lui ses grands yeux noirs éteints par les larmes, puis elle baisa avec l'expression de la plus vive angoisse un crucifix de cuivre qu'elle portait suspendu au cou; on l'entendit murmuer à voix basse: — Trois ans, trois ans sans le voir, avant de le voir mourir... Un regard de l'homme vêtu de noir la fit changer de place, et en s'éloignant elle serra fortement son enfant contre son sein...

Plus le moment de l'exécution approchait, plus les voix devenaient confuses. Nulle voix ne se faisait entendre au-dessus des autres voix; le peuple était recueilli en son plaisir, et le bruit qui sortait de la multitude n'était ni joyeux ni triste; c'était le bruissement calme et prolongé des flots qu'on n'entend pas encore mugir, mais qui grondent en roulant sur la grève. Il y avait une sorte

de recueillement dans cette multitude, essayant ses forces par la vue d'un auto-da-fé pour savoir comment il faudrait se réjouir un jour de ses victoires du Nouveau-Monde.

Et au milieu de ces hommes qui parlaient avec joie ou avec indifférence, durant ce bourdonnement confus d'oraisons et de sages réflexions sur la clémence du Saint-Office, un homme se promenait avec agitation; tous ses traits étaient altérés par un chagrin violent, qu'il faisait de vains efforts pour réprimer.

Il essuyait furtivement une larme, puis il prêtait l'oreille aux discours qu'on tenait autour de lui, traversant la foule en sens divers, et s'écriant de temps à autre en français : — Ils le brûleront; ils brûleront le bon Morisque ! il leur a fait trop de mal dans les Alpujarras. Par Notre-Dame de Paris ! ils le brûleront, j'en suis sûr. Puis, comme si une idée nouvelle l'eût éclairé, sa

figure s'épanouit, il se frappa le front avec la main, comme quelqu'un qui prend une résolution forte et décisive; il partit subitement de l'endroit où il se trouvait, écarta la foule qui s'opposait à son passage, et fut bientôt au couvent des Dominicains, d'où la procession des Pénitens devait arriver.

Quelques heures après, les torches ardentes furent apportées sur cette place où tant de peuple était dans l'attente. Il n'y avait plus de conversations, mais des regards ardens, des cœurs palpitans d'effroi et de curiosité. Quand les yeux eurent suffisamment contemplé ces flammes qui allaient allumer d'autres flammes, les discours furent repris à voix basse comme auparavant, des mains furent doucement pressées, des bouquets gracieusement offerts, et l'on oublia l'horreur de cette sanglante tragédie; car elle était ainsi, cette nation espagnole du quinzième siècle, mê-

lant les plus douces émotions aux plus fortes secousses de l'âme, charmant ses loisirs par des auto-da-fé ou des propos galans.

Cependant l'heure approchait où un silence religieux allait régner dans cette multitude. Déjà les dignitaires ecclésiastiques avaient pris leur place, lorsqu'on introduisit dans l'enceinte vingt Sauvages qui étaient venus comme prisonniers sur le dernier navire parti d'Haïti : c'étaient les restes de ce qu'on appelait une nombreuse *Cavalgada*. Il y avait trois femmes seulement; les autres étaient des guerriers caraïbes ou ciguayens. Ils venaient d'être récemment baptisés, et l'on pensait qu'un spectacle comme celui qui allait être offert par l'Inquisition serait salutaire à ces nouveaux néophytes, qui recevraient ainsi d'une manière terrible des dogmes qu'on voulait rendre imposans à leurs yeux bien plus que touchans à leur cœur.

Parmi les trois femmes, il y en

avait une que nous avons déjà vue.

Nouna-Koali était à cette épouvantable cérémonie. Déjà remarquable par sa beauté, par la richesse de sa parure indienne, une couronne d'or entourait ses longs cheveux noirs et indiquait le rang dont elle jouissait dans sa terre natale; sa longue tunique blanche faisait voir qu'elle était mariée; l'abattement de ses regards disait d'autres souffrances que celles d'une longue traversée. Ses deux compagnes étaient beaucoup plus âgées qu'elle; leur parure était plus simple; elles étaient tristes, mais de cette tristesse qu'ont tous les Sauvages loin de leurs forêts.

Les guerriers d'Haïti paraissaient accablés de leur sort; les Caraïbes montraient une farouche indifférence pour ce qui se passait autour d'eux.

Au bout de quelque temps, le plus jeune dit à celui qui était assis près de

lui : — On va manger des hommes : ce spectacle est fort beau ; je m'en réjouis. Si Caonabo, le Seigneur de la Maison-d'Or, n'était pas mort sur les grandes eaux,... il se réjouirait comme Maboya se réjouit quand les hommes meurent.

— Mon frère, lui dit l'interprète qui était assis près d'eux, on les brûlera seulement.

— Ceci sera moins beau, reprit laconiquement le Sauvage... Puis ces Indiens retombèrent dans leur apathique indifférence, jusqu'à ce que la procession se mit en marche vers le lieu de l'exécution.

Alors le plus jeune des frères de Caonabo, Yuanat ou le Crocodile, se prit à rire silencieusement, baissant son front difforme pour mieux voir la cérémonie. Il dit au Caraïbe qui avait parlé avant lui : — Les hommes de la mer sont puissans ; ceci me réjouit.

Et, comme les chants en faux-bour-

don commençaient : — Ce chant de mort est fort beau, et je m'en réjouis encore. Les Indiens étaient sortis de leur silencieuse apathie, et on devinait par leurs regards que la horde féroce s'apprêtait à de nouveuax plaisirs.

Les Pénitens parurent avec leur San-Benito et leurs robes couvertes de flammes peintes; un Ciguayen demanda s'ils avaient été de redoutables ennemis : c'étaient de pauvres Juifs qu'on allait brûler. L'interprète dit leur crime, il expliqua le jugement de l'Inquisition, et les Sauvages tombèrent dans l'étonnement, se parlant quelquefois à voix basse, cherchant à expliquer ce qu'ils ne pouvaient comprendre, laissant toujours voir sur leur visage l'expression d'un farouche plaisir, et en même temps d'une surprise inquiète.

Les Juifs défilèrent d'abord, les relaps vinrent ensuite; les Maures les suivaient, et il y en avait un qui marchait la tête

haute, le regard assuré, considérant la foule avec dédain, n'écoutant pas le moine de Saint-Dominique qui lui parlait. Il passa près de la tribune où étaient assis les Indiens; un cri d'angoisse partit du milieu des Sauvages, et retentit à son oreille malgré le bruit des cloches, le chant des prêtres et le murmure de la multitude. Cette voix lui était bien connue ; il voulut tourner la tête, mais il ne vit rien : la jeune fille qui avait crié au milieu de cette multitude était tombée sans mouvement entre les bras de ses compagnes, surprises de l'avoir entendue jeter un cri si déchirant. Ismael baissa la tête et continua sa marche : — C'est un songe, un songe bien triste, mais cette voix est toute semblable à celle de Nouna-Koali la bonne Indienne... Et il répéta long-temps deux noms, qu'il mêlait au nom d'Allah.

Quelques minutes après, le bruit des cloches redoubla, la musique s'éleva ma-

jestueusement dans les airs, et huit bûchers s'allumèrent ; le bruit des cloches et la musique couvrirent les cris des victimes, qu'on entendait par intervalles au milieu de cette épouvantable harmonie.

Un Sauvage s'écria : — Les hommes blancs savent se réjouir, et ceci est merveilleusement beau. Si Caonabo n'était pas mort... il se réjouirait, le bon Chef. Hélas! hélas! Caonabo est mort.

CHAPITRE IV.

L'Inquisiteur.

—Oui, mon révérend Père, j'en jure par ma tête, et, ce qui est plus précieux, par la châsse de Notre-Dame d'Auxerre. Ce Maure, qui devait être brûlé aujourd'hui dans le saint auto-da-fé, et que vous avez si chrétiennement sauvé du bûcher pour le renvoyer après la cérémonie à son cachot, Ismael Ben Kaïzar connaît mieux les trésors renfermés dans les temples idolâtres d'Hispaniola que tous les mineurs envoyés par les Rois de Castille et de Leon.

—Et vous pensez, mon fils, que ce

Maure, dont vous nous répondez sur votre tête, révèlerait aisément au saint ordre des Dominicains la place où sont cachés ces trésors;... que plus tard il pourrait se faire Chrétien ?

— Pour découvrir les trésors, il le fera, j'en suis certain, après que je lui aurai parlé; il ne tient non plus à l'or qu'un autre à des cailloux. Quant à se faire Chrétien, je n'ai pu promettre cela, mon révérend Père, je connais trop bien le Morisque. Il a ses idées comme nous avons les nôtres; plût à Dieu qu'elles fussent chrétiennes ! mais elles sont d'un homme plein de bravoure et aussi plein de cœur, incapable de forfaire à son honneur, quoiqu'il dise *Allah* comme nous disons mon Dieu...

— Nous en parlerons à Monseigneur Fonseca, qui ne peut rien tirer du Génois pour lui ou pour les siens, et qui a sans doute autant de droits aux faveurs des

Rois d'Espagne qu'un étranger qui, pour tout mérite, s'est laissé jeter par les vents et le hasard sur une terre où l'or est, dit-on, aussi commun que le sable.

— Pas tout-à-fait, pas tout-à-fait, mon Révérend ; mais il ne faut pas parler ainsi de l'Amiral. Le Seigneur Christophe a fait autre chose qui doit être tenu à estime par les gens de religion ; il a baptisé nombre d'idolâtres ; et, bien que j'en sois indigne, je l'ai souvent aidé dans cette noble mission ; son âme est belle aux yeux de Jésus...

— Bon, bon! Seigneur Français ; il ne s'agit pas des querelles de l'Évêque et du Génois, qu'ils appellent l'Amiral ; il s'agit du Maure et des cavernes d'Hispaniola, et de ces grandes idoles, toutes d'or fin, qui y sont renfermées ; le couvent en a besoin, et ce n'est qu'à cette considération qu'on a pu arracher au bûcher ce Maure dont on a eu tant de peine à s'emparer dans la

Sierra Vermeja, cet Ismael Ben Kaïzar si haï du Roi Don Ferdinand, mais si aimé des Dames, qu'il avait su intéresser à son sort toutes celles de la cour, et jusqu'à Béatrix Galindez, surnommée la Latina; et cependant elle aime mieux que tout autre un bel auto-da-fé. La Reine, enfin, c'est tout vous dire, la Reine n'a pu le sauver, et nous le sauverons!...

— Mon Révérend, s'il veut seulement vous indiquer le morceau d'or qui sert de trône au Zémès de Xamana, il y a de quoi faire une chaudière d'or fin pour tout le couvent, et un beau hanap pour votre Révérence.

—Et vous, mon fils, dit le vieux Moine en entendant ces mots qu'il écoutait avec une joie contenue qu'il avait la plus grande peine à dissimuler, et vous, mon fils, dans vos courses au sein des montagnes, n'avez-vous pas rencontré quelques idoles hideuses faites par le Démon, d'un métal pur,

qu'on pourrait fondre dans un creuset béni ?

—Oh ! quant à ce qui me regarde, mon révérend Père, c'est une chose fort différente; je suis bon Chrétien, n'ayant rien à faire avec la sainte Inquisition. Cependant...

—Ne dites pas, mon fils, reprit en l'interrompant le Moine de Saint-Dominique; ne dites pas que vous n'avez point affaire avec le saint Office. Songez que vous êtes dans les salles du tribunal... Et les yeux du Moine jetèrent tout-à-coup un feu sombre bien opposé au son modéré de sa voix. Jean d'Avallon comprit aussitôt que son air habituel d'indépendance pouvait nuire singulièrement à la cause de son ami et peut-être à sa propre liberté; il se hâta de répondre : — J'allais dire, mon révérend Père, que quelques courses dans les montagnes d'Hispaniola ne me coûteraient rien pour le service du couvent; et que si un

chapelet à grains d'or vous convenait, j'en avais un à votre disposition, qui n'a servi qu'à un vieux Chrétien.

— Ceci est bien parlé, répondit alors d'un ton fort radouci le Père Antonio Giraldez, infiniment mieux parlé ; et nous acceptons avec joie ce que vous nous offrez pour le salut de votre âme, vous promettant de prier pour vous avec votre chapelet à patenôtres d'or ; mais pour le bien de la sainte entreprise que nous avons commencée, il est bon que vous ne sortiez point du couvent, mon fils, et que vous parliez au Maure Ismael, qui, étant désormais serviteur de l'Ordre, sera bien traité, ainsi que vous. Il y eut ici une pause, et le Moine réfléchit.

—Attendez ici quelques heures; et, pour que votre temps ne soit point perdu, priez pour nos pauvres reclus, que nous enfermons bien à regret, mon fils, mais que nous sauvons aussi avec bien de la joie.

En disant ces mots le Père Giraldez enferma à double tour Jean d'Avallon dans la salle du saint Office. C'était une vaste chambre qui servait d'entrée au tribunal, et qui n'était éclairée que par une faible lumière venant de fenêtres fort élevées, garnies d'énormes barreaux de fer.

Si l'on est curieux de connaître comment notre joyeux et brave Français sortit de ce lieu lugubre, la chose va bientôt s'expliquer.

CHAPITRE V.

Suite.

Ce n'était pas à l'étourdie que Jean d'Avallon était venu dans ce lieu, c'était une résolution forte et hardie qui l'y avait conduit. Il passa assez bien la fin de la journée sans que personne songeât à l'interrompre dans ses graves réflexions. La nuit vint et elle trouva notre brave Bourguignon en prière; car, après avoir examiné rapidement le lieu où il se trouvait, il avait jugé à propos de suivre le conseil du Dominicain.

Il dit donc ses meilleures oraisons pour le repos de l'âme des morts et pour la li-

berté des captifs. Puis il lui vint à la pensée de chercher quelque joyeux refrain, comme il avait coutume de le faire toutes les fois qu'il voulait dissiper son ennui :— Eh bien! dit-il, après tout, si c'est mon chant de mort que je dois chanter comme les braves Caraïbes de par-delà les mers, il ne sera pas plus triste que tous ceux que j'ai faits jusqu'à présent, et j'aurai probablement sauvé le bon Ismael... Il n'y a que mon vieux père...; mais on lui a déjà dit, en parlant de moi, comme l'excellent Martial de Paris :

> Or, il est mort puisqu'il a plu à Dieu
> Las! n'est pas mort, mais il est trespassé!

Et il y en a plus d'un à Auxerre qui lui aura assuré que ce n'était point grand dommage ;... d'ailleurs je lui enverrai une belle épître et un quartaut de ce bon vin de Sétuval, par la Biscaye... Mais, hélas! la petite Jeanne!... ce doit être un mai

fleuri maintenant, rieuse et folâtre, oublieuse de ses vieux amis, songeant aux nouveaux... Et en pensant à Jeanne, la fille du Tabellion, il voulut mettre ensemble quelques rimes; mais ce fut en vain, sa verve l'avait abandonné; et il se prit à dire, avec un grand soupir: — Oui, oui, l'alouette chante encore dans la brume, mais elle chante mieux au soleil, sous la voûte bleue... Après tout, je ne sais ce qui me point: nul au monde n'est peut-être prêt comme je le suis;... et en guise de testament, je puis répéter ce qu'a dit, il y a bien long-temps, le vieux Jean de Meung en son codicile poétique:

Dieu m'a par maints périls conduit sans meschéance;
Dieu a donné aux miens honneur et chevissance;
Dieu m'a donné servir les plus grands gents de France;
Dieu m'a trait sans reproche de jeunesse et d'enfance.

Et quand il voudra il pourra m'emmener; j'irai tranquillement vers lui avec ma guiterne et ma bonne épée: l'une

a réjoui bien des affligés, l'autre n'a jamais frappé sans justice; et ceci, je le dois au vénérable Lorris, notre bon recteur : que son âme en soit toute glorifiée!... Je n'aurais eu qu'un bras, et il m'a donné un cœur.

Jean d'Avallon faisait toutes ces réflexions salutaires au milieu d'une complète obscurité; et, malgré son courage, il commencait à éprouver ce malaise qui vient de l'incertitude, et que les âmes les plus fortes ne peuvent toujous dompter, quand la porte de la salle s'ouvrit tout-à-coup. Il vit entrer, à la lueur d'une torche, un homme vêtu de l'habit religieux, mais ayant le visage recouvert de ce masque blanc aux deux yeux, sans nez, que portent certains pénitens et les familiers du saint Office. Cette espèce de fantôme lui dit : — *Ave Maria, sin peccado concebida*, salut d'usage par toute l'Espagne. Puis, l'éclairant de sa torche, il le conduisit par de

nombreux détours dans une galerie sans fenêtres au fond de laquelle se trouvait une porte assez petite, garnie de larges bandes de fer et fermée par un double cadenas. — Mon révérend Père, dit Jean d'Avallon, est-ce ici ma chambre à coucher où ma salle à manger ? L'une et l'autre me plairaient à l'heure qu'il doit être ; mais j'aimerais mieux visiter maintenant le réfectoire du couvent que ses dortoirs, un peu isolés, à ce qu'il me semble.

— La sainte Inquisition pourvoit à tout envers ses enfans, dit le Religieux d'une voix grave.

— Oui, oui, c'est une mère fort tendre, répliqua assez bas Jean d'Avallon pendant que son compagnon ouvrait les deux cadenas.

— Seigneur Français, entrez ici pour cette nuit, et vous en sortirez demain, le Père prieur a tout disposé, et si vous pouvez décider ce chien d'infidèle à tenir

votre promesse, les indulgences ne vous manqueront pas, non plus que les bons offices de l'Archevêque de Tolède.

En disant ces mots il referma la porte sur lui; et quoique Jean d'Avallon s'attendît à quelque chose d'assez extraordinaire, il fut encore surpris de se trouver dans une chambre fort propre où l'on voyait deux lits, sur l'un desquels était étendu Ismael Ben Kaïzar, que le bruit venait de réveiller.

— Eh! mon brave Nazaréen, que venez-vous faire ici? dit-il en se mettant sur son séant, et en regardant avec un étonnement extrême son nouveau compagnon de captivité. Ce lieu est maudit entre tous les lieux que contemple le Prophète.

— Je viens vous voir, Ismael, dit le Français en souriant de la surprise du Maure

— Soyez bien-venu, soyez bien-venu, mon brave Nazaréen; mais je voudrais vous

voir en un autre lieu, quoique cette prison soit bien préférable à celle que j'habitais hier. Eh! combien de fois dans ce cachot infect n'ai-je point rêvé à l'air libre des montagnes de l'Alpujarra, quoique je n'ignorasse pas votre mésaventure à la suite du message! Je savais par des Maures de Grenade que vous étiez sorti de prison; je m'en réjouissais comme si la liberté m'eût été donnée,... et j'attendais la mort avec joie, pensant que du moins, avant de mourir, je pourrais respirer librement... Mais, Juan le Nazaréen, je vous croyais déjà par-delà les montagnes de la Navarre, chantant comme de coutume un joyeux tenson d'amour, pensant à votre ami le Morisque, pensant surtout à embrasser votre vieux père et la belle Juanna.

— Hé bien, je n'embrasserai pas encore cette année mon vieux père; la belle Jeanne m'attendra peut-être un printemps de

plus,... un printemps, c'est une fleur ajoutée à son chapeau de rose, comme je l'ai dit dans mon dernier virelai. Seigneur Ismael, nous irons encore tous les deux respirer l'air libre des montagnes.

— Des montagnes de l'Alpujarra, de ces montagnes d'où ils m'ont arraché par perfidie, s'écria Kaïzar avec un mouvement d'enthousiasme et de joie que réprima bientôt l'air calme de son compagnon.

— Non, non pas, Seigneur Ismael, l'air y est trop vif pour la santé, on y a trop chaud après y avoir eu bien froid. Nous irons, si vous le voulez bien, par-delà les mers, et c'est à cette condition qu'on a brûlé hier à votre place, sur le huitième bûcher, un pauvre Juif réservé en lieu frais pour le prochain auto-da-fé. Et alors Jean d'Avallon expliqua à Ismael comment il avait agi pour le sauver des griffes de l'Inquisition en se livrant à elle, et en pro-

mettant pour sa rançon des trésors qu'il pouvait seul livrer aux moines de Saint-Dominique, et surtout à Fonseca, ce persécuteur de Colomb, toujours avide, toujours envieux d'une gloire que sa bassesse n'avait pu flétrir.

Ismael réfléchit durant quelque temps d'un air fort grave, puis il prit la parole: — Je vous remercie, bon Français: ma vie vaut bien un peu d'or, puisqu'elle peut être encore utile. J'accepte, j'accepte; mais ce que je ne puis accepter, c'est que vous veniez avec moi dans ce pays de Démons où les Chrétiens voudraient se nourrir d'or. Allez, allez par-delà les montagnes, dans la belle France; reposez-vous enfin, bon Nazaréen, vous dont le cœur n'a pas eu de repos tant que vos amis ont été en danger.

— Je le ferais peut-être, brave Ismael, je le ferais, reprit Jean avec une grande tranquillité; mais j'ai aussi mes dettes à

payer aux Dominicains. Et il expliqua avec beaucoup de détails au Maure quelle avait été sa conversation avec le prieur, et comment il s'était engagé tacitement à suivre à Hispaniola celui qu'il voulait délivrer. Quand il eut terminé son récit, Ismael comprit quelles nouvelles obligations il lui avait, il le serra à plusieurs reprises sur son cœur, et ils continuèrent à s'entretenir de tout ce qui leur était arrivé d'étrange dans cette vie aventureuse à laquelle le sort les avait condamnés.

Le Maure lui expliqua alors dans de grands détails comment, s'étant retiré quelque temps après son départ dans les montagnes de la Ronda, il avait été surpris par l'armée du comte d'Ureña, qui avait dispersé sa faible troupe; comment encore deux Renégats l'avaient surpris durant son sommeil, et l'avaient livré aux Espagnols, qui avaient eu grande hâte de le remettre entre les mains de l'Inquisition.

— Dites-moi, dites-moi, Ismael, comment s'est passée la terrible cérémonie qui devait terminer ce matin une vie si pleine d'aventureuses actions?

— O Nasrany! Nasrany, c'est une chose bien horrible, bien horrible à rappeler à un Chrétien, que cette fête de mort... A la pointe du jour ils m'appelèrent, et je répondis, disant à voix basse : — *La Ilah ill' Allah, Mohammad raçoul Allah.* Iblis a parlé... Je vais rejoindre mes frères qui ensanglantent maintenant les montagnes des Alpujarras. Et comme je vis qu'ils allaient me dépouiller, je leur demandai de conserver mon costume mauresque, et ils me répondirent d'une voix pleine de douceur : — Mon fils, vous serez plus agréable à Dieu couvert de ces vêtemens de pénitent. Puis ils se mirent à chanter harmonieusement, disant entre eux : — Cette fête sera fort belle... Et moi qui sortais d'un cachot, je me disais : — Que le soleil est

beau, que l'air libre est doux!... Nous étions beaucoup, et ils nous dirent : —Marchez!... Je marchais rêvant à mes frères, à vous, aux montagnes, à Grenade, à ce monde si beau que nous avons vu tous deux; et puis je pensais à celle que je ne devais plus voir, et je me dis :—Bientôt la flamme me fera tordre les bras, comme le serpent, brûlé dans le désert, se tord au milieu des sables ardens, et toutes ces pensées de gloire et de douleur iront s'éteindre aux pieds de l'Éternel. Ensuite dédaignant cette foule immonde qui roulait autour de moi, mon âme s'élançait vers les torrens de lumière qui entourent le Dieu de tous les hommes. J'entendis alors un cri, ô Nasrany! et je crus que c'était une voix de la terre criant à Dieu mes angoisses! Oh! je l'entends toujours, elle est restée dans mon esprit troublé comme une voix de mes anciens jours. Oh! non! non, ce ne peut être... Je passai donc, et

je sentis bientôt les flammes que je ne voyais pas d'abord, car les rayons du soleil faisaient évanouir ces feux des hommes; j'entendis les cris, je sentais brûler la chair... — *Allah!... Jehovah!... Mon Dieu!...* Voilà, voilà les cris qui montaient au milieu d'une fumée de sang vers le ciel, et je dis : — O Prophète! rendez mon supplice plus court, qu'on me jette aux flammes... Mon supplice fut bien long... bien long? Je vis mourir mes frères, et l'on me dit : — Glorifie le Seigneur, Maure! le Saint-Office te fait miséricorde.

— Je n'en veux point! leur criai-je. Un long voile noir tomba sur mon front, et je fus ramené ici.

En achevant ces mots la voix lui manqua, ses yeux jetèrent un feu sombre, et il tomba entre les bras de son ami, qui le pressa sur son cœur en gardant un morne silence, qu'il n'osa rompre pendant assez long-temps; enfin, il lui dit d'une voix

altérée : — O Ismael ! tous les Chrétiens ne sont pas ainsi !... Le Maure se contenta de lui serrer la main, et ils demeurèrent quelque temps dans un profond repos.

Enfin la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau, et le Moine qui avait introduit Jean d'Avallon, revint éclairé par un autre frère; ils apportaient d'abondantes provisions, qu'ils remirent aux prisonniers, en leur annonçant pour le lendemain la visite du Prieur.

A la pointe du jour, en effet, il parut. Après avoir interrogé le Français sur les dispositions du Maure, il dit à celui-ci : — Ismael Ben Kaïzar, on dit que dans les montagnes des Alpujarras tu as donné ta parole à des Chrétiens, et qu'elle a été gardée. Les Morisques tes frères ont un proverbe qui dit : « — Ce qu'Ismael Ben » Kaïzar promet, Dieu l'accomplit. » Le temps est dur pour nos ordres, et nous espérons qu'en travaillant pour eux tu

deviendras Chrétien. Peux-tu remplir la promesse du Français?

— Il y a beaucoup d'or dans les montagnes, et je sais où est cet or.

— Veux-tu en racheter ta liberté et ton salut?

— Je t'en donnerai pour ma liberté et pour acquitter la promesse du Nazaréen.

— Le Seigneur Évêque Fonseca vous donne à tous deux sa bénédiction. Dans trois jours une caravelle partira du port de Palos. Quant au Seigneur Juan, il jurera sur l'Évangile qu'il demeure caution.

— Je promets tout ce que le seigneur Ismael a promis, mon révérend Père! dit à son tour Jean d'Avallon, qui, se voyant déjà en idée libre dans les montagnes, avait retrouvé toute sa bonne humeur: s'il m'avait promis le Paradis, j'y compterais.

Dans cette circonstance, le Dominicain se montra moins sévère envers les

deux prisonniers qu'il ne l'était habituellement, car il entendit sans sourciller les derniers mots du Bourguignon. Après leur avoir donné de longues instructions sur leur conduite à venir, il se retira en disant : — Ismael, nous faisons en cette occasion une action fort agréable à la Reine, et c'est en partie ce qui nous a déterminé ; mais il est inutile qu'on sache en Espagne votre arrivée à Hispaniola.

Trois jours après, partis secrètement pour Palos, ils naviguaient vers Haïti. Nous les accompagnerons quelque temps en mer.

CHAPITRE VI.

Le navire français.

La traversée fut heureuse jusque par le travers des îles Açores; mais là, on fit la rencontre d'un navire français venant de Dieppe, car les Dieppois, à cette époque, faisaient de nombreuses expéditions.

La caravelle fut hélée, quoiqu'il y eût alors une trève entre la France et l'Espagne; Jean d'Avallon ne put s'empêcher de pousser un profond soupir en voyant s'élever dans les airs le pavillon de France, en entendant dans l'espace, et comme jetées au vent, des paroles qui lui rappelaient ses compatriotes, son pays, sa fa-

mille.— Oui, dit-il, oh! oui, ce sont bien les armes de la bonne ville de Dieppe, d'où l'on peut aller à Auxerre en bien peu de journées. Par Notre-Dame! bon Morisque, si ce n'était le plaisir d'aller en votre compagnie, je ferais le plongeon dans cette eau salée comme un de ces joyeux marsouins qui bondissent autour de nous, et j'irais voir la bonne ville de Dieppe; mais ce n'est pas le moment d'avoir de telles idées, ajouta-t-il en prenant la main d'Ismael.

— C'est au contraire le moment, Juan, c'est le moment de parler à ces âmes avides un langage qu'elles entendront: il faut être prompt, le navire met une chaloupe à la mer. La caravelle a mis en travers pour l'attendre... Jean d'Avallon le regardait avec des yeux étonnés; il ne pouvait comprendre où tendait ce discours; et il continua à regarder la chaloupe française qui se dirigeait vers la caravelle. Bientôt

celle-ci accosta le bâtiment, et cinq hommes montèrent à bord, avec le second, qu'on nommait Pinson de Dieppe, hardi navigateur dont parlent encore les chroniques, et qui était peut-être parent de ces fameux Pinzon si renommés à Palos, si célèbres par la part qu'ils avaient prise à la découverte du Nouveau Monde.

Après avoir salué celui qui se présenta comme étant le Capitaine de la caravelle, Pierre Pinson lui demanda des nouvelles de l'Europe, qu'il avait quittée depuis quelque temps pour aller trafiquer sur les côtes d'Afrique. — Le Pape a sans doute décidé la grande question qui partage le monde entre vous et l'Espagne? Au demeurant, mes bons Seigneurs, la mer est grande, et d'autres mondes se présenteront aux gens hardis... Les Castillans lui répondirent avec la gravité espagnole; et après quelques politesses faites et reçues de

part et d'autre, Pierre Pinson allait se retirer quand un homme, qu'à l'expression de sa figure on aurait pris plutôt pour un moine que pour un marin, se présenta tout-à-coup sur le pont; ceux qui entouraient Pierre Pinson se retirèrent avec une sorte de déférence, et le laissèrent approcher du marin français. — Seigneur Capitaine, nous avons ici un de vos compatriotes qui se plairait mieux en France qu'en notre compagnie; comme nous ne voulons retenir personne contre son gré, ajouta-t-il d'un ton fort doux, si vous voulez lui donner passage jusqu'en la ville de Dieppe, vous l'obligerez ainsi que moi. En achevant ces paroles, il ajouta quelques mots fort bas à l'oreille du Maure, qui lui répondit : — Je vous le promets... je vous le promets, foi d'Ismael! et ces lingots d'or seront uniquement pour vous.

— Un marin normand n'a jamais refusé un tel service, Seigneur Cavalier, ou

mon révérend Père, comme vous l'aimerez mieux, dit Pierre Pinson en regardant l'individu qui lui adressait la parole. Mais pourquoi ce Français, s'il est libre, ne me fait-il pas lui-même cette demande,... s'il est libre à bord d'une caravelle castillane?

— Aussi le fait-il, Monsieur Pierre, dit Jean d'Avallon qui venait de parler fort vivement avec Ismael, et qui s'avança de cet air de confiance et de franchise qui lui était naturel; aussi le fait-il, si sa compagnie peut vous être agréable.

— Eh! bon Dieu! dit le marin, c'est Jean d'Avallon, qu'on pourrait appeler l'Hirondelle de mer, et qui chante comme elle par le gros temps. Un tel homme n'est jamais refusé, Seigneur Cavalier; il porterait bonheur à un bâtiment en détresse.

— Sire Pierre, je vous remercie de votre bonne volonté, et je vous en remercierai

mieux plus tard, quoique mon commerce n'ait pas été heureux.

— Monsieur Jean, dit Pierre Pinson, cette parole n'est digne ni de vous ni de moi: mais puisque votre intention est de regagner la France, et que ces gentils-hommes vont au bout du monde, si vous voulez descendre dans la chaloupe, nous profiterons de la brise qui doit nous conduire dans les mers de Portugal, et de là en France.

—Un seul moment, Sire Pierre, un seul moment, et je saute avec vous dans votre belle chaloupe. Il alla alors vers Ismael, qui gardait un profond silence, mais qui semblait agité intérieurement d'une manière violente, et qui réprimait peut-être pour la première fois les sentimens qu'il éprouvait: —Écoutez-moi, Morisque, c'est parceque mon père est bien vieux que je vous quitte. Si j'étais comme ce goéland criard qui vient de raser la voile,

j'irais lui porter de mes nouvelles et je reviendrais. J'irais dire à la fille du Tabellion qu'elle fasse préparer notre contrat par son père, et je courrais le monde encore quelque temps; mais... tenez, il n'y a pas besoin de parole,... quand on s'est compris d'avance; et comme je le disais au grand Christophe, le monde est petit quand les gens... Adieu, Morisque; que notre Seigneur vous conserve! Et il se jeta dans la chaloupe en mettant sa main sur ses yeux, car il avait entendu le Maure pleurer en l'embrassant, et c'était pour la première fois.

La caravelle mit alors toutes ses voiles dehors; et profitant bientôt d'un vent frais, poursuivit son voyage tandis que la chaloupe gagna le bâtiment français. Et pendant long-temps Ismael put voir le brave Français qui lui faisait avec son mouchoir des signes d'adieu...

CHAPITRE VII.

La Reine et l'Indienne.

C'était dans une des salles de l'Alhambra, aux frêles colonnades dorées, aux arcades arrondies, aux ornemens de marbre blanc relevés d'azur, aux belles sentences du Coran tracées en rouge sur des médaillons d'albâtre, au Christ d'ivoire sur un crucifix d'ébène, aux images de saints sur un fond doré.

La Reine Isabelle disait à l'Évêque de Burgos : — Notre Amiral des mers occidentales connaît bien mal notre cœur, en envoyant en Europe ces pauvres Indiens, qu'on voudrait forcer au travail, qui meu-

rent de misère, de froid, de toutes les douleurs enfin. Nous ne le souffrirons pas, Seigneur Évêque, et ils doivent être libres; il n'y en a que trop qu'on persécute. Mais depuis que je suis une mère affligée, je ne suis plus Reine. O mon Dieu! donnez-moi de la force. Voyez, voyez cette jeune fille! elle va mourir si elle reste ainsi : sa tête est toujours inclinée, ses yeux sont sans regards. Oh! qu'elle doit souffrir!... Et c'est une fille de Seigneur, dit-on!

— Madame, dit Fonseca d'un air grave et indifférent, votre cœur vous abuse; il est bien incertain, comme dit le Docteur Ribeiro, que ces Indiens aient une âme : bien des gens croient que ces idolâtres sont des créatures du Démon; mais, Madame, puisque telle est votre volonté royale, on arrêtera les entreprises du brave Ojeda, qui appelle, dit-on, ces troupes de prisonniers des *Cavalgadas*, n'en faisant non plus

de compte que d'animaux. Quant à l'Amiral, il sera réprimandé vivement, étant le Chef et ayant déplu à Votre Altesse.

— Que ce soit cependant en des termes convenables, Seigneur Évêque ; notre Amiral pèche souvent par excès de zèle : il est emporté par le bouillant désir de servir Dieu et de planter la Croix sur la ville sainte.

— Et de s'enrichir chrétiennement, Madame.

— Il est pauvre, Seigneur Évêque, et il a voulu faire des Chrétiens : son cœur est pur.

Fonseca n'osa point répliquer, car la Reine venait de prendre cet air de fermeté qui arrêtait toute réponse, quand elle ne voulait point qu'on répondît. L'Évêque s'inclina respectueusement, et sortit. La Reine se trouva seule alors avec la Marquise de Tendilla et la pauvre Indienne, qui n'avait point encore relevé la

tête, et qui semblait privée de mouvement.

— Qu'as-tu? oh! qu'as-tu donc, pauvre jeune fille? dit la Reine en s'approchant d'elle, et en pressant affectueusement sa tête, qui retomba sur son sein. Si tu entends un peu le castillan, dis-moi ce que tu as. Veux-tu retourner dans tes beaux bois fleuris où brille un si beau soleil?

La jeune fille fit tristement un signe qui indiquait que ce n'était point son désir.

— Que veux-tu donc? reprit encore plus affectueusement la Reine. Et il y avait quelque chose de si doux dans le son de la voix d'Isabelle, que la jeune Indienne releva alors la tête, fixa ses grands yeux noirs sur elle, et lui prit la main, en disant d'une manière assez intelligible : — Mamona, Nouna-Koali veut mourir.

— Mourir? reprit la Reine; il ne faut pas mourir, mon enfant: il faut prier

Dieu et vivre, puisque tu es Chrétienne.

— Je ne suis pas Chrétienne, Mamona.

— Ne parle pas ainsi, pauvre fille! ne parle pas ainsi; tu es baptisée.

— Je veux mourir! reprit Nouna-Koali d'une voix oppressée; je veux mourir! Et puis, avec une sorte d'exaltation pleine d'égarement, elle se leva; elle voulut faire un long récit à la Reine en castillan, mais elle entremêlait ses discours de tant de mots dans sa langue maternelle, elle était si vivement oppressée, ses paroles étaient entrecoupées de sanglots si prolongés, que la Reine ne put rien comprendre à son récit, si ce n'est qu'un terrible spectacle l'avait frappée, qu'elle avait vu des flammes, que des hommes avaient péri, et qu'elle voulait toujours mourir.

— Marquise de Tendilla, dit la Reine, cette pauvre idolâtre a peut-être perdu la raison, à cause des excès commis par les hommes d'armes en son pays.

La jeune Indienne releva sa tête, qu'elle avait baissée encore; elle fit de nouveau signe que ce n'était point la cause de sa douleur; puis elle recommença ses discours d'un ton de voix plus énergique, et finit par pleurer amèrement, cachant sa tête dans le sein d'Isabelle.

— Madame, Madame, dit la Marquise de Tendilla, que faites-vous? Si on entrait...

— Eh bien, eh bien! dit Isabelle, on me verrait consoler un enfant, une de mes sujettes. Pleure, pleure, ma fille! dit Isabelle, les larmes soulagent; bien souvent je suis forcée de cacher les miennes, et l'on ne sait point tout ce que je souffre. En ce moment la Reine entendit des cris prolongés hors de l'appartement; elle pâlit, une grande angoisse parut s'emparer d'elle: — Marquise, restez, je vous prie, près de cet enfant. Isabelle s'éloigna un instant, et laissa Nouna-Koali avec la Marquise.

Dès qu'Isabelle fut éloignée, la belle-sœur de l'Alcaïde, qui n'était pas sans bonté, mais qui, sur toute chose, avait été choquée des manières de la jeune Indienne, lui-prit la main, et lui dit, d'un ton grave et froid : — Señora, puisque vous êtes fille d'un Seigneur des Indes, il est bon de vous avertir que l'étiquette défend de pleurer ou de rire dans l'Alhambra, et qu'il faut se tenir assise quand on vous accorde le droit de vous asseoir, mais qu'on n'est point couché ainsi. M'entendez-vous, Señora?... Nouna-Koali détourna encore la tête, regarda son visage, qui exprimait une froideur grave avec quelque mélange de compassion, mais qui était si différent de celui d'Isabelle. Elle retira aussitôt sa main ; et, semblable à l'enfant mutin qui se cache alors qu'on le gronde, elle cessa de pleurer, mais ses traits reprirent leur immobilité. Le chagrin la rongea comme il ronge les Indiennes, silencieusement.

Quelques momens après, et comme Nouna recommençait à donner un libre cours à ses sanglots, la Reine rentra ; cette fois elle n'était pas seule : elle soutenait une jeune femme qui avait dû être belle, mais que le chagrin avait flétrie avant le temps. Il y avait dans ses yeux un inexprimable mélange de douleur égarée, qui se changeait en un sourire inquiet, froid, terrible dans son repos.

— Ah! on pleure, à ce que je vois, dans ce palais! cria-t-elle en riant du rire effroyable de la démence... Pourquoi ne vouliez-vous pas me laisser entrer, ma mère? Puisqu'on pleure, cela me réjouit... Hormis nous, ma mère, personne ne pleure ici... C'est nouveau, des sanglots.

Et elle alla s'asseoir paisiblement à l'extrémité de la salle.

— Jeanne, Jeanne, rentre avec moi dans ton appartement, je t'en prie.

— Non pas, ma mère,... puisqu'on

pleure, je suis contente;... c'est peut-être l'Archiduc... Il faudra le faire brûler, l'Archiduc, et me brûler avec lui... Ah! ah! je suis folle! il ne veut jamais que je sois près de lui... Ce serait fort doux d'être caressé par les flammes... Ma mère, qu'en dites-vous? demandez donc à mon père.

— Horrible! horrible! s'écria Isabelle; elle veut chaque soir venir ici me parler ainsi de son mari... Quelle angoisse en mes derniers jours!

Pendant que la Reine se livrait à ces amères réflexions, Jeanne s'était levée: elle avait pris un flambeau et s'était approchée de Nouna-Koali, que son morne chagrin rendait presque étrangère à ce qui se passait. La Princesse regarda curieusement la pauvre Indienne, et elle dit au bout de quelques momens: — Comme elle a pleuré!... Elle lui prit la main, et lui dit, après un instant de silence, et comme si elle avait cherché à rassembler

ses idées : — Est-ce que ton mari ne t'aime pas, que tu pleures?... Ah! que je suis folle! c'est cette païenne dont on me parlait ce matin,... qui a crié à l'auto-da-fé... C'est amusant, un auto-da-fé. Ah! tu pleures parceque l'on veut te faire brûler, n'est-ce pas?...Moi, cela me fait rire, la mort.

La pauvre Indienne la regardait sans la comprendre; mais il y avait dans sa voix quelque chose de si doux, de si opposé aux effroyables paroles qu'elle venait de dire, qu'elle se leva, la regarda plus attentivement, et s'aperçut, à l'expression de ses yeux, au désordre de sa chevelure, que celle qui lui parlait n'avait point sa raison.

Et alors, avec cette commisération respectueuse qu'ont tous les Sauvages pour les êtres privés de raison, elle lui dit :

— Ma sœur veut-elle quelque chose de moi? Je peux prier Guacarapita, la bonne Déesse, qu'elle lui envoie des rêves paisibles.

— Oh! dit la princesse avec un sou-

rire qui n'allait pas avec la triste expression de ses yeux, l'Indienne qui m'appelle ma sœur,... et qui me parle des Démons, cela est risible!... cela nous fera brûler... Ma sœur!... personne ici ne m'appelle ma sœur!... personne ne m'appelle ma mère!... personne ne m'appelle Jeanne ma douce amie!... personne ne m'appelle ma femme!... non, jamais il ne le dit, ajouta-t-elle en laissant tomber sa tête sur la poitrine; personne ne me dit... Ah! si: ma mère m'appelle souvent ma fille!... Oh! cette pauvre idolâtre;... elle m'appelle sa sœur!... donne-la-moi, ma mère!... Et elle allait continuer encore ses discours vagues où l'idée de son mari revenait toujours.

Isabelle se leva, vint près d'elle, lui donna mille baisers de mère, l'appelant sa Jeanne, sa pauvre fille.

Et la Marquise regardait ce spectacle dans une froide immobilité; tout-à-coup il sembla qu'un éclair de raison eût jailli

de ces baisers maternels. Jeanne embrassa la Reine à plusieurs reprises, et après un moment de silence elle dit :

— Pourquoi cette pauvre Sauvage est-elle ici, ma mère ?

— Ils l'ont envoyée pour connaître le vrai Dieu, Jeanne.

— Puisqu'elle pleure, apparemment qu'elle regrette son pays, ma mère : je veux qu'il n'y ait que moi qui pleure ici... et vous, car je serais bien malheureuse si ma mère ne pleurait pas quelquefois avec moi.

Comme Nouna - Koali étouffait en ce moment un sanglot, la Marquise lui dit d'un ton assez sévère : — N'avez-vous pas entendu, jeune fille, l'ordre de Son Altesse ?... Mais l'Indienne ne répondit que par ses larmes.

— Ma mère, il faut la renvoyer, entendez-vous ? On est trop malheureux ici. . . Et ses yeux exprimèrent de nouveau l'éga-

rement, et elle dit encore des mots sans suite.

La Reine alla vers Nouna, lui prit la main et lui dit : — Console-toi, pauvre jeune fille, console-toi : tu reverras ton pays... Mais moi, je n'aurai de repos qu'à ma mort, et je ne trouverai plus qu'au ciel l'âme de ma pauvre Jeanne!...

Le lendemain de cette conversation, Nouna-Koali, par les ordres de la Reine, fut conduite à un couvent de Carmelites, qui avait été fondé dans une campagne délicieuse qu'arrosait le beau Xenil. La jeune Indienne avait été vivement recommandée par la Reine, et dès son arrivée, les religieuses voulurent l'environner de leurs soins; mais elle opposa une tristesse si constante à ces marques d'intérêt, une fixité si complète dans ses idées, que les religieuses s'accoutumèrent peu à peu à la laisser agir selon sa volonté.

Sa volonté était d'errer sans cesse dans l'immense jardin du couvent, et l'on était presque toujours certain de la trouver dans les endroits les plus solitaires, le visage caché entre ses mains ou recouvert de ses longs cheveux noirs, qu'elle abandonnait aux vents. Souvent encore elle allait se baigner dans un petit bras du fleuve qui traversait le verger : après avoir nagé quelque temps, elle restait tout-à-coup immobile dans les eaux, et, cachée sous quelque frais berceau d'orangers, elle se mettait à chanter ces longues ballades indiennes qu'avait composées sa sœur, et que les bonnes religieuses, dans leur simplicité, appelaient des chansons païennes ; elles lui défendaient sévèrement de les chanter ; mais leurs défenses étaient à peu près inutiles. Il y en avait une qu'elle répétait toujours :

En vérité, je chante sous le ciel, je chante sous le ciel quand je devrais pleurer !...

Nouna-Koali est une fleur de la mer, et Nouna brûle dans ces eaux...

Il est dans le ciel, lui,... et moi je suis sur la terre, sur une mauvaise terre, en vérité...

J'ai fait un songe, un mauvais songe, très triste...

Quand on la trouvait ainsi dans les lieux solitaires, on cherchait à la faire revenir au couvent, mais on n'obtenait rien d'elle que par la douceur; elle savait fort bien dire en espagnol : — Je suis libre et fille de Cacique... Une parole de tendresse la rendait docile et la faisait pleurer. Lorsque c'était le temps du clair de lune, il était presque impossible de la retenir dans sa cellule; elle allait dormir dans les herbes ou bien errer toute la nuit.

Malgré les efforts des bonnes religieuses, elle ne put jamais complètement apprendre l'espagnol, d'abord parcequ'il y a certaines lettres que les Indiens ne peuvent point prononcer, ensuite parcequ'elle ne

consentit jamais qu'à apporter une médiocre attention aux instructions qu'on lui donnait, et qu'une pensée qu'elle ne révélait à personne semblait exclusivement l'occuper.

Ses idées religieuses avaient bien évidemment été modifiées par les efforts qu'on ne cessait de faire auprès d'elle pour la convertir ; mais elle était encore loin de comprendre ce qu'on lui avait répété tant de fois. Elle mêlait toujours ses anciennes idées aux dogmes religieux qu'on lui inculquait ; seulement on l'entendait dire après ses longs *areytos:* — La Vierge Marie est fort bonne ; elle me fera mourir dans mon pays...

Et les religieuses, qui ne pouvaient s'empêcher de l'aimer malgré son caractère indépendant et son opiniâtreté à ne pas suivre leurs désirs, les religieuses étaient ravies de l'entendre parler de la Sainte-Vierge.

Six ans s'étaient ainsi écoulés, et rien n'avait changé dans la conduite de l'Indienne. Isabelle, dont l'esprit était absorbé par les soins du Gouvernement, et dont le cœur était déchiré par des malheurs domestiques; Isabelle avait presque oublié Nouna-Koali, quand un jour Jeanne, dans un intervalle lucide, lui dit : — Ma mère, et l'Indienne qui a une fois tant pleuré ici, un jour que je pleurais tant moi-même, qu'est-elle devenue?

Ces paroles frappèrent la Reine; elle songea avec chagrin à l'oubli dans lequel était restée Nouna, et elle dit : — Heureusement cet oubli peut se réparer; si la pauvre Indienne vit encore, elle reverra son pays. L'occasion ne pouvait pas être plus favorable. Le Commandeur de Calatrava, don Francisco de Bovadilla, se rend par nos ordres à Hispaniola. L'excellente Dorothée, sa nièce, l'accompagne; elle se chargera avec joie de l'Indienne...

— Dorothée de Bovadilla va-t-elle donc dans cet affreux pays? dit la Princesse.

— Oui, ma fille: vous savez combien au milieu de la cour elle semblait aimer la solitude... Il y a deux ans surtout, quand elle revint de Séville, la voyant dévorée par un lent chagrin, je lui demandai ce qu'elle avait; elle me répondit: — Un désir profond de ne pas être mêlée à la pompe des cours, de ne voir que Votre Altesse, qu'on aime comme une mère quand on ne la respecte pas comme une Reine.

Ici Jeanne embrassa Isabelle à plusieurs reprises.

— Je lui demandai si la vie sainte d'un couvent ne lui plairait point; mais elle me répondit avec un soupir bien amer qu'elle n'était pas digne d'une vie si pleine de repos. Je la louai de son humilité, et elle reprit en pleurant, que ce n'était qu'une parole trop sincère... Il y a parmi ceux qui nous entourent de

grands chagrins que nous ignorons, ma fille... et qui nous consoleraient peut-être des nôtres si on osait nous les dire.

Et après un moment de silence la Reine ajouta : — Je me sens heureuse, vraiment heureuse que Doña Dorothée accompagne son oncle... Il y aura là-bas de grandes discussions, j'entends qu'on respecte toujours l'Amiral ; mais que les abus cessent... Dorothée a une de ces âmes qui adoucissent les autres âmes. La ville de San-Domingo sera fort heureuse de la posséder ; une vie active lui conviendra. La bonne Indienne partira avec elle. Jeanne, je te remercie de m'y avoir fait penser.

Or quand la Reine parlait ainsi, tout était bien changé dans Haïti et dans le sort de l'Amiral : c'étaient par milliers que mouraient les Indiens, sans que Christophe Colomb, toujours sévère dans sa justice, put arrêter la fureur de ceux qu'il commandait ; mille voix s'élevaient contre

lui à la cour et dans l'île. Chacune des révoltes qu'il était obligé de réprimer augmentait le nombre de ses ennemis; les soucis avaient affaibli sa santé sans rien enlever de l'énergie de son âme; il était fort dans l'adversité comme il avait été fort dans la gloire. Il semblait cependant qu'un lent et funeste découragement se fût emparé de lui au milieu de l'effroyable carnage qui se passait sous ses yeux. Dans l'espace de temps qui s'est écoulé, la partie orientale de Cuba, la Guadeloupe, Marie-Galante, Jamaïca, qui veut dire *abondante en eaux*, la Trinité, le golfe de Paria, et bien d'autres terres avaient été découvertes; on n'habitait plus Isabelle : cette ville d'un jour étalait déjà ses ruines sur le rivage où elle avait été bâtie, et la tradition disait qu'on voyait errer gravement au milieu des décombres les Hidalgos de la seconde expédition, se promenant la nuit dans la cité qu'on les avait

forcés d'édifier, et qui avait été leur tombeau.

La capitale d'Haïti était alors San-Domingo, qui a depuis donné son nom à l'île entière; c'était une ville assez régulièrement bâtie, où se mêlaient les constructions indiennes à celles qu'élevèrent les Européens. Le beau fleuve de l'Ozama baignait ses murailles avant de se jeter dans la mer, et coulait entre des rochers et des forêts.

Des ordonnances sévères s'opposaient à ce qu'aucun navire étranger fût admis dans ce port, et nuls que les Espagnols n'y étaient admis. On pourrait presque dire que c'était en famille que se passaient les horreurs qui souillaient l'île. Christophe Colomb et Barthélemy faisaient des conquêtes dans l'intérieur, tandis que Diego leur frère cherchait à rétablir le calme dans San-Domingo, où son autorité était continuellement méconnue.

Ce fut vers le mois de mai de l'année 1500

que le convoi qui transportait la nouvelle expédition arriva dans les eaux d'Hispaniola, devant ces rivages où une ville nouvelle s'était si rapidement élevée. Dès qu'on avait pu apercevoir les montagnes qui bordent la côte, Nouna-Koali avait paru se réveiller d'un long et douloureux sommeil; à mesure que les navires avançaient, et que cette odeur pénétrante qui vient du rivage se faisait sentir, elle semblait par degré se ranimer comme une fleur desséchée se ranime par une fraîche matinée; puis voyant les pitons verdoyans de ces montagnes chéries, elle fit un cri de joie, et parlant à sa compagne qui regardait aussi le rivage, elle s'écria avec une sorte d'exaltation frénétique: — Voilà mon pays; tout cela, la terre, le ciel, ces grandes eaux, c'est mon pays, où je pourrai mourir...

— Nouna-Koali, lui dit la jeune Dame, pourquoi mourir quand vous revoyez ces

belles campagnes ? Il faut vivre et devenir Chrétienne. Elle ajouta : — Pauvre Indienne, tu revois ton pays, tu devrais être heureuse !... Elle dit encore à voix basse : — Et tu n'as pas comme moi, sans doute, un souvenir qui ne peut cesser.

La jeune Indienne lui prit alors la main, la regarda fixement. Voilà mon pays, je serai libre comme ces alcatraz qui volent au-dessus de nos têtes, libre d'aller dans les montagnes.

— Tu seras libre, Nouna-Koali, ainsi l'a voulu la Reine, la mère des Indiens...

— Je serai libre, dis-tu, comme ces oiseaux qui vont dans l'air, reprit l'Indienne, avec une exaltation plus grande encore. Je me perdrai comme eux dans le ciel ; là, sur les montagnes ; c'est là que je veux vivre. Dorothée sourit doucement de sa joie inquiète et de ses discours, dont elle ne pouvait comprendre tout le sens.

Et comme le navire se rapprochait du rivage, et passait près d'une côte boisée, elle prit de nouveau la main de Dorothée, lui dit avec une énergie qu'elle mettait rarement dans ses discours : — La mère blanche des Indiens m'a donc rendue libre comme les oiseaux des champs et comme les poissons de l'eau? Répète-les, repète-les, ces paroles de la mère blanche des Indiens.

Dorothée, pour satisfaire l'Indienne, répéta les paroles d'Isabelle. Nouna-Koali la serra alors fortement contre son sein, baisa ses paupières et son front; et sautant légèrement par-dessus le bordage du navire, elle plongea dans la mer,... les flots la recouvrirent un moment. Dorothée poussa un cri douloureux; mais bientôt l'Indienne montra son cou et ses épaules couverts de ses longs cheveux noirs, et, bondissant dans les vagues, elle tourna un moment les yeux vers le navire, criant à

Dorothée : — On m'a appelé la Fleur des mers ; ne crains rien pour moi !... Puis elle nagea rapidement vers le rivage, dont on était à trois quarts de lieue.

En vain Dorothée supplia-t-elle le Capitaine de mettre une embarcation en mer pour ramener cette fille que lui avait confiée la Reine; le Seigneur Dias s'y refusa, disant que l'Indienne était aussi bien en sûreté sur les flots que dans le navire, et qu'à la manière dont elle nageait, il serait bien difficile de l'atteindre; en effet, à la voir fendre les flots, on eût dit une jeune dorade qui se joue dans les eaux en bondissant au soleil.

Au bout de quelque temps on l'aperçut courant le long de la côte; elle gravit un monticule, elle regarda le navire en faisant des gestes d'adieu qui s'adressaient à Dorothée, puis elle descendit rapidement au milieu des palmiers du rivage; on ne la vit plus.

En ce moment les navires saluaient de vingt coups de canon la ville de San-Domingo ; et le bruit répété par les échos faisait tressaillir dans leurs campagnes les malheureux Indiens.

Quelques jours après Francisco de Bovadilla s'était installé dans la demeure de Colomb, malgré les efforts de Diego pour s'opposer à cette usurpation. La ville était plus troublée que jamais ; et Dorothée de Bovadilla se repentait elle-même qu'on eût tant accordé de pouvoir à son oncle.

CHAPITRE VIII.

Les souffrances des forêts.

Quand Nouna-Koali se fut une peu éloignée de la côte, elle monta sur une colline d'où l'on voyait la mer et la campagne; après avoir contemplé pendant quelque temps le spectacle imposant qu'elle avait sous les yeux; elle pleura beaucoup, et se prit à chanter un long areyto dont les modulations plaintives et solennelles se mêlaient à la brise qui venait de l'Océan. Puis elle s'arrêta tout-à-coup, et l'on eût dit qu'elle aspirait à longs traits l'air natal, et qu'elle cherchait à se ranimer de se douceur vivifiante. Les yeux fixés vers

le nord, elle se pénétrait de ses longs souvenirs; ses yeux abattus étaient devenus ardens; la prière de son cœur était prononcée d'une voix tremblante mais forte; elle dit : — Gamaonacon en me donnant la vie m'a envoyé un rêve bien triste ; cependant j'irai vers Anacoana la Fleur-d'Or, et je lui dirai : — Ma sœur, t'ayant vue, je puis mourir... Auparavant je visiterai la caverne de Janaboina, où j'eus du bonheur dans mon tourment... J'irai sur la pierre sacrée du royaume de Guacanagari, et j'invoquerai une ombre au milieu des âmes... il est maintenant dans l'île de Soraya..., car c'était un rêve, un horrible rêve...

Elle jeta encore un long regard autour d'elle, et s'écria : — Autrefois j'aurais été par le grand lac, maintenant les flots sont couverts des pirogues des *Maguacochios*, il faut entrer dans le désert.

Elle descendit alors de la colline, et se dirigea vers le nord, en longeant toujours le

bord de la mer, qui était à peu près désert.

Le troisième jour elle rencontra une famille indienne qui était venue pêcher dans ces parages, et qui la conduisit vers le royaume de Marien; elle se fit débarquer à la baie de Caracol, et remercia les bons Indiens, en leur disant qu'un jour, s'ils venaient au royaume de Xaragua, elle pourrait peut-être les récompenser; mais ils s'inclinèrent et lui répondirent:

— Fille de Cacique, en t'entendant chanter sur la mer, il nous a semblé entendre Gumazoa la grande déesse... Nous sommes fort heureux de t'avoir servie, et nous ne demandons plus qu'une chose, c'est que tu intercèdes Gamaonacon dans les temples pour que nous allions bientôt dans l'île de Soraya où vont les âmes; ainsi que ce tout petit enfant, qui servirait un jour les *Maguacochios;* entends-tu, fille de Cacique, c'est la prière d'un père... L'homme n'en dit pas davantage, la femme pleura

et serra son enfant sur son sein... Et la pirogue regagna la mer. Nouna-Koali priait déjà sur le rivage où, huit années auparavant, ravie dans son espérance, elle attendait un Dieu.

La ville de Marien était dévastée, elle n'y vit que quelques pauvres cabanes: Cuacanagari avait transporté autre part son palais de feuillage. Nouna-Koali trouva bien encore quelques Nitayos qui l'accueillirent; mais les danses religieuses avaient cessé, et c'était en frémissant qu'on regardait les temples, car les temples avaient été souillés par les Européens. Nouna-Koali monta sur la roche sacrée, mais cette fois sa prière au milieu des nuages fut silencieuse; elle descendit dans la caverne de Janaboina. Cet ancien temple avait été seul respecté, parcequ'il avait été inconnu: Jean d'Avallon, à la demande d'Ismael, n'en avait point désigné l'entrée aux Européens.

Ce fut avec un mélange de tendresse sacrée et d'émotion religieuse qu'elle pénétra dans ce sanctuaire. Une chose la surprit en entrant : deux idoles couvertes d'ornemens d'or avaient été enlevées, mais il n'y avait rien de changé dans la caverne. Elle vit la couche de mousse recouverte de sa nagua, où avait reposé Ismael,... et elle s'y reposa avec un long et douloureux frémissement; elle vit encore le hamac suspendu entre les deux statues de pierre, ses belles franges étaient ternies; un souffle l'aurait détruit; elle le regarda dans une rêverie amère. Des fruits desséchés étaient restés dans une corbeille de liane; elle se précipita avec une sorte de frénésie sur ces fruits, on eût dit quelle cherchait à savourer leur écorce aride; un vase de pierre noire avait été abandonné au-dessous de l'ouverture du sanctuaire, et l'eau des pluies le remplissait...; elle

but cette eau avec délice... Et une sorte de délire s'emparant d'elle, elle s'écria tout-à-coup : — Mon Génie, mon Génie, il ne manque que toi ici!... Ne viendras-tu pas me visiter? Le vent gémissait tristement dans les sinuosités de la caverne, ce fut la seule réponse qu'elle obtint... Elle prêta long-temps l'oreille, et appela long-temps encore;... et puis elle se jeta avec une espèce de fureur aux pieds des idoles, en les accusant de cruauté de la laisser vivre si long-temps; mais en arrêtant ses yeux sur ces choses qui avaient servi à l'usage d'une personne aimée, sa fureur s'éteignit dans les pleurs... Elle baisait chaque objet avec une religieuse tendresse, l'interrogeait comme si cette chose inanimée avait pu lui répondre... Puis quand elle venait à réfléchir froidement, il lui semblait bien étrange que deux grosses idoles aux ornemens d'or eussent été enlevées... Dans ses idées superstitieuses,

elle s'imaginait ou que le Démon des Chrétiens en avait fait sa proie, ou qu'elles s'étaient échappées du temple comme s'en était échappé autrefois le soleil.

Au bout de trois jours cependant elle dit : — Si Nouna-Koali peut vivre quelque part encore, c'est ici... J'irai voir ma sœur l'Indienne, et pleurer avec elle ;... j'irai dire à ma sœur des mers que Nouna ne l'a point oubliée, et je reviendrai ici.

Et en effet au bout de cinq jours elle était en route pour les monts de Cibao. Mais, hélas ! six années d'existence parmi les blancs avaient bien changé sa manière de vivre ; elle sourit tristement en voyant son embarras dans les grandes forêts ; et cependant comme son âme donnait de la puissance à son corps, elle eut mis bientôt plusieurs lieues entre elle et le bord de la mer. Mais il faut bien connaître les forêts américaines pour comprendre ses souffrances : dans ces forêts,

quand les lianes ne vous ferment point le passage, quand il ne faut pas les rompre avec efforts, des herbes tranchantes vous blessent d'incisions douloureuses, de longues épines se balancent avec les feuillages et vous dardent leurs aiguillons; la sensitive aux larges traînées vous lie de ses rameaux errans; la raquette aux mille pointes se tient immobile sous un faisceau de fleurs. Tout est ombrage sans fraîcheur; vous levez les yeux vers la branche qui se balance au-dessus de vous, un serpent y est suspendu comme une liane, et vous le reconnaissez à ses regards ardens; il se replie, et vous fuyez; vous fuyez à travers une herbe abondante, vous franchissez ces longs filamens de verdure qui se succèdent de siècle en siècle; ils se balancent sur un abîme, la terre manque, une eau fangeuse jaillit de tous côtés; votre main saisit un cactus qui vous blesse encore en vous sauvant. Non,

il n'y a rien d'exagéré dans un semblable tableau; de même que rien n'égale la magnificence de certaines forêts américaines, rien n'égale l'horreur de quelques unes d'entre elles; et je n'ai point parlé cependant de ces insectes piqueurs dont l'aiguillon ne se rassasie jamais; je n'ai point nommé le carapate aux jambes de crabe, qui s'enfonce dans le corps en suçant votre sang; je n'ai point dit le bruit fugitif et rapide du serpent, qui rase les feuilles en sifflant; je n'ai point parlé du caïman immobile qui tombe soudain dans le lac, et qui trouble l'eau que vous buviez. Après avoir éprouvé d'effroyables souffrances, Nouna-Koali arriva dans le royaume de Maguana, où avait régné Caonabo. Sa sœur Anacoana avait été demander asile à son frère Behechio; et les troupes de l'Adelantade s'opposaient à ce qu'elle pût gagner ce royaume. Dans le Cibao tout était détruit, les villages indiens avaient été brûlés, les

guerriers avaient fui dans les montagnes; elle ne vit que quelques pauvres Indiens courbés jusqu'à terre ou penchés au-dessus des ruisseaux, cherchant dans les sables quelques misérables pépites d'or ou lavant la terre dans de grandes corbeilles appelées *batcar*.

Ce qu'ils faisaient jadis comme un délassement était devenu un travail perpétuel qui ne pouvait point toujours leur éviter les coups, encore bien moins la mort; car le *Conquistador* (1) avait plus promptement fait de donner un coup de dague au misérable esclave qu'un coup de fouet. Quelquefois ces infortunés Indiens se considéraient tristement sans se parler; et comme s'ils s'étaient compris par un seul regard, l'un d'eux allait déterrer la racine encore verte du manioc, la broyait, en exprimait le jus et le présentait à ses

(1) C'est le nom par lequel on désigne, dans toute l'Amérique méridionale, les chasseurs aux Indiens.

compatriotes, qui avalaient froidement ce breuvage de mort.

Souvent, plus courageux dans leur douleur, ils trouvaient la mort en se précipitant du haut des montagnes ou en se jetant sur les piques aiguës de l'aloès, que la nature semble avoir environné de ces armes terribles comme un emblème du désespoir.

Combien de fois Nouna-Koali ne regarda-t-elle pas leur tige sanglante avec une horrible pensée, en se détournant tout-à-coup, parcequ'elle venait de songer à sa sœur.

Elle rencontra quelques Indiens fugitifs qui lui racontèrent les désastres de son pays, lui parlant d'Anacaona la Fleur-d'Or, lui disant les regrets et le désespoir de cette Reine, le courage qu'elle montrait dans l'infortune, et les chants qu'elle avait composés sur sa sœur Nouna; et ils terminaient en ajoutant :—Elle admire encore

les *Maguacochios* qui l'ont trompée. Pour nous, il nous faut un soleil que ne voient pas les étrangers... Et ils fuyaient par des chemins inconnus dans les montagnes. Si c'était la nuit, ils n'osaient allumer des torches qui les auraient fait reconnaître; mais, comme les Caraïbes, ils s'attachaient au talon ces insectes à la lumière verdâtre qu'on rencontre dans toutes les Antilles; de loin on eût dit un essaim lumineux s'éclipsant dans les herbes de la montagne. C'étaient de pauvres sauvages désolés qui confiaient leur vie, au milieu des précipices, à une petite lumière que la brise n'éteint jamais.

Il n'y avait plus de rang parmi les Indiens, le désespoir avait tout confondu. Le peuple de Caonabo, privé de son chef, avait cessé d'être redoutable; les vrais guerriers avaient trouvé la liberté dans les îles du voisinage ou dans les montagnes escarpées du Cibao. C'étaient surtout

les femmes et les vieillards qui mouraient se disant entre eux : — Nous irons au paradis des Indiens, où les vieillards se reposent sous de grands arbres, où les jeunes âmes dansent parmi les fleurs.

Aussi avant d'avoir rencontré un seul Européen, Nouna-Koali avait-elle vu beaucoup plus de jeunes Indiennes et de Buhitios étendus sans vie dans la savane, que d'hommes en état de faire quelque résistance. Comme elle approchait des frontières de Bonao, et qu'elle était entrée dans une plaine à perte de vue, en prenant mille précautions pour ne pas être reconnue, elle vit au pied d'un ceïba une Indienne fort jeune, et qui avait dû être belle : ce n'était plus qu'un cadavre...

Comme toutes les filles de Cacique, ses cheveux étaient retenus par un cercle d'or; elle était morte sans qu'on l'eût couverte de terre, morte ainsi dans la solitude dé-

solée; mais, en examinant le terrain où elle reposait, il était aisé de voir qu'elle avait dû faire partie d'une caravane nombreuse d'Indiens, qui l'avaient sans doute abandonnée, ne pouvant plus la secourir.

Nouna-Koali s'approcha d'elle, la regarda quelque temps, et dit : — Elle est morte bien jeune, morte à l'âge où j'aurais dû mourir... Autrefois toutes les jeunes filles auraient pleuré autour d'elle, nulle jeune fille n'a pleuré;... on l'aurait peinte merveilleusement de bixa rouge et de genipa bleu, personne ne l'a peinte... Tu seras sans parure au milieu des âmes... On t'aurait couverte de fleurs, l'herbe de la savane, l'herbe souillée, humide, ne te couvre même pas... Attends, attends, ô jeune fille! je ferai tes funérailles dans le désert; des funérailles sans pompe, car je ne suis qu'une pauvre femme, errante comme toi. Je dirai à la terre: Reçois-la; au soleil, fais croître des fleurs sur sa

tombe... Tiens, tiens, enfant, tu ne te présenteras pas au séjour des âmes sans parure. Et elle détacha un collier de nacre que lui avait donné la Reine; elle le mit autour du cou de la jeune morte, en disant: — C'est une fort bonne Maguacochio qui m'a fait ce présent; en vérité une Indienne peut le recevoir d'une autre Indienne....

Puis, comme on était au point du jour où le soleil commence à pomper les vapeurs, elle vit s'élever ce brouillard épais qu'on appelle le drap mortuaire des savanes.

— Fuis, jeune âme! s'écria Nouna-Koali, fuis dans cette vapeur, où peuvent voyager les âmes: j'aurai soin de ton corps. Et elle se mit à creuser la terre avec une de ces coquilles fluviatiles qu'on rencontre souvent dans les plaines; elle allait fort lentement, répétant une chanson des morts consacrée par le Bubitio; elle s'arrêtait quelquefois cherchant les paroles qu'elle avait

oubliées et l'air qui était sorti de sa mémoire. — Le chagrin, disait-elle, m'a fait même oublier ce qu'on dit aux morts. Voilà qui est bien triste pour cette jeune âme... Eh bien! ne te plains pas dans les vents, je te ferai un areyto.

Et elle se prit à dire:

Un pauvre petit oiseau était dans son nid, doucement couché sous sa mère, et lui disant : — Ma mère, ce nid est fort doux; ces fleurs qui le couvrent sont très parfumées; le ciel est bien bleu : mais je ne veux point quitter ces yarumas...

— Petit oiseau qui commence à chanter, lui dit la mère, j'ai vu deux yeux de serpent briller sous les feuilles,... je viens d'entendre le bruit des ailes d'un grand vautour:... il faut fuir de ce nid, qui est si doux!...

Le petit oiseau, qui commençait à chanter, a voulu fuir; ses ailes étaient sans force;... et il a dit à sa mère: — Volez devant moi, j'irai avec vous dans le ciel bleu...

S'il parlait ainsi, c'est qu'il ne pouvait plus voler;... et il est mort!

Et sa mère a crié ;... elle l'a laissé dans les longues herbes !...

Et ayant achevé ce chant de deuil, Nouna-Koali appela à haute voix Guacarapita, la grande Déesse, qui protège les jeunes filles ; puis elle ajouta :—Les Maguacochios m'ont parlé d'une tendre mère dont le fils a beaucoup souffert pour les hommes, et qui vit dans *Turey*, protégeant, dit-on, les Indiens contre Maboia le malin Esprit. Ceci est fort bien, et je l'invoque aussi pour cette jeune enfant, qui n'a jamais fait de mal à personne, mais qui a besoin d'une mère.

Nouna-Koali était fort occupée de ces rites funèbres. Environnée des brouillards de la savane, que le soleil n'avait point encore dissipés, elle creusait toujours la tombe, en s'arrêtant de temps en temps pour contempler la jeune Indienne, et jeter un cri funèbre qui retentissait dans la solitude... Tout-à-coup elle enten-

dit du bruit; elle écouta attentivement, et crut d'abord reconnaître des pas d'Indiens; mais bientôt, au froissement rapide des herbes, elle comprit que c'étaient des Espagnols qui s'avançaient; l'idée lui vint de s'éloigner, en se glissant parmi ces longues herbes, comme l'innocent iguana qu'on entend à peine fuir; mais elle regarda la jeune fille, dont la chevelure noire était épandue, dont la tête charmante était sans soutien. — Tu demandes ta couche de terre, dit-elle, pauvre enfant... Eh bien! je ne quitterai point cette fête des morts, dût la mort venir pour moi. Et puis elle recommença ses chants funèbres, comme si elle eût été au milieu d'un peuple nombreux accouru pour contempler les funérailles d'une fille de Cacique.

Occupée de ces saints devoirs, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, ne songeant plus qu'à la mort, elle appela trois fois Jocahima; puis elle se pen-

cha sur le sein de la jeune fille en lui disant : — Comme je suis étrangère... je ne sais qui te regrette, et qui il faudrait te nommer maintenant pour te faire plaisir... Tu étais bien jeune pour qu'un beau Chef t'aimât... cependant tu es bien belle... Voici les paroles que je te dirai avant de te mettre dans cette fosse : — Hélas! elle est morte, celle qui aimait sa mère et son père, et qui aurait aimé son époux... Puis, selon les rites indiens, elle se prit à lui demander si elle n'était pas assez heureuse sur la terre, qu'elle l'avait abandonnée... — Est-ce que tes compagnes ne te donnaient pas la première place dans l'areyto, que tu nous as quittés ?... Est-ce que ton hamac blanc n'était pas mollement suspendu le matin entre des branches de fleurs ?... Est-ce que le cazabi et les douces caïmites t'ont manqué ? Nouna-Koali s'arrêta avec une douloureuse angoisse : — O mon Dieu! conti-

nua-t-elle, ce sont les paroles funèbres qu'on prononce au milieu de l'abondance, mais dans le désert... hélas! oui, le pain t'a manqué, pauvre enfant! Il t'a fallu dormir sur la terre... Repose dans son sein, ma fille! Et elle s'apprêtait en pleurant à soulever la jeune Indienne, quand elle s'arrêta tout-à-coup : le bruit des pas se rapprochait.

— Écoute-donc! Antonio Giraldez, ces chiens d'Indiens, ils chantent ; il faut qu'ils soient naturellement bien gais, car leur vie maintenant, il faut en convenir, est un peu dure pour des gens qui aimaient tant à danser.

— Tu aimes à rire, toi, Carjaval ; mais tandis que ces misérables enterrent leurs morts, ils ne travaillent point. Ils oublient souvent, les gueux, qu'ils doivent remplir leur petite sonnette de Flandre de poudre d'or, et que c'est une courtoisie de n'en exiger que la moitié...

— *Maboya Calina*, dit en indien l'un des deux interlocuteurs en s'adressant à Nouna-Koali, près de laquelle il s'était approché, ou chienne d'Indienne, si tu entends le castillan, que fais-tu là?

Nouna-Koali se plaça devant le corps de la jeune fille, et regardant avec fierté les étrangers, elle répondit, dans son mauvais espagnol : — Je fais la fête des morts.

— La fête des morts où l'on enterre l'or du Roi! dit Carjaval en saisissant la couronne d'or qui parait la jeune Indienne. Voici une nouvelle manière d'exécuter les ordonnances de Leurs Altesses. Payez ce que vous devez, misérables, payez, et vous enterrerez vos morts... C'est une chose honteuse qu'ayant réduit le tribut, il ne soit jamais complet dans les coffres du contrôleur... Qui es-tu, misérable femme, pour répondre aux officiers de Leurs Altesses?

Nouna-Koali les regarda tous deux avec un profond dédain : — Je suis l'Indienne de la Reine Isabelle, libre quand tous seraient esclaves... Et elle leur montra une médaille d'or comme on en donna depuis aux Caciques, mais en bronze; sur la sienne était gravé le chiffre d'Isabelle.

— Ceci est nouveau, dit Antonio Giraldez; ce sont bien les armes du royaume; mais nous la conduirons au Seigneur Alcade, et nous saurons à quoi nous en tenir sur cette prétendue Indienne de la Reine. Il est vrai que la Reine a bien pu avoir une Indienne, comme le Roi a un grand singe d'Afrique dont son frère de Portugal lui a fait présent. Marche, femme! Nouna-Koali sentit qu'elle était trop faible pour résister à ces étrangers, elle dédaigna de leur répondre, mais elle prit une poignée de terre et elle la jeta sur le corps de la jeune Indienne en lui disant : — O jeune fille! tu te présenteras à Jo-

cahima avec tes longs cheveux sans ornemens, et tu lui diras : — J'étais morte, les blancs m'ont ôté ma couronne d'or...

Ils marchèrent une demi-journée dans la plaine, Nouna-Koali allait toujours devant eux. L'on eût dit, à voir sa démarche, que, loin d'être contrainte à leur obéir, elle était là pour leur commander.

Quelquefois elle se retournait gravement vers eux, leur disant : — Les *Maguacochios* n'ont sans doute pas d'amis qui pleurent quand Jocahima les endort pour toujours, qu'ils ne laissent pas enterrer les morts. Mais sans oser la frapper, car son aspect commandait le respect, ils lui répétaient : — Marche, Indienne! marche! Avant tout, les droits du Roi et de la Reine et ceux de Monseigneur l'Amiral. Ces trois mots n'avaient jamais été traduits dans la langue des Indiens, mais il suffisait de les prononcer pour jeter la consternation dans tout un village.

L'Indienne reprit : — La mère blanche des Indiens ne voudrait pas de l'or qu'on a pris aux morts. Elle a beaucoup d'or, notre mère blanche, mais elle ne sait pas comme il y a du sang sur cet or, du sang d'Indiens. . Et elle fit un geste d'horreur.

A mesure qu'elle s'avançait dans la plaine, la pensée qu'elle avait été contrainte d'abandonner le corps de la pauvre Indienne la tourmentait davantage. Comme le soleil avait dissipé le brouillard de la savane au milieu de laquelle était resté étendu le cadavre, elle s'arrêta un instant et montra le soleil aux Espagnols en leur disant : —Voici l'œil de Jocahima qui regarde la terre pour la réjouir, et il va être fort triste, voyant ainsi une jeune fille étendue sans sépulture.

— L'œil de Jocahima en voit bien d'autres, répliqua en riant Giraldez ; et il n'y aurait pas grand mal quand il se fermerait

tout-à-fait ; car quelquefois ses regards sont plus chauds que ceux de la guarduna de Séville. Mais que te semble-t-il, Carjaval, de ses idées de païens? Si leur Dieu a un tel œil, il ne voit guère leur misère, car réellement ils sont maintenant misérables.

— Et nous donc, et nous qu'ils laissent sans vivres, ces idolâtres..., préférant mourir à cultiver la terre.

— *Maguacochios*, dit Nouna-Koali, tout à l'heure cette jeune fille avait un linceul de nuages, et maintenant le soleil vient de le dissiper, elle sera la pâture du mangfeni; ceci est fort triste, et voyez-vous, les morts reviennent tourmenter les Indiens quand ils sont mécontens d'eux. Un jour, lorsqu'ils seront très forts par le nombre, ils vous tourmenteront également. Comme elle s'aperçut que son discours faisait quelque impression sur l'esprit superstitieux des deux soldats,

elle continua en leur disant : — Ces fantômes viennent balancer quelquefois les hommes dans leur hamac durant la nuit. Ils glissent leur corps froid près de celui des vivans, et se jouent d'eux dans leur sommeil...

— En as-tu vu quelques uns, Indienne?

— Non, non, mais on peut toujours les reconnaître parceque leur face est bleue et que leurs yeux sont très brillans...

— Ces idolâtres, Giraldez, ces idolâtres, quand ils seront tous morts, pourront bien un jour devenir à craindre... et, quoi qu'on en dise, il se passe d'étranges choses dans cette île; il n'y pas a plus de huit jours, Velez el Blanco a vu une sirène dans un lac du voisinage; elle était prête à chanter, car elle sortait sa tète et ses épaules de femme hors de l'eau; et s'il n'eût tiré à tout hasard un coup d'escopette, c'en était fait de lui; elle eût chanté, sa chanson trompeuse l'aurait charmé; elle l'aurait dévoré à loisir, comme a été mangé dernié-

rement dans le lac, par un gros crocodile, le fils de Pedro Perez qui se baignait.

Les deux interlocuteurs, en parlant ainsi, ajoutaient encore à l'espèce de terreur que leur avait causée les paroles de Nouna, et cependant cette sirène dont ils parlaient avec tant d'effroi n'était que le manati, qu'on rencontre dans presque toute l'Amérique méridionale, et dont la forme étrange jette encore la terreur dans quelques esprits superstitieux.

Nos Espagnols s'étaient arrêtés, et Nouna attendait en silence leur décision. — C'est une chose bien étrange, Carjaval, mais ce que vient de dire cette maudite Indienne me revient à l'esprit. Il me semble maintenant que mon hamac a été balancé plus d'une fois par ces âmes d'Indiens trépassés qui hurlaient dans les vents en passant au-dessus de moi, me regardant dans les airs avec leurs yeux verdâtres comme font les morts.

— Ce n'était peut-être que le vent qui te balançait dans la savane, car nous sommes trop Chrétiens pour avoir rien à craindre de ces misérables Indiens, tout damnés qu'ils sont...Mais si tu m'en crois, après avoir passé le temps de la chaleur dans les herbes et sous ces deux palmiers, nous reviendrons sur nos pas et nous laisserons enterrer cette jeune fille; car, je te connais, tu l'aurais toujours devant les yeux, et la nuit, la nuit... Giraldez, c'est ta conscience qui a des yeux de feu...

— Carjaval, ton avis est bon; mais tu aurais pu te passer de la dernière réflexion; mêle-toi de tes affaires et ne parle plus ainsi, ou sinon tu sais que je me connais au jeu de la dague, et que j'ai donné aussi vite un coup de ma lame de Tolède que tu as pu dire une parole. — Bon, bon! depuis deux jours tu ne sais plus pardonner une plaisanterie.

Les deux Conquistadores se connais-

saient trop bien pour continuer la conversation sur ce ton.

— Eh bien! soit, dit Carjaval, eh bien! soit, que l'Indienne aille enterrer ce cadavre. Aussi bien ce n'est point le temps qui nous presse dans ce désert ; mais puisqu'elle a appartenu à la Reine Isabelle, nous la ramènerons au camp de l'Amiral, qui ne doit pas être fort éloigné à l'Est, derrière ces grandes forêts...

Après avoir fait une halte fort longue, les deux encommenderos jugèrent en effet à propos de ramener Nouna-Koali près du corps de la fille de Cacique en lui disant assez rudement de terminer promptement ses cérémonies de païenne, parcequ'ils voulaient profiter de la fraîcheur du soir pour marcher dans la plaine.

— Hélas! dit Nouna, il me faudrait plusieurs mois pour l'honorer selon son rang, et ils ne me laissent que bien peu d'heures. Je vais cependant prier pour

que son âme aille dans l'île Soraya, sous l'ombrage délicieux des mameys.

Elle recommença alors l'areyto en l'honneur de la jeune fille ; sa voix s'éleva tristement dans la solitude ; elle coupa quelques uns de ses cheveux en signe de deuil, et remplit dans le désert la plupart des rites consacrés. En ce moment le jour était fort avancé, et elle n'avait pas encore déposé en terre le cadavre de l'Indienne.

Les deux Espagnols la pressaient d'achever, car ils n'étaient pas disposés à passer la nuit dans cet endroit; mais elle s'interrompait quelquefois d'une manière si solennelle pour leur dire que l'âme de la jeune fille ne serait pas satisfaite, qu'ils finirent par attendre plus patiemment en disant leur rosaire, et que peu à peu le sommeil les gagna.

Nouna-Koali termina la dernière cérémonie, qui consistait à appeler trois fois

Jocahima le Dieu suprême pour recevoir une âme ; elle recouvrit le cadavre de fleurs : puis elle invoqua alors la sainte Vierge, car elle mêlait encore cette idée religieuse à ses idées d'idolâtre.

En ce moment la nuit était sur le point de venir, et quand elle sortit du profond recueillement où elle était plongée pour dire aux encommenderos que tout était fini, et qu'elle allait les suivre, elle s'aperçut qu'ils dormaient profondément ; elle dit en elle-même : — Gamaonacon me favorise, parceque j'ai enterré la jeune Cacique ; je profiterai de sa bonté. Elle regarda alors la plaine qui s'étendait au loin devant elle ; l'herbe était assez longue, mais l'on n'y voyait çà et là que quelques arbres peu touffus ; il lui paraissait presque impossible de se soustraire à ses gardiens ; car la fatigue l'accablait, elle n'avait plus l'agilité des autres temps. Tout-à-coup il lui vint à la

pensée d'user d'un stratagème employé par les Caraïbes dans leurs fêtes, et elle réfléchit que ce qui n'était qu'un jeu parmi ces peuples pourrait la servir d'une manière efficace. Tout en continuant ses chants funèbres, elle attrapa à la hâte un grand nombre de ces lucioles ou mouches luisantes, qu'on nomme *cocuye* à Saint-Domingue, et qui sont si nombreuses dans les prairies ; elle en broya rapidement les têtes lumineuses qu'elle mêla à certains sucs d'herbe, puis elle se frotta tout le corps de cette composition phosphorique, et ainsi elle semblait revêtue de flammes bleuâtres qui lui donnaient un aspect à la fois mystérieux et redoutable : elle s'inclina alors de nouveau devant le corps de la jeune Cacique, et quitta rapidement le lieu où elle se trouvait.

Elle était à environ cent pas de la tombe quand les deux Espagnols, n'entendant plus le chant monotone de l'areyto, se réveillè-

rent, ainsi que cela arrive lorsque l'on s'est endormi à un bruit qui cesse tout-à-coup. Carjaval regarda devant lui et s'écria : — L'oiseau pleureur est parti! la maudite Indienne nous a joué un tour, elle a beau être l'Indienne de la Reine, elle ne l'emportera pas en paradis. Et il avait bandé son escopette, mais il achevait à peine, que son camarade, qui avait jeté un regard perçant sur la savane, s'écria avec toutes les marques d'une profonde terreur : — Carjaval, dis ton rosaire au lieu de blasphémer!... Nous avons été bien bêtes d'écouter les paroles emmiélées de cette sorcière; la voilà qui court dans la plaine toute vêtue des flammes de l'enfer , et nous sommes bien heureux si elle ne revient pas avec une légion de Diables pour nous tordre le cou.

Et pendant que l'Indienne fuyait dans la plaine, on entendait les deux encommenderos qui s'écriaient : — Grand saint

Jacques! ayez pitié de deux vieux Chrétiens! Grand saint Nicolas! préservez-nous de ses maléfices... Je vous promets une douzaine de cierges de cire blanche gros comme ces gros cierges à fleurs rouges que nous avons devant nous!...

— Et moi, deux lampes d'or fin presque aussi grandes que le bénitier de l'église de San-Pablo!

CHAPITRE IX.

Le camp des Espagnols.

Des Espagnols étaient étendus nonchalamment au milieu de plusieurs Caciques parés de leurs ceintures de plume et de leurs manteaux de coton blanc, dont ils avaient adopté l'usage plus généralement depuis l'arrivée des Européens. Deux hommes, à l'écart, parlaient debout : c'étaient Colomb et Mendez, Diego Mendez à qui il n'avait manqué qu'une occasion pour être un grand homme.

— L'Adelantade a une chaude journée aujourd'hui, bon Diego, dans ces campa-

gnes de Xaragua, où il est obligé de marcher continuellement couvert de la cuirasse pour soumettre ces audacieux Indiens qui résistent à la couronne. Qu'ils se fassent Chrétiens, qu'ils embrassent la croix au lieu de périr sous le fer...

— Seigneur Amiral, ces Indiens ne sont plus des gens sans courage; le désespoir leur en a donné, la foi leur viendra aussi; mais, pour vous dire la vérité, je pense que des paroles de Franciscains seraient aussi bonnes pour les convaincre que nos coups d'épée... Ce n'est point, au moins, que je refuse de les combattre: à terre et sur l'eau, dans la Vega et dans la montagne, mon épée est toujours prête contre ces païens,... et contre les Chrétiens aussi, Seigneur Amiral: si vous l'aviez voulu permettre, le Seigneur Roldan, si humble maintenant, l'eût été plus tôt; je lui aurais montré ce que c'est qu une parole jurée à un Amiral de Castille!

— Mendez, Mendez, tu as un cœur et Roldan n'a qu'une tête, mais une tête forte et dont on peut user. Il me semble encore le voir en présence de cet Ojeda, si rusé et si brave, et cependant vaincu par l'adresse et par la bravoure. Un Indien m'en a apporté hier le récit : Ojeda, tu le sais, après m'avoir donné de franches preuves d'amitié, Ojeda est devenu mon ennemi par les insinuations perfides de son oncle. Il a débarqué, il y a quelques jours, sur les côtes désertes de l'île, élevant puissance contre puissance. Roldan, l'endiablé Roldan, a joué ruse contre ruse, et il est parvenu à le chasser de l'île. — Et à propos, Mendez, sais-tu s'il s'est emparé de cet étranger qui rôde depuis quelques semaines dans les environs de San-Domingo ? Je m'étonne que le Seigneur Bovadilla, qui promet, dit-on, toujours monts et merveilles, ne se soit pas déjà rendu maître de cet Européen qui prend si

chaudement à cœur le sort des Indiens, dont tout le monde a entendu parler et que personne ne voit... Mais, je le répète, c'est une heureuse chose que cette expédition de Roldan contre Ojeda... Comment ont été disposés les postes, Mendez?

— Diego de Hurtado, Monseigneur, occupe le défilé qui conduit aux montagnes; le brave Capitaine des arquebusiers, Don Juan de Avalloneda, qui nous est revenu depuis quelque temps, est à Sainte-Croix, près du fort; Juan Perez rôde dans le petit bois de lataniers, et nous avons quelques hommes sur le bord du lac.

— Bien, Mendez, bien. Tu le vois, tout se pacifie dans cette île, hormis ces Indiens, qu'il faut forcer à se soumettre aux deux Rois et à faire leur salut; mais, comme tu le dis, des moines rempliront mieux ici cet office que des gens armés... Je ne crains pas d'en rougir devant un vieux Chrétien, Mendez; mais ils igno-

rent jusqu'aux prières que tout Catholique doit savoir ; ils ont corrompu jusqu'aux Indiens eux-mêmes, qui se jouent à la paume entre eux, qui se vendent comme esclaves... Oh ! que n'ai-je le pouvoir des Apôtres et une voix puissante comme les leurs pour appeler toutes ces âmes dans le ciel!... Mon Dieu, mon Dieu! un si beau pays et tant de corruption!

— Seigneur, Seigneur Amiral, je ne serai jamais clerc, comme le Seigneur Las-Casas; mais il me semble que vous vous délivreriez d'un grand souci en faisant baptiser, de gré ou de force, tous ces païens: donnez-moi deux cents hommes et un Prêtre, et je me charge de leur salut.

— Mendez, ce n'est point ainsi qu'on peut agir. Jésus-Christ a dit à saint Pierre : « Paissez mes brebis. » Sa douceur divine aurait en abomination une telle contrainte... Quand des Indiens ont été faits captifs par mes ordres, je ne voulais agir

qu'en pasteur: les *Conquistadores* ont agi en bourreaux... Oh! que l'âme est troublée devant de telles pensées!... Mais, Mendez, j'ai toujours présens à la mémoire ces mots d'Ézéchiel : « Vous n'êtes point monté à la muraille, et vous n'avez pas fait » face à l'ennemi pour défendre la maison » d'Israel en combattant dans le jour du » Seigneur... » Il est temps, il est temps d'accomplir l'unique vœu de mon cœur, de délivrer ce saint Sépulcre pour l'amour duquel j'ai supporté tant d'angoisses, achevé tant de travaux... Ma mission est finie en ces lieux: j'ai donné de pauvres idolâtres aux Prêtres;... mais les ennemis du nom chrétien, ces mécréans qui connaissent le nom de Jésus et qui le renient, ce sont ceux-là qu'il faut vaincre et immoler, s'ils ne veulent croire... Il faut qu'on dise de moi ces paroles du Prophète Habacuc : « Il est arrivé de notre temps des » choses qu'on ne croira pas lorsque le

» récit en sera fait... » Mendez, Mendez, le Cathay est-il si loin qu'on ne puisse le trouver, et la Terre-Sainte si éloignée du Cathay qu'on ne puisse la conquérir?...

— Il n'y a rien, Seigneur Amiral, que des bras espagnols ne puissent conquérir; mais il me fâche de vous voir vous échauffer l'âme par de telles pensées. Vous rappelez-vous ce jour où vous étiez sans voix et presque sans mouvement, aveugle, souffrant?... Qui ne vous eût pas connu vous eût pris pour un homme sans volonté: c'était le tourment du vouloir qui vous faisait ainsi mourir avant le temps.

— O Mendez! tu ignores ce que c'est que la voix du Seigneur retentissant toujours à vos oreilles!... Quand j'étais ainsi mourant aux yeux des hommes, j'étais vivant dans l'esprit du Seigneur, ranimant mon âme à son éternelle bonté... Oui, Mendez, oui, quand l'étendard de la Reine Isabelle flottera sur le saint Sépulcre

comme je l'ai vu flotter sur les tours de Grenade, oh! alors, alors seulement, je pourrai me reposer et mourir, et quand la mort m'aura frappé, ma place sera peut-être marquée dans les cieux!... Toutes ces pauvres âmes indiennes, qui souffrent maintenant, me béniront; les infidèles convertis élèveront mon nom dans la gloire du Seigneur!... O Mendez! continua Colomb avec une exaltation toujours croissante, quel concert pour une âme bienheureuse, que ces voix d'infidèles louant le Seigneur! quelle vue glorieuse que ces hommes si divers confondus dans l'amour de Dieu!...

Et comme il était plongé, ainsi que cela lui arrivait quelquefois, dans une de ces extases où il croyait entendre des voix mystérieuses qui s'adressaient à lui, un coup d'arquebuse partit tout-à-coup et retentit dans ces campagnes silencieuses, si paisibles quelques momens auparavant,

et l'on entendit une voix qui disait derrière les arbres : — L'as-tu manquée ?

— Je pense que oui ; mais mes jambes ne la manqueront pas...

— Ces maudits Indiens, depuis quelque temps, ne veulent plus cultiver la terre, et viennent dévaster nos champs et manger notre maïs, comme s'il leur appartenait.

L'Amiral sortit tout-à-coup de la rêverie où il était plongé quelques momens auparavant, et il s'écria d'une voix ferme : — J'avais défendu toutes ces violences et je les défends encore ! Bien heureux est celui qui n'a point frappé de mort, car la mort l'aurait frappé !

— Je suis sûr, dit Mendez, que ce coup est parti d'une main lâche, et qu'il s'adressait à quelque misérable mourant de faim...

Comme il achevait ces mots, un jeune homme d'une figure grave, mais pleine de

douceur, entra, tenant une pauvre Indienne qui paraissait avoir beaucoup souffert, et sur laquelle le chagrin avait produit une telle impression, qu'elle suivait sans résistance ceux qui la conduisaient; elle jetait des regards égarés autour d'elle et pouvait à peine se soutenir... Le jeune homme lui parlait avec une extrême douceur en cherchant à la rassurer. Quand il fut près de l'Amiral, il fit asseoir Nouna-Koali, car c'était elle, et s'avançant vers Colomb, il lui dit: — Seigneur Amiral, je demande vengeance pour cette pauvre créature, qui ne peut parler...

—Je parlerai à mon père, dit l'Indienne en castillan et de manière à se faire comprendre. Je suis bien changée, continua-t-elle en montrant ses bras amaigris, je suis bien changée, mais peut-être pourra-t-il me reconnaître...

Colomb s'approcha d'elle, et ne put retenir un cri de surprise : — O pauvre fille!

dit-il, tu as donc beaucoup souffert?

— J'ai beaucoup souffert, mon père; et voyant que je souffrais beaucoup, la mère des Indiens m'a renvoyée dans mon pays;... et maintenant écoute-moi, mon père: autrefois quand un *Maguacochio* entrait dans nos cabanes, tu le sais, on lui présentait beaucoup de fruits et beaucoup de cassave; on lui donnait de l'or quand il y avait de l'or, du guanin quand il y avait du guanin;... aujourd'hui une pauvre Indienne ne peut pas prendre une tige de maïs dans le champ d'un Chrétien sans que le Chrétien allume son tonnerre... ceci est fort triste, mon père; mais ce qui est plus triste encore, c'est qu'une fille de Cacique ne soit point libre, et que des étrangers l'insultent.

Colomb appela alors tous les hommes de sa suite; et après avoir fait donner de prompts secours à Nouna-Koali, il exigea qu'on lui fît un récit exact de la manière

dont on s'était emparé d'elle ; mais il ne put rien obtenir d'eux, sinon que les Indiens du voisinage s'étant montrés à plusieurs reprises dans les champs de maïs et de manioc qui appartenaient aux Espagnols, l'Alcade avait prévenu qu'on pouvait s'opposer de force à leurs déprédations, et que cette Indienne s'étant montrée peu de temps après, comme si elle se fût disposée à cueillir des épis de maïs, on avait tiré un coup d'escopette, qui ne pouvait l'atteindre, mais qui l'avait fait fuir ; ils ajoutèrent que, deux soldats s'étant mis à sa poursuite, elle avait été promptement amenée dans le camp, malgré tous les efforts qu'elle avait faits pour s'échapper. — Et même, continuait celui des officiers qui répondait à l'Amiral, voici le Seigneur Las Casas qui, bien que simple employé de la Couronne, se mêle sans cesse des ordres militaires ; voici le Seigneur Las Casas, qui s'est emparé

de cette femme, en disant qu'il avait mission du ciel pour défendre les Indiens comme d'autres pour les conquérir.

— Et pourquoi m'en défendrais-je, Seigneur Cuença? dit le jeune homme en s'approchant de l'Amiral; pourquoi m'en défendrais-je? quand mon cœur et votre cruauté me le prouvent tous les jours : le prophète Ézéchiel ne dit-il pas de chercher celui qui s'est égaré, de protéger l'humble, de consoler l'affligé, de fortifier le faible, et de guérir celui qui est malade? Et il est dit encore dans les proverbes saints : «Délivrez ceux qu'on mène à la mort, et faites tous vos efforts pour rendre la liberté à ceux qui l'ont perdue.»

—Vous serez clerc, Seigneur Las Casas, quelque jour vous serez clerc, dit le Capitaine Cuença en appuyant avec ironie sur ces dernières paroles.

— Et pourquoi pas, Seigneur Cuença? si j'ai un cœur pour comprendre l'Évan-

gile, et du courage pour défendre les Indiens! Isaïe l'a dit, Seigneur Amiral, et je le répète à vous qui comprenez les Saintes Écritures : « La paix est l'œuvre de la justice. » Ces soldats non seulement manquent de justice, mais ils manquent des moindres sentimens d'humanité.... Hier encore j'ai vu... Ici le noble jeune homme fut interrompu par les murmures des officiers de l'expédition. — Seigneur Amiral, reprit Cuença, s'il vous conte tout ce qu'il a vu, nous n'aurons pas fini d'ici à plusieurs jours; c'est une jeune fille de Séville venue dans les bois; une goutte de sang lui fait peur.

— Non, non, seigneur Cuença, une goutte de sang ne me fait pas peur; s'il le faut, je répandrai le mien; mais les ruisseaux de sang indien me font horreur.

— Il a raison, Señores, il a raison dit l'Amiral; une juste guerre enfante beaucoup de maux; mais elle ne devrait jamais

enfanter l'horrible licence qui règne dans ce camp; je l'approuve de lire les Saintes Écritures et d'en fortifier son cœur.

Cuença et plusieurs soldats s'éloignèrent à quelques pas; mais Las Casas et Mendez restèrent près de l'Amiral, et ils s'approchèrent de la pauvre Indienne, qui, ayant cessé d'écouter les étrangers, avait penché sa tête sur son sein, et semblait plongée dans ce lugubre repos qui chez presque tous les Américains se manifeste quand une pensée profonde les occupe. — Fille de Cacique, lui dit Colomb en s'approchant d'elle... Ce nom prononcé d'un air de compassion et de respect sembla ranimer Nouna-Koali, qui releva gravement la tête. — Fille de Cacique, je te revois avec joie dans ce pays, mais plût à Dieu que tu te fusses présentée à moi en d'autres circonstances; je te croyais près de la Reine, heureuse et Chrétienne; ce pays est bien malheureux, et malheu-

reux par la faute de ceux qui veulent rester idolâtres, n'obéissant qu'à leurs faux Dieux, à des Caciques impies, pleins d'audace, qui osent méconnaître l'autorité des deux Rois.

— Pourquoi mon père parle-t-il ainsi? dit Nouna en se levant avec dignité; ces Caciques font bien de rester libres, s'ils savent mourir. Ah! dans un temps, continua-t-elle, dans un temps bien éloigné déjà de celui-ci, les Caciques pouvaient vivre. Jocahima leur avait donné cette île fertile, leur recommandant seulement de l'honorer par les *Areytos*, leur rappelant par le chant d'un petit oiseau que l'homme doit obéir à Dieu. Ils vivaient fort tranquilles dans la terre de *Quisqueya* (1); et Dieu ne les punissait qu'en envoyant quelquefois sur la terre un urracan, ou bien quelques guerriers du

(1) Nom antique d'Haïti.

pays de Caniba, qui dévorent les hommes... Ils seraient fort heureux, ces guerriers de Caniba, car on ne voit que des morts dans Haïti, des morts fort maigres, il est vrai, car ils meurent de faim ou de douleur, ajouta-t-elle avec un sourire amer. Tout à l'heure j'ai voulu prendre dans un champ quelques grains de maïs, et le tonnerre est parti; s'il m'avait atteinte, mon père, personne ne m'aurait pleurée, car les Indiens ne pleurent plus sur les Indiens, les trouvant heureux de mourir; voilà ce que j'ai à dire, *Maguacochio*; ce n'est pas à moi à parler, car je ne suis qu'une faible femme qui ai beaucoup souffert dans les forêts. Je ne demande qu'à y rentrer et à mourir sous un arbre de mon pays sans qu'on me tourmente.

Ayant parlé ainsi, elle s'assit de nouveau, et retomba dans un morne silence.

—Fille de Cacique, lui dit Colomb, vous avez beaucoup souffert, et la douleur vous

a irritée; ce que vous avez vu est un grand mal, mais ce n'est pas la faute des Chrétiens.

— Ce n'est pas leur faute! dit-elle avec un amer sourire, ce n'est pas leur faute! c'est la faute de l'or qui est dans la terre, et qui n'est beau que quand on l'arrose du sang indien. Plût à Dieu que Guacarapita la grande Déesse l'eût caché dans la terre, caché si bien que ces pépites brillantes qui vous troublent apparemment la vue, qui vous rendent furieux, n'eussent jamais paru dans nos sables. O mon Dieu! mon Dieu! il n'y avait parmi eux qu'un être bon, et il est mort...

Ici Nouna pleura abondamment; les souvenirs se pressèrent dans son cœur. Puis elle dit quelques mots indiens qui firent une impression profonde sur tous ceux qui l'écoutaient. C'était une espèce d'invocation aux Saints, à la Vierge Marie, aux Zémès, car dans cette pauvre

âme indienne toutes les idées religieuses s'étaient confondues.

— Vous ne parlez point en Chrétienne, Nouna, lui dit Colomb; il faut oublier vos Dieux païens, ma fille; vous avez été fort malheureuse, je le vois; mais après votre mort la Vierge vous recevra parmi les âmes repentantes dans son Paradis.

A ce mot de Paradis, elle sembla se ranimer de nouveau: — On m'a beaucoup parlé de ce lieu, mon père, on m'en a parlé toujours; mais dites-moi, est-ce que les Indiens y seront avec les *Maguacochios?*

— Ils y seront, ma fille.

Nouna-Koali demeura alors dans une morne rêverie, et sembla ne plus vouloir parler.

— Ne seriez-vous pas heureuse d'être parmi toutes ces âmes?

Nouna ne répondit pas.

— Le Paradis est un fort beau lieu; ne voulez-vous pas y aller, ma fille?

Nouna fit signe de la tête que non. Puis, voyant l'étonnement de ceux qui l'environnaient, elle se leva, et dit : — Il y a trop de sang entre vous et nous, mon père;... et ces étoiles qui brillent au ciel, vous tourmenteriez éternellement les âmes indiennes pour les avoir !... O mon Dieu ! quel supplice que d'être ensemble toujours, voyant ceux qui ont tué nos frères pour de l'or, rien que pour de l'or !

Elle prononça ces derniers mots avec un tel accent que Colomb se couvrit le visage de ses deux mains, et que le jeune Las Casas leva les yeux au ciel en s'écriant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! ils ont fait rejeter vos bienfaits éternels par ces pauvres âmes; ce qui devait être leur espoir est devenu leur effroi ! Il y a bien des mains sanglantes qui se lèvent maintenant au pied de votre tribunal :... pardonnez à ceux-ci leur cruauté, à ceux-là leur ignorance ! Dieu de mon père, il y a du moins

une âme qui se consacre à leur salut, et que n'effraieront ni les flots ni les hommes!

Colomb regarda le jeune homme avec admiration... Ainsi venait de se consacrer à la plus noble des causes celui dont les vertus ont été si grandes qu'on les a mises en balance avec les crimes d'une époque, et qu'elles l'ont sans doute emporté aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes.

Après quelques momens de silence, Nouna-Koali se leva, et dit: — Voici de fort belles paroles.

Elle attacha alors ses regards sur le jeune Las Casas avec un mélange d'affection et de surprise; et elle dit: — Mon père, pourquoi tous les *Maguacochios* ne parlent-ils pas comme ce jeune homme? Il n'y aurait pas tant de sang dans nos campagnes.

Et, se sentant encouragée par le regard bienveillant de l'Amiral, elle commença

à expliquer à Colomb ses malheurs, lui demandant s'il ne lui serait pas possible de retourner vers sa sœur, en qui elle avait mis tout son espoir. Elle peignit avec tant d'énergie les scènes qui s'étaient offertes à elle durant son voyage du bord de la mer vers les contrées de l'intérieur ; elle fit un tableau si déchirant du malheur des Indiens, des souffrances du désert, que Cuença lui-même ne put retenir ses larmes ; et cependant elle mêlait encore une foule de mots indiens à ses récits qu'elle faisait en castillan, s'arrêtant quelquefois pour dire : — Comprenez-vous, *Maguacochios?* voilà ce que souffrent les Indiens,... et ils souffrent tant que j'en ai oublié mes douleurs, ajouta-t-elle en finissant ; mes douleurs à moi sont aussi bien cruelles,... mais ce n'est pas mon père qui peut les faire cesser. Puis elle retomba dans un morne silence ; une fois elle l'interrompit pour dire à Colomb : — Les âmes des *Maguaco-*

chios reviennent-elles quelquefois sur la terre comme les âmes des Indiens?

— Quelquefois, ma fille, lui répondit Colomb, quand il plaît à Dieu de les envoyer aux hommes pour les avertir. La pythonisse d'Endor fit apparaître à Saül l'ombre de Samuel. La pauvre Indienne ne comprit pas entièrement ce que venait de lui dire l'Amiral; mais l'idée que l'ombre des étrangers pouvait apparaître sur la terre la jeta dans un trouble extrême, et sembla lui donner une espérance nouvelle, qu'elle ne manifesta cependant pas aux yeux de ceux qui l'environnaient; comme chez tous les Indiens, son émotion était muette.

En ce moment l'heure de la marche était arrivée; Colomb ordonna à deux matrones indiennes de prendre soin de Nouna-Koali. Il lui assura que rien ne serait négligé pour qu'une prompte justice lui fût faite, et qu'elle eût une liberté entière; il l'enga-

gea à l'attendre dans cet endroit, et se mit en route vers l'Est, point sur lequel il était indispensable qu'il opérât un mouvement.

Comme il était parvenu à une halte, à environ deux lieues du camp, on vit arriver en toute hâte un homme qu'à son œil ardent, à sa marche déterminée, l'on reconnaissait de loin; il portait un simple pourpoint d'armes, et une cotte-de-mailles à jaserons fort serrés, tel qu'il en fallait à Haïti pour se garantir des flèches des Sauvages.

En arrivant devant l'Amiral, il essuya son visage, qui était couvert de sueur, retira rapidement quelques épines qui lui étaient entrées dans les bras et dans les jambes en traversant la forêt, et il s'écria: — Par saint Leu, mon glorieux patron! Don Juan de Avalloneda n'est plus ce qu'il était il y a six ans, et Jeanne aurait peine à le reconnaître en un bal ou un joyeux festin... Je n'en puis plus, Amiral; mais les

nouvelles que j'apporte sont assez importantes... pour que je n'aie pas craint de faire quelques lieues dans les bois et dans les marais pour vous les donner.

—Qu'y a-t-il de nouveau, qu'y a-t-il, brave Juan ? demanda avec empressement l'Amiral. Behechio a-t-il hâté son mouvement ? Guaraonabo a-t-il recommencé les hostilités dans la plaine ?... Nous sommes prêts à les recevoir !

— Il ne s'agit nullement de ces Diables enluminés qu'un coup d'arquebuse met en fuite ; il s'agit d'une lettre de Leurs Altesses que vous allez recevoir, Amiral ; le Seigneur Bovadilla fait des siennes ; et, si vous voulez, nous ferons des nôtres. Ah! si seulement le bon Morisque était ici, et si ces chiens de Caraïbes ne l'avaient pris, comme on le dit, pour en faire quelque fête de Diables ! Dans quelques heures, Amiral, un exprès va vous arriver, et il vous donnera de nouvelles lettres des deux Rois

qui vous engagent à obéir à Bovadilla. Et, par Notre-Dame! dans ces bois vous êtes aussi bien Roi que les Rois de Castille et d'Aragon.

L'Amiral détourna un moment la tête pour qu'on ne vît pas le mouvement passager qui s'opérait en lui, et il dit avec le plus grand calme :

—Je m'attendais, bon Juan, au message et à vos paroles... Le Vice-Roi des Indes ne vous demande plus qu'une chose, Señores Cavalleros, continua-t-il en se tournant vers les officiers ; je connais votre fidélité et votre attachement, je ne vous donne plus qu'un ordre... c'est de ne point murmurer des volontés de la Reine. Son unique tort en cette affaire, est de ne m'avoir point connu... Et il ajouta : — J'ai un autre juge que les hommes!... Señores, vous êtes libres d'obéissance envers moi; mes braves compagnons d'armes, je vous remercie de votre attachement.

Et comme les officiers se pressaient autour de lui en le suppliant de changer de détermination, le messager arriva en toute hâte, et lui présenta ses lettres, qu'il lut avec beaucoup de calme, et il dit à la fin :

— Ces lettres n'apportent aucun changement dans ce que je vous ai dit, Señores : seulement j'allais prier quelques uns d'entre vous de venir avec moi à San-Domingo ; je vous demanderai de rester pour le bien de la couronne ; car on me prévient que de nouveaux troubles se fomentent parmi les Indiens. Je prierai Don Juan de Avalloneda d'être mon guide... Il ajouta à voix basse : — Il n'en faut pas davantage pour aller à la mort... Juan lui pressait les mains et lui demandait ce qu'il disait ; il se contenta de répondre en souriant : — Je disais qu'un ami tel que vous et une conscience comme la mienne suffisaient pour le voyage.

Ils passèrent la nuit dans cet endroit, et le lendemain les hommes commandés par l'Amiral retournèrent au camp. Ce fut seulement en ce moment que Juan de Avalloneda apprit que Nouna était dans l'île, car l'Amiral la recommandait vivement à ceux qui s'éloignaient. Dans toute autre circonstance, notre brave Français, car c'était lui qu'on désignait alors sous un nom castillan, se fût empressé d'aller voir l'Indienne. On l'entendait s'écrier de temps en temps : — Ah! si on pouvait quelque jour retrouver le bon Morisque comme l'Indienne s'est retrouvée, par saint Leu! je ferais faire à mon glorieux patron une châsse neuve du plus fin or.

CHAPITRE X.

La Forêt.

— Eh bien ! Juan, lui dit-il quand ils furent seuls dans les vastes forêts qui séparaient alors la province de Bonao du bord de la mer, me voilà ainsi que j'étais quand je sortis de Grenade, parcequ'on n'avait point voulu m'accorder ce titre d'Amiral qui m'attire maintenant tant d'ennemis. Un monde seulement a été découvert,... et maintenant ils m'outragent, pensant que je ne puis plus leur être utile... Rois , Rois, le monde nous jugera !

Puis le grand homme, semblant oublier les injustices dont il avait été victime, se prenait à contempler une fleur de la savane, un oiseau, un insecte. — Ceci est merveilleusement beau, Juan, disait-il, regarde donc, nous enverrons cette plante à Ferrer le Catalan ou à Pierre Martyr, en les priant fort instamment d'y joindre un beau commentaire de Pline ou d'Aristote, qui ont décrit toutes les productions de la terre. Mais Juan était occupé de toute autre pensée, et la plupart du temps il gardait le silence, ou bien il se contentait de répondre : — Ces herbes et bien d'autres, Seigneur Amiral, sont dans le Généraliffe, et il me semble que c'est s'arrêter, dans les circonstances où nous nous trouvons, à des objets qui ne peuvent tout au plus intéresser que quelque vieux médecin juif : songez plutôt à Bovadilla et à son infernale malice.

Colomb souriait, et n'en continuait pas

moins à s'arrêter toutes les fois qu'il trouvait quelque objet qui n'avait point encore frappé ses regards : — Je voudrais, comme Salomon, s'écriait-il, connaître toutes les plantes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre.

— Eh bien! moi, Monseigneur, j'aimerais mieux avoir les soldats du Roi David, et tomber sur le dos de cet Absalon ; car vous êtes notre père à tous, continua-t-il en pressant la main de Colomb qui le regardait avec amitié. Il souriait de sa bouillante ardeur, et continuait à contempler la voûte des forêts qui élevaient leurs dômes immenses au-dessus d'eux, en laissant tomber mille guirlandes de lianes dont le vent dispersait le parfum. — O Juan! s'écria-t-il, quel temple pour louer l'Éternel! vois ces longues arcades de verdure, et ces beaux festons de fleurs qu'a répandus la main du Seigneur : oh! qu'on répèterait bien ici le Psaume : « Al-

lons, mon âme, allons, dis ta joie! » Et il se mit à entonner d'une voix déjà cassée, mais qui avait quelque chose de solennel dans son tremblement, un de ces chants d'église qu'il avait coutume de répéter souvent à voix basse. Juan, dont l'esprit impétueux ne pouvait comprendre cette inaltérable patience dans l'infortune, ne put cependant s'empêcher de s'arrêter pour contempler le noble vieillard louant le Seigneur avec plus de joie encore que dans la prospérité; il le regarda longtemps, car peu à peu ses regards avaient pris quelque chose de solennel, et presque de prophétique... Il termina son chant par ces mots d'Isaïe :

> L'Éternel s'en va être exalté, car il habite dans un lieu très élevé; il remplira Sion de jugemens et de justice...
>
> Vous qui êtes loin, écoutez ce que j'ai fait; vous qui êtes près, connaissez ma force.

Et puis il ajouta : — Juan, quoi qu'il

arrive, je suis prêt à me présenter à Dieu; si j'ai failli, c'est sans le vouloir : c'est pour cela, sans doute, qu'il m'envoie quelque tranquillité dans les revers... Je suis calme, Juan... Pourquoi ces larmes?... J'ai accompli ma mission; d'autres accompliront mon vœu et planteront l'étendard de Castille sur le tombeau du Seigneur. Crois-tu que mes vieilles jambes puissent aller jusqu'à Jérusalem, Juan, maintenant que je suis pauvre et qu'ils m'ont tout retiré,... me laissant cependant un ami? Et il regarda son compagnon de voyage de ce regard doux et bienveillant qui tempérait quelquefois tout-à-coup l'austérité de sa physionomie.

— Asseyons-nous, Amiral, asseyons-nous: vous avez encore plus de courage que de force...

—De la force, j'en ai par l'âme, je n'en ai plus par le corps. Vois, Juan, vois, mon fils, ce qu'il en coûte pour donner un

monde à des Rois!... Et il lui montrait ses bras amaigris par la fatigue et par la souffrance. — Oh! si je pouvais trouver cette belle fontaine de Jouvence dont ils parlent tant dans cette île (1)! Dieu sait pour quelles actions je demande la vigueur de jeunesse... En disant ces mots, il s'assit au pied d'un monbin, et son compagnon de voyage l'imita.

— Tenez, Monseigneur, nous ferons ici un repas de soldats; l'hôtellerie est belle, si elle n'est pas merveilleusement fournie.

Et en disant ces mots, Juan de Avallonada tira de son bissac un agouti rôti, quelques galettes blanches de cassave, et des bananes, qu'on a si justement appelées une manne qui ne rassasie jamais. — Ceci, Amiral, continua Juan en étalant ses provisions, ceci nous conduira jusqu'à

(1) Tradition fabuleuse des Antilles.

l'habitation de Pedro Balboa, où nous trouverons des Indiens et des chevaux.

Colomb mangea avec plus d'appétit qu'il n'avait coutume de le faire, souriant de tous les soins que son compagnon se donnait pour que rien ne manquât à ce festin champêtre; puis il s'endormit au pied de l'arbre qui les couvrait de son ombrage.

Juan resta près de lui, veillant à ce que les nuées d'insectes qui s'élevaient de toutes parts dans la forêt ne l'incommodassent point : — Comme il dort! pensa-t-il; il me rappelle mon bon père : seulement cette tête grise a eu d'autres soucis; c'est une cervelle d'enfant et de grand homme, souriant aux belles couleurs d'un papillon, et puis disant : « Demain il faudra se mettre en route pour trouver une île plus voisine du Cattay... » Je ne connais pas d'hommes que j'aie plus aimés que lui et le Morisque... Comme il soupire douloureuse-

ment... Pauvre vieillard! s'il voulait m'en croire, nous n'irions pas à Saint-Domingue... Cet infâme Bovadilla! s'introduire dans la maison de l'Amiral, disposer de ce qu'il possède!... Vous verrez qu'il n'aura pas même un toit pour reposer sa tête, sa pauvre tête fatiguée... Il me disait hier qu'on avait si bien tenu ses promesses, que sur les grandes routes de Castille ou dans les villes il n'avait pas quelquefois de quoi payer son écot dans une taverne... Ah! voici le rossignol d'Amérique qui chante; il aime beaucoup ce chant du rossignol, je suis sûr qu'il aimerait à s'éveiller pour l'entendre; mais il vaut mieux qu'il dorme; il dort si rarement!... Quelquefois il est plusieurs nuits sans que le sommeil vienne le rafraîchir... Je le couvrirai de mon manteau,... la brise s'élève...

En effet, les grands arbres étaient en ce moment inclinés par le vent, et mê-

laient en murmurant leur épais feuillage. Cependant Juan n'eut pas plus tôt couvert l'Amiral de son manteau, que celui-ci raidit ses bras avec effort, en s'écriant de cette voix confuse qui se fait entendre quelquefois dans le sommeil : — J'y consens, Seigneurs Alcades, j'y consens; mais ce ne peut être par l'ordre de la Reine... Puis il s'éveilla tout-à-coup, ouvrit des yeux étonnés, et s'écria : — Ah! c'est toi, bon Juan!... Oh! que je suis aise d'être encore libre sous cette belle voûte de feuillage!... J'ai fait un rêve... Oh! ce qu'ils m'ont écrit ne peut être vrai : Bovadilla n'aurait pas cette infamie!... Mon rêve a eu deux parties, comme la vie des hommes, le mal et le bien. J'ai cru d'abord que j'étais en mer, voguant vers la terre ferme comme je l'ai fait à ce troisième voyage; j'ai vu encore cette grande montagne d'eau, qui défend le Paradis terrestre et qui s'accroît, en murmurant, de mille flots, pour former

une vague immense qui se rue avec impétuosité sur les navires en détresse... Puis je débarquai sur cette terre, où les fleuves sont si majestueux, où l'air est si paisible, le chant des oiseaux si doux; terre heureuse de Paria, où vécurent sans doute nos premiers pères, plus voisine que toutes les autres du ciel, et que je n'aurais jamais dû quitter!... J'admirais ces délices éternelles, mon âme était inondée d'une joie céleste... Tout-à-coup la terre s'est entr'ouverte sans bruit: je me suis trouvé à San-Domingo. Après le Paradis, l'Enfer... Quelque jour, Juan, je te dirai si mon rêve était vrai... Ces bras sont bien vieux pour porter des chaînes!...

— Ce n'est qu'un rêve, Amiral, ce n'est qu'un rêve. Non, par Notre-Dame de Paris! vous n'irez pas à San-Domingo!

— J'irai, Juan, j'irai puisque c'est l'ordre des Rois... Tu ne sais pas, mon fils, tout ce qu'a fait la calomnie contre moi;

toutes mes actions sont empoisonnées :...
« Si je bâtissais ici une église, je suis sûr
» qu'on dirait en Espagne que c'est une ca-
» verne de voleurs !... »

Comme il achevait ces mots, ils entrè-
rent dans une vallée où l'on voyait un lac,
au bord duquel était située l'habitation
de Pedro Balboa : c'était une chaumière
bâtie à la manière indienne et abritée par
de grands cocotiers, qui se balançaient
avec grâce au-dessus de son toit de ver-
dure ; les eaux du lac venaient mourir
paisiblement à leurs pieds, et baignaient,
un peu plus loin, les champs fertiles que
commençait à cultiver le brave Castillan.
Ces campagnes étaient si tranquilles, que
le lac était couvert de flamans rouges et
de belles poules sultanes aux ailes d'azur,
se jouant au milieu des larges feuilles
de nénufar qui couvraient la surface
unie du lac. A l'aspect des voyageurs la
troupe ailée alla chercher un asile sous

les jamroses qui étendaient leurs branches élégantes au-dessus des eaux, laissant voir au milieu du feuillage paré de mille aigrettes blanches, une aile de pourpre ou d'azur, un long cou se penchant dans les eaux ou caressant les fleurs. A cent pas de là un grand champ de maïs étendait ses épis dorés, plus loin de grands roseaux verts inclinaient leurs feuilles au-dessus des fruits de l'ananas. Les premières cannes à sucre avaient été apportées de l'île de Madère, et croissaient avec vigueur sous un ciel encore plus beau que celui qui les avait vues naître; à quelque distance encore, le manioc étalait sa tige d'un vert noirâtre, l'igname, sa grosse racine sortant de terre, puis d'élégans bananiers aux larges feuilles de satin vert découpées par le vent, laissaient voir cette grande fleur violette qui précède ses longs fruits d'or. Le propriétaire de cette simple habitation n'avait planté aucunes fleurs; mais

elles croissaient de toutes parts, mêlant leur tige aux racines et aux fruits ; là on voyait cette grande fleur de la passion qui tourne toujours vers le soleil sa corolle mobile, le grand lis rouge, qui cache un poison sous sa parure, et le myrte américain, aussi parfumé que le myrte d'Andalousie, et la clitie blanche, qui devient rose vers le soir, et le volubilis qui pare de ses clochettes bleues et violettes les arbustes sans parure. De l'autre côté du lac la savane s'étendait jusqu'aux forêts ; l'on y voyait paître quelques chevaux presque sauvages, quelques vaches conduites par leurs taureaux, qui remplissaient la solitude de leurs mugissemens, et devant lesquels les Indiens n'osaient passer, surtout quand ces animaux étrangers élevaient leurs larges cornes, en cherchant dans l'air embrasé le souffle du vent qui s'est rafraîchi sur les montagnes.

— Voilà, dit Colomb à son compagnon

de voyage, voilà l'habitation d'un des six honnêtes gens qu'on pourrait compter dans cette île; nous sommes sûrs d'être reçus ici avec franchise et bonne volonté. Pedro sera étrangement surpris de nous voir dans ce mince équipage. En disant cela ils côtoyaient le petit lac, et faisaient fuir des poules d'eau qui se jouaient sur le rivage; puis ils passèrent sous deux grands cocotiers chargés de fruits, et se trouvèrent devant l'habitation du paisible cultivateur. Une espèce de galerie couverte en paille de maïs formait un simple péristyle qui précédait l'entrée de l'habitation, où l'on était bien à l'abri de la chaleur, mais où le vent passait par mille ouvertures, sans que le propriétaire songeât à y remédier, trop de soins l'occupaient dans ses défrichés. Jean l'aperçut au milieu d'arbres renversés, si riches encore d'une parure étrangère, que mille plantes grimpantes, variées dans leurs fleurs et dans

leur feuillage, croissaient des racines aux branches desséchées, comme si la nature, dans ces heureux climats, ne pouvait voir des débris sans les parer.

—Entrez, Seigneur, entrez dans ce palais de feuillage; je vais avertir Balboa de l'honneur que vous lui faites, et tordre par la même occasion le cou à deux poules, pour que l'Amiral de la mer Océane ne meure pas de faim dans le beau pays qu'il a découvert. En disant ces mots, il courut lestement vers l'endroit où le cultivateur castillan était occupé à regarder d'où venait le vent, pour savoir dans quelle direction il convenait d'allumer le feu dont il allait consumer ces bois magnifiques, mais inutiles; et cela arrive souvent ainsi dans le Nouveau Monde : un agriculteur allume un bûcher de plusieurs arpens, qui n'est destiné bien souvent qu'à faire produire à la terre quelques plantes potagères,

où s'élevaient de majestueuses forêts.

L'Amiral entra dans la cabane, en pensant que l'unique propriétaire en étant absent, elle devait être solitaire ; mais il y trouva étendu sur une espèce de lit fait avec des bâtons rapprochés les uns des autres, et recouvert d'un matelas de coton, un homme qui semblait plongé dans une rêverie profonde; il le regarda quelque temps en silence :... le jour était trop avancé pour qu'il pût le reconnaître; il se contenta de le saluer légèrement. L'étranger se leva aussitôt, et s'inclina avec respect; son teint était hâlé, néanmoins il était aisé de voir au jour qu'il n'appartenait pas à la nation indienne, quoique son accoutrement bizarre annonçât un assez grand dénuement des vêtemens d'Europe; une pièce d'étoffe blanche tissue par les Indiens lui serrait les reins, et descendait un peu bas ; ainsi que les Conquistadores, il avait des espèces de bottines, faites avec la

peau d'un agouti, dont le poil paraissait extérieurement ; un cercle d'or entourait ses cheveux noirs et bouclés ; il avait déposé à côté de lui une grande pièce d'étoffe tissue à la manière des Indiens, qui lui servait de manteau ; un fort beau sabre, attaché par une bande de cuir, pendait à son côté, et il portait suspendu au-dessus de la poitrine un de ces cercles d'or de bas aloi appelé guanin, qui ressemblait assez à un hausse-col, et qu'on a trouvé en usage chez un grand nombre de sauvages de cet archipel. A côté de l'étranger on voyait cependant un grand chapeau de feutre, tel qu'en portaient souvent les *Encommenderos*, qui avaient adopté à cette époque un costume tenant le milieu entre celui des Indiens et des Espagnols, surtout lorsqu'ils étaient dans l'intérieur des terres. L'étranger considéra quelque temps Colomb avec un vif intérêt, mais toujours silencieusement.

Après quelques minutes de cet interrogatoire muet, quand il eut examiné à loisir Colomb, qui s'était assis à l'écart, et dont les faibles yeux faisaient de vains efforts pour le reconnaître, il dit, en faisant tout ce qu'il pouvait pour changer le son de sa voix : — Si l'Amiral de Castille veut suivre mon avis, il ne se rendra ni demain, ni aujourd'hui, ni dans plusieurs jours à San-Domingo. Je me trouve heureux de le voir, puisque je suis parti depuis trois jours de la ville pour le rencontrer... Après un instant d'hésitation, et comme s'il eût cherché à deviner quel était celui qui lui parlait : — Seigneur Andalous, car je vous reconnais à votre accent, et votre voix ne m'est pas inconnue, qui peut me valoir cette marque d'intérêt de la part d'un étranger, et qu'ai-je à craindre, n'ayant rien à me reprocher ? Dites-moi qui vous êtes, pour qu'au moins je puisse remer-

cier un homme qui s'intéresse assez à moi pour franchir ce désert sauvage afin de m'apporter un conseil?

— Puisque vous ne me reconnaissez pas, Amiral, prenez le conseil, oubliez celui qui le donne, il est inutile que je sois connu. Mais, brave Amiral, je vous le répète, Bovadilla est un homme infâme qui veut vous perdre.

— Cependant, Seigneur étranger, je dois vous dire que rien au monde ne peut changer ma détermination. J'irai à coup sûr à San-Domingo, et rien, rien au monde ne peut changer ma détermination.

— J'en suis fâché, Amiral, votre perte alors est assurée;... et il est douloureux de voir un homme tel que vous se remettre entre les mains d'un misérable sans honneur et sans foi. Réfléchissez bien, Don Christoval.

— C'est parceque j'ai beaucoup réfléchi,

Seigneur étranger, que je vais à San-Domingo. Je vous remercie, mais j'ai pour coutume de ne rien changer à une détermination, une fois qu'elle est bien prise.

—Alors, Don Christoval, je n'ai plus que des vœux à faire, n'ayant plus de conseils à donner. Et en disant ces mots, l'étranger quitta la cabane, après avoir salué Colomb, que ces discours avaient plongé dans un profond étonnement.

Pedro Balboa et Juan ne tardèrent pas à rentrer, et ils le trouvèrent cherchant encore des yeux le singulier personnage qui venait de lui parler; mais il avait disparu dans la grande forêt qu'on voyait de la porte, et qui se prolongeait à l'est jusqu'aux montagnes.

— Vous aviez ici un hôte bien étrange, Balboa; quoique je sois loin de m'en plaindre, il me semble l'avoir connu, et cependant ma mémoire ne me fournit sur

lui que des souvenirs confus; vous savez sans doute qui il est.

— Nullement, Monseigneur, mais beaucoup s'en plaignent, et moi je m'en loue; je sais seulement qu'il a parcouru les îles du voisinage, et qu'il a vécu long-temps parmi les Caciques de Cuba. Il est depuis fort peu de temps dans ces cantons, et il connaît tous les défilés des montagnes comme les moindres détours des forêts; nul n'est plus habile archer, il défierait un Caraïbe à la chasse, et il lance aussi bien une sagette à trois pointes dans les eaux, qu'il fait voler la grande flèche de guerre dans l'air; il se dit du royaume d'Andalousie et parle fort bien castillan, quoiqu'il tienne autant de l'indien que de l'espagnol. Si nous étions ici depuis plus long-temps, je croirais que c'est le fils de quelque Capitaine, et d'une fille de Cacique. Il a la fierté d'un Roi.

— Voilà qui est fort étrange, par Notre-

Dame ! dit Juan ; au portrait que vous en faites, je le reconnaîtrais pour le bon Morisque que j'ai tant regretté, mais il a été pris il y a trois ans par les Caraïbes, comme tous me l'ont assuré ; et les Caraïbes sont maintenant trop irrités contre les *Banalés*, comme ils nous appellent, pour faire grâce à aucun d'entre eux.

— Et en effet, Juan ! en effet, cet étranger avait quelque chose dans le son de la voix qui me rappelle notre ancien ami ; mais il me semble que c'est là toute leur ressemblance. Celui-ci a dans son aspect quelque chose de presque sauvage ; et vous savez qu'Ismael était un Maure courtois, plein de grâce dans sa bravoure, magnifique dans ses vêtemens ; celui-ci, je le répète, a quelque chose d'austère et de triste. J'ai cependant reconnu à son langage un homme qui n'a pas vécu seulement parmi les Indiens.

— La première fois que je le vis, dit Bal-

boa, il y a environ six semaines, il se présenta devant moi à l'extrémité du grand bois en me prévenant que l'urracan allait souffler, et qu'il serait prudent de rappeler mes troupeaux; et en effet je vis, peu de momens après, les indices d'une effroyable tempête; je l'engageai à entrer dans ma cabane, comme on doit le faire pour tout étranger dans ces déserts; mais il me refusa, et je l'aperçus dans le lointain au pied d'un arbre; il semblait dédaigner l'orage, comme ces grands oiseaux de marais qui marchent gravement sur le rivage au milieu de la tempête. Quelques jours après, je le vis dans mes défrichés, regardant un beau grenadier d'Andalousie dont on m'a fait présent, et que je tâche de naturaliser dans ce pays; il chantait d'une voix fort triste la belle romance d'Abenamar; cette fois il n'a pas voulu me parler, et est rentré dans le bois; une semaine après il est venu dans cette cabane,

il s'est assis dans le hamac, s'est longuement informé de ce qui s'est passé dans l'île, et surtout de ce qui vous regarde, Amiral; et il a fini par me dire : — Vous êtes fort pauvre, Balboa, parceque vous n'avez que deux Indiens qui travaillent à peine; ces terres marécageuses ne sont pas bonnes, l'endroit où vous avez commencé les défrichés est préférable ; si vous voulez, je ferai abattre par mes Indiens les grands arbres qui vous gênent, mais il est inutile que vous soyez parmi nous pour cette opération. Deux jours après, quand je m'éveillai, je vis de loin les grands yarumas tombant comme des épis de blé, et de forts et vigoureux Indiens courant avec légèreté parmi ces grands arbres pour ne pas être atteints dans leur chute; et ils se disposèrent ensuite à mettre le feu aux arbres que j'avais déjà abattus; de loin on les eût pris pour les grands Diables d'enfer jouant au milieu des flammes, puis

une fumée épaisse me les cacha, je n'entendis plus que le bruit sourd et lointain de l'incendie; et quand il eut cessé, tous les Indiens étaient retournés dans la forêt: j'avais un emplacement magnifique pour mes plantations de maïs.

Quelque temps après, il a paru encore dans ma cabane, mais cette fois sa figure semblait altérée, son regard était terrible. Après quelques momens de silence, il m'a dit: — Ce qui se passe ici est effroyable, et jamais le monde ne le croira; je viens de voir aux environs de la ville douze Indiens étendus sur des grils de bois au-dessus d'une fumée épaisse sortant d'un feu sans ardeur qui les consumait lentement; et comme j'ai demandé de quel droit on infligeait cet horrible supplice, on m'a répondu qu'un d'entre eux avait tué un Espagnol, et que c'était le compte de la loi, cinq pour un; plus loin, deux hommes jouaient à qui tailladerait plus adroi-

tement à coups de sabre deux Indiens. J'ai un sabre aussi, moi, Balboa! et je suis maintenant hors la loi; mais qu'ils me trouvent dans les montagnes et dans les forêts! qu'ils m'atteignent seulement dans leurs villes !

Depuis ce temps je le vois souvent; il vient s'informer de ce qui se passe dans le camp, mais je présume qu'il va à San-Domingo, car il semble instruit de tout ce qui s'y fait.

— Dans tous les cas, il m'a donné un conseil que je ne puis suivre, c'est de ne pas me rendre à San-Domingo. J'irais quand la mort devrait m'y attendre, puisque telle est la volonté des deux Rois. Balboa, vous nous prêterez des chevaux et un Indien ; il ne faut pas, j'y ai réfléchi, ajouta-t-il en souriant, que l'Amiral de la mer Océane entre sans pompe dans une ville qu'il a fondée.

— Je vous porterais plutôt sur mon dos,

comme les Encommenderos se font porter par les Indiens, plutôt que de vous laisser aller à pied. Mais pensez-y bien, Amiral, songez aux paroles de l'étranger ; c'est un homme de tête à qui l'on peut se fier.

— Je me fie à ma conscience, Balboa. Et, en disant ces mots, Colomb demanda à son hôte s'il n'avait pas dans sa chaumière ce qui lui était nécessaire pour écrire.

—Le bon Dieu, répondit le planteur, ne nous laisse manquer de rien. Voici une belle plume rouge d'ara, comme il convient d'en présenter une à un Seigneur ; un peu de jus bleu de genipa vous servira d'encre ; voilà encore une belle feuille de papier de Flandre qui pourra peut-être servir à votre Seigneurie, quoique j'y aie déjà marqué le jour de mon arrivée dans cette île, et une bonne oraison à l'Apôtre des Indes, que je sais maintenant par cœur.

Colomb écrivit une longue lettre à son

frère l'Adelantado, pria instamment Balboa de la lui faire parvenir par quelque Indien; puis, le surlendemain, montant sur le cheval qui lui avait été préparé, il se dirigea avec son fidèle compagnon de voyage vers la ville de San-Domingo.

Et la lettre, le lecteur saura qu'elle contenait le conseil d'imiter sa conduite.

CHAPITRE XI.

La Forge.

Nous allons laisser maintenant l'Amiral dans le beau pays qui sépare l'habitation de Balboa des bords de la mer, fort tranquille sur ce qui peut lui arriver, mais plein d'enthousiasme pour ce qui l'environne, et descendant à chaque instant de sa monture pour admirer une grenadille aux fleurs d'azur et de pourpre, un guazuma à fruits rouges comme nos framboises, ou le câprier d'Amérique, qui couvre de ses belles fleurs blanches les troncs d'arbres ou les rochers. Puis remontant

de nouveau à cheval, et s'arrêtant tout-à-coup, au grand déplaisir de son compagnon de voyage, pour écouter le cri de l'oiseau moqueur, ou le chant mélodieux de l'organiste, à qui sa belle voix a mérité ce nom : ce n'était pas ainsi qu'il voyageait quand une pensée de gloire le tourmentait, qu'il était subjugué par elle, qu'elle lui donnait une fièvre ardente et une incroyable activité. Laissons-le jouir un instant de la vie, telle qu'il la rêvait quelquefois avec son âme de poète. Nous nous transporterons plus facilement que lui à San-Domingo.

Nous entrerons dans le palais des Gouverneurs, dans cette habitation qu'a fondée Colomb lui-même. Un étranger s'y est établi ; il n'a pas craint de s'emparer de l'or et des meubles qui appartenaient à l'Amiral ; rien n'a été respecté par lui, les papiers de famille, les manuscrits précieux, tout a été lu ou brûlé ; les pensées

intimes du grand homme ont été scrutées par un ennemi sans foi et sans pudeur.

Dans les cours inférieures, sous un vaste hangar où l'on avait coutume de fondre l'or qui était apporté en tribut, trois hommes ne fondent pas l'or, mais ils font rougir le fer à un vaste foyer; ils sont armés de marteaux, et l'on voit qu'ils se préparent gaiement au travail; ils frappent quelquefois sur l'enclume en sifflant un bolero. Un quatrième s'occupe déjà avec activité, et l'on entend la lime, dont le son âpre et prolongé se mêle sourdement au concert des ouvriers.

— Espinosa, Espinosa, ne lime pas si long-temps cette chaîne: on voit bien que tu as été le cuisinier de l'Amiral, et que tu le soignes.

— Ne vois-tu pas, Torribio, que de cuisinier il est devenu maître de la garde-robe, et qu'il polit ses bijoux... Là, là, assez! tu ennuies ces gentilshommes avec

ta lime qui crie pendant qu'ils chantent.

— A vous dire le vrai, Torribio, je n'ai pas autrement à me plaindre de l'Amiral, et je ne serais pas fâché qu'il reconnût à ce beau carcan poli la main d'un zélé serviteur; je ne soignerai certainement pas ainsi la chaîne de l'Adelantado; celui-là est trop rude aux Castillans.

— A moi celle de Don Diego; je la ferai forte et serrée, quoiqu'il soit doux et pacifique... Et le fer étant suffisamment chaud, les coups de marteau retentissaient sur l'enclume au milieu des éclats de rire bruyans de la compagnie.

— Bustos, Bustos, n'est-ce point une honte, disait pendant ce temps un de ceux qui ne travaillaient pas à un autre ouvrier qui se préparait à tirer une verge de fer de la forge; n'est-ce pas une honte que nous soyons ainsi obligés de travailler quand il y a ici des milliers d'Indiens qui s'amusent?

— Oui, Gonçalez, oui, qui s'amusent à mourir de faim; mais ceci n'est pas une besogne ordinaire; comme dit Rodrigues le Poète, elle peut conduire son homme à la postérité.

— Tout chemin conduit à Rome, dit Antonio en s'interrompant, tout chemin conduit à Rome; mais je ne voudrais pas pour douze pesos d'or qu'on nous vît faire une pareille besogne.

— Vous êtes bien scrupuleux, Antonio; chacun doit travailler pour qui le paie, dit Espinosa, et je crois avoir autant d'honneur qu'un autre, ajouta-t-il en se redressant; mais pour beaucoup moins, Antonio, pour beaucoup moins, à coup sûr, je les attacherai, et cela encore en disant à l'Amiral : — Me pardonne votre Seigneurie.

— Espinosa, tu as, par saint Jacques! plus de courage que je ne t'en aurais supposé; passe encore pour les forger,

mais les attacher! y penses-tu bien?...

— En vérité, Cavalleros, par mon saint patron! je lui attacherai ce collier comme je lui aurais attaché une serviette sur son pourpoint brodé.

— Allons, allons, c'est perdre trop de temps en paroles, dit une voix qu'on entendit au milieu des coups qui retentissaient sur l'enclume; ce collier l'ornera peut-être un jour tout aussi bien que le collier de l'ordre de Calatrava; c'est trop parler, la nuit est venue, et le Seigneur Bovadilla est pressé. Et les chants recommencèrent au bruit de la lime et du marteau.

Pendant que cette conversation avait lieu dans les cours reculées de ce qu'on était convenu d'appeler un palais, il s'en passait une autre bien différente dans une chambre dont le balcon donnait sur un parc baigné par le fleuve Ozama. Une jeune Dame, assise sur des carreaux de velours,

parlait à une femme qui la regardait quelquefois avec inquiétude, et qui était vivement occupée de ce qui se passait au-dehors de l'appartement.

— Vient-il? disait Dorothée, car mes lecteurs ont probablement deviné que c'était elle, il m'avait si bien promis d'être promptement de retour! il tarde bien à venir. Grand Dieu! mes yeux se sont fatigués à regarder les barques qui sillonnent le fleuve, et qui se perdent à l'horizon. Puis, comme si elle eût été effrayée de l'inquiétude qu'elle éprouvait, elle ajouta: — Je ne le verrais certainement pas, si je n'avais pas un motif si puissant pour le voir. Qui le reconnaîtrait maintenant, Beatrix? quelle différence entre lui et ce jeune Maure que je vis pour la première fois à Gênes!

— C'est toujours la même bravoure, Madame...

— Et le même cœur, Beatrix; et ce-

pendant je ne le verrais pas, je le répète encore, sans la pensée qui m'agite continuellement, et qui ne me laisse plus un moment de repos.

— O Madame! quelle joie il a montrée cependant en vous revoyant! et bien qu'il ne doive pas être reconnu ici, je crois qu'il n'aurait pas hésité à courir les risques de mourir pour avoir le bonheur de vous entrevoir; c'est ce qu'il me dit quand je le rencontrai dans les rues de San-Domingo, couvert d'un grand manteau indien et la figure presque entièrement cachée par un chapeau de feutre si usé, qu'un matelot en eût voulu à peine couvrir sa tête; et avec cela quand il m'eut parlé quelque temps, quand il eut ôté ce large *sombrero*, et que ces beaux cheveux noirs tombèrent en boucles sur ses épaules, je reconnus en lui le gentilhomme de Grenade, à qui il ne manque que de devenir Chrétien pour être un parfait Chevalier.

— Je l'avouerai, Aya, ma joie a été grande en le revoyant : j'avais tant souffert de l'idée de cet horrible supplice que n'avait pu empêcher la Reine!... Je l'avais toujours présent devant les yeux, environné de ces flammes effroyables qui le consumaient... O mon Dieu! mon Dieu! si c'est un crime que de plaindre les infidèles qu'on livre au supplice, je suis bien coupable, là s'arrêtent mes fautes comme chrétienne. Cependant nous ne devons plus nous voir qu'une fois sur la terre, et nous serons à jamais séparés dans l'éternité. O sainte Vierge! que n'en faites-vous un Chrétien, lui qui est si digne de l'être! Ce qui le rend encore maintenant un objet de haine, n'est-ce point son noble courage, son généreux courage pour les Indiens, ces tristes créatures qu'on immole sans pitié?... Et après quelques momens d'une silencieuse rêverie : —Où est maintenant notre pauvre Nouna?

dans de belles forêts fleuries, sans doute, près d'Anacoana, sa sœur... Pauvre Indienne! Quel silence durant tout le voyage! quelle joie à l'aspect des côtes! Peut-être a-t-elle bien souffert... Quand la nuit est ainsi bien noire, je pense à elle et à ses voyages dans les grandes forêts.

—Madame, Madame, j'entends le bruit d'un canot. Il l'attache au pied d'un cocotier. Le Seigneur Ismael sera bientôt près de vous.

Et en effet, un homme enveloppé d'un grand manteau s'approcha quelques momens après de la fenêtre basse qui était ouverte, et où Dorothée l'attendait.

—Eh bien! Sidi Kaïzar, évitons-nous le malheur que nous redoutions? l'Amiral consent-il à rester dans les montagnes, sans venir à San-Domingo?

—Nul homme n'est plus ferme dans sa volonté, Madame; il vient, et demain peut-être il sera ici.

A ces mots Dorothée laissa paraître le plus grand trouble, et elle ne put s'empêcher de s'écrier : — O mon Dieu! sa grandeur d'âme est notre déshonneur! Sidi Kaïzar, que m'apprenez-vous? N'y a-t-il plus aucun moyen de l'éloigner? Si vous saviez, Kaïzar, tout ce que j'ai fait auprès de mon oncle pour l'empêcher de commettre cette indignité!

— Je connais votre cœur, Madame, mieux peut-être que vous ne le connaissez. Comme dit le poète : Je suis sur une route où blanchissent les noires chevelures. Je ne devrais peut-être plus admirer la fleur, mais je m'enivre encore de son parfum... Bien que l'Amiral, sans me connaître, ait été sévère envers moi, pour lui et surtout pour vous, dont j'admire toutes les actions, j'aurais voulu que Christoval restât au camp, mais sa résolution est prise, et cela irrévocablement.

—Sidi Kaïzar, vous le voyez, mon on-

cle se déshonore. Grand Dieu! grand Dieu! n'y a-t-il plus moyen d'empêcher la honte de ma famille? Eh quoi! l'on fait déjà armer dans la ville contre un homme qui vient seul se livrer à ses ennemis.

— Peut-être, Madame, cette confiance désarmera-t-elle votre oncle. Les hôtes du désert dédaignent bien quelquefois une proie facile.

— Non, non, Kaïzar, vous jugez des autres par vous-même. Il sera chargé de chaînes, et là s'arrête ma pensée, car j'ai supplié vainement. O Reine Isabelle! qu'avez-vous fait? Vierge Marie, qui peut donc sauver l'Amiral? Sa gloire dans les siècles sera notre honte...

— Écoutez-moi, Madame, l'Adelantado erre maintenant dans l'intérieur, subjuguant, avec une poignée de Chrétiens, la province de Xaragua; je ne l'ai jamais vu, mais on dit que c'est un lion dans le combat, un chameau quand il faut supporter

la fatigue, un agneau obéissant devant son frère. Il faut lui écrire d'arriver en toute hâte, lui faire parvenir la lettre par un Indien. Voilà le seul moyen de sauver l'honneur de votre oncle; car, pour l'Amiral, Madame, le malheur sera pour lui ce qu'est le feu pour l'aloès; il en développe le parfum, il en fait connaître tout le prix.

— Cette idée est bonne, Sidi Kaïzar; mais où trouver un Indien qui se charge d'un tel message? Il ne faut pas une âme d'esclave pour l'exécuter... Les malheureux! ils nous rendent par une haine impuissante le mépris que nous avons pour eux.

— Pensez-vous qu'en une telle occasion je ne vaille pas un Indien?

— Vous, Sidi Kaïzar? il y a long-temps que je sais que rien de ce qui appartient à une âme noble ne vous est impossible; mais songez-y... L'Amiral n'a ici d'autre ami que vous; Don Diego est emprisonné;

le fort s'est rendu; une populace effrénée se réjouit des malheurs de Don Christoval. On lui a distribué une partie de l'or réservé à la couronne. Vous le voyez, Sidi Kaïzar, il n'y a que vous qui puissiez empêcher un affreux malheur, dont je ne suis pas assurée, mais que je redoute.

— Je vous comprends, Madame, je ne quitterai point les environs de San-Domingo; mais j'y réfléchirai... Donnez-moi seulement ce qu'il faut pour écrire à l'Adelantado; il faut être prompt; il s'agit encore plus ici de l'honneur que de la vie.

Dorothée se retira un moment et revint avec ce que demandait Ismael; il écrivit rapidement à Barthélemy ce qui s'était passé, lui traça une fidèle peinture du caractère de Bovadilla, et lui peignit surtout le danger que courait son frère, en lui disant que sa seule présence pouvait éviter les plus grands maux, la modération de l'Amiral étant un sûr garant qu'il n'y aurait

point de trouble dans la ville. Cette lettre étant terminée, le Maure et Dorothée s'entretinrent de mille choses dont ils n'avaient pu se parler dans une première entrevue.

—Ma destinée est bien étrange, Madame! Qui m'eût dit dans cette île de Cuba, où je me suis réfugié pendant si long-temps, que je vous reverrais! Combien de fois ne vous ai-je point appelée dans la solitude, me plaisant à faire redire votre nom aux échos, comme les Indiens, qui croient que leur divinité leur répond quand son nom est répété par la voix des montagnes. Oui, je dois le dire avec le poète Aboutt'hayb: —Gloire soit rendue au Créateur de mon âme! Comment se fait-il que les fatigues et les dangers se soient changés en délices?

Ismael resta quelque temps encore au bas du balcon, puisant une force nouvelle dans les discours de Dorothée, s'embrasant d'un plus ardent amour, oubliant enfin celle qui n'avait pu l'oublier. Il au-

rait voulu rester plus long-temps encore, mais la prudente gouvernante donna le signal du départ, et, tout en assurant que c'était pour la dernière fois, Dorothée lui dit qu'elle serait encore à son balcon le surlendemain, et qu'ils pourraient s'y voir.

Il se retira alors, alla gagner son canot, puis remonta l'Ozama jusqu'à un endroit assez écarté, où il attacha son embarcation avant de se rendre à une espèce d'auberge qui avait été fondée nouvellement. C'était là que se logeaient ceux qui, arrivant récemment de l'intérieur et de l'Europe, n'avaient pas eu le temps de se faire bâtir une maison, comme la plupart des habitans. Ismael s'y était annoncé comme étant un *Encommendero* de la Vega, et nul ne faisait attention à lui.

Je dirai maintenant ce qui lui était arrivé depuis l'époque où nous l'avons vu en Espagne.

CHAPITRE XII.

Ismael chez les Caraïbes.

Après avoir rempli religieusement ses engagemens envers les délégués de Fonseca, en leur remettant à diverses reprises et pour des sommes considérables des ornemens d'or renfermés dans les cavernes d'Haïti, et surtout dans celle de Janaboina, Ismael reprit sa liberté. Son premier soin fut de se rendre, par le bord de la mer, à Isabelle, qui n'était déjà plus qu'un établissement à demi ruiné; son plus vif désir était de savoir quel était le sort de Nouna-Koali; mais tant d'Indiens avaient passé en Europe, qu'il ne put d'a-

bord se procurer que des renseignemens très incertains sur la sœur d'Anacoana. A la fin un colon, qui avait fait le premier voyage, lui affirma qu'elle était partie pour l'Europe avec Caonabo, et néanmoins qu'on n'avait jamais eu de nouvelles assurées de cette expédition ; il finit par l'engager à se rendre dans l'établissement espagnol fondé sur les rives de l'Ozama, où il trouverait des détails plus certains. Ismael alla donc à San-Domingo, qui n'était, à cette époque, qu'une mauvaise bourgade; les chefs étaient absens lors de son arrivée, et faisaient des conquêtes dans l'intérieur. Il prit l'habit d'Encommendero, et se garda bien de se faire connaître ; car son intention était de se rendre près d'Anacoana pour savoir par quelle suite d'aventures Nouna avait pu se décider à s'éloigner d'Haïti. Son cœur l'avait presque deviné; on eût dit qu'il ne cherchait plus qu'à apaiser ses remords.

Anacoana versa un torrent de larmes en le revoyant, mais elle ne put lui donner aucuns détails sur sa malheureuse sœur; le bruit s'était répandu seulement, jusque dans le Maguana, qu'elle avait accompagné le Cacique de la Maison-d'Or, et qu'elle avait essayé d'adoucir par ses soins la grande infortune de ce Chef, dont les sujets déploraient le sort sans pouvoir le venger.

Pour pénétrer dans le Cibao, Ismael avait adopté le costume et le langage des Indiens. Peu à peu il joignit à sa haine pour les Chrétiens toute la haine qu'avaient ces peuples; et quand la belle Anacoana alla chercher un asile chez son frère le Cacique Behechio, il l'acccompagna, et dirigea plus d'une fois des expéditions contre les Encommenderos, et même contre les Sauvages des îles qui renouvelaient leurs incursions sur Haïti. Un bruit confus s'était d'abord répandu que le

Maure avait touché les rives d'Hispaniola ; mais personne ne l'ayant vu que le colon d'Isabelle, on cessa bientôt de s'en occuper. Ses sanglantes représailles rendirent sa personne célèbre sans qu'on pût attacher son nom au personnage qui parcourait l'intérieur en osant résister aux Chrétiens; quelques Encommenderos prétendirent bien l'avoir reconnu, mais il était tellement changé, qu'ils ne purent affirmer ce qui n'était qu'un soupçon.

Du reste rien n'était si ordinaire à cette époque que ces petites guerres de colons contre colons; seulement ce qui faisait distinguer Ismael, c'était l'horreur que lui inspiraient les cruautés commises contre les Indiens, et la vengeance qu'il essayait d'en tirer. En ce temps il se passait d'étranges aventures dans Haïti; il semblait que le génie audacieux des Espagnols y renouvelât ces histoires merveilleuses qu'on lisait dans les romans de chevale-

rie, témoin celle du jeune fondateur de Saint-Domingue, qui dut sa puissance à l'amour d'une Indienne. La vie d'Ismael n'était pas si extraordinaire; mais elle était plus triste, parceque d'affreux souvenirs le poursuivaient, et qu'il n'avait pas un seul ami pour les dissiper.

En 1495, après avoir fait de nouvelles découvertes, Colomb retourna en Europe, où il devait offrir le spectacle de ce qu'il y a d'étonnant dans une âme dévorée de gloire et de religion, puisqu'il parut à la cour vêtu de l'habit de Franciscain... Deux ans après le bruit se répandit que l'étranger des monts de Cibao avait disparu à la suite d'un grand combat qu'il y avait eu entre les Ciguayens et les anciens sujets de Caonabo. Lorsque l'Amiral revint, l'étranger était oublié.

Ismael n'avait cependant pas cessé d'exister; mais, accompagné de quelques anciens Chefs du pays de Cibao dont il avait

entièrement adopté les coutumes, il promenait son indépendance d'île en île, parmi des peuples braves, et que n'avaient pu subjuguer les Européens.

Kaïzar, au milieu des peuples de Caniba, se sentait tour à tour pénétré d'horreur et d'admiration : le courage des Caraïbes l'étonnait, il ne se lassait point de voir avec quelle intrépidité ils souffraient la douleur, avec quelle constance ils bravaient le danger. Les hommes d'Haïti lui semblaient de véritables enfans auprès de ces *hommes*, comme ils aiment à s'appeler eux-mêmes. Mais les cérémonies sanglantes durant lesquelles ces mêmes hommes dévoraient leurs semblables en se comparant hideusement au vautour, qui ne se rassasie jamais au milieu des morts; mais ces fêtes épouvantables où ils insultaient à leurs victimes avec une joie féroce, ces fêtes révoltaient à la fois son cœur et ses sens.

Son courage durant les chasses, son intrépidité pendant la guerre, ne devaient pas tarder à le faire remarquer des Caraïbes des îles. Il ne lui manquait pour être un grand Chef que de savoir faire un canot. Il apprit l'art de renverser un arbre immense au milieu d'une antique forêt, de le façonner à l'extérieur au moyen de la hache de pierre, et de le creuser en employant le feu.

Si bien qu'étant très fort dans les combats, habile dans les arts sauvages, sa parole fut bientôt écoutée.

D'abord *Nitou-kouiti* ou simple guerrier, tour à tour il fut nommé *Tiouboutouli canoa*, Chef des canots; puis il fut revêtu de la dignité de *N'halekè*, pour pouvoir commander les expéditions en mer, et enfin il devint *Ouboutou*, ou grand Capitaine, car il avait consenti à passer par les épreuves terribles sans lesquelles on ne peut acquérir ce titre.

Cette initiation sauvage durait plusieurs mois ; elle consistait en un jeûne excessif auquel succédait la contemplation; puis on éprouvait par d'épouvantables tortures celui qui allait commander aux autres : on l'entourait d'une fumée épaisse; des rameaux garnis de longues épines lui formaient une sanglante couronne ; d'innombrables fourmis le dévoraient ; un horrible breuvage, composé de jus de tabac et d'herbes amères lui était présenté, et il devait en vider une grande coupe sans sourciller. Puis l'initiateur qui lui servait de père , le frappant du bec recourbé d'un mangfeni, ou petit aigle de ces îles, l'arrosait du sang de l'oiseau, et lui donnait des préceptes de courage.

Et ayant montré qu'il pouvait souffrir sans se plaindre, Ismael fut obéi durant les guerres avec les tribus des îles, et écouté durant la paix. Peu à peu il s'était formé un parti d'hommes braves entre les

braves, aimant presque la mort comme d'autres aiment la vie, et ils allaient d'îles en îles portant la guerre aux ennemis des Caraïbes, et se préparant par toutes ces expéditions aux combats plus sanglans qu'il faudrait un jour livrer aux Espagnols.

En 1499, il avait été résolu, dans le carbet des Chefs, qu'on irait attaquer la ville fondée par les hommes de la mer à Haïti, et les guerriers s'étaient réjouis pendant plusieurs jours de cette expédition, s'enivrant de vin de manioc, écoutant les vieilles femmes, qui leur rappelaient les crimes des étrangers, préparant ensuite leurs flèches de guerre, leurs arcs forts et flexibles, leurs boutous sculptés, leurs massues lourdes comme du fer, tranchantes comme l'acier. Les grandes pirogues à voiles blanches avaient été mises en mer. Les Devins avaient soufflé l'esprit de courage aux guerriers ; et la flotte ca-

raïbe avait commencé à voguer sur une mer paisible. De loin, on eût dit des oiseaux voyageurs balancés par les flots, et se dirigeant vers ces îles de l'Archipel américain qui s'élèvent au-dessus des eaux comme des corbeilles de verdure et de fleurs.

Ismael était sur la pirogue qui précédait toutes les autres ; il écoutait les chants de guerre des *Nitou-kouitis*, ou soldats, les paroles prophétiques des Piayes, qui les excitaient au combat. Au milieu de cette harmonie sauvage il avait aussi ses idées de vengeance : les épouvantables forfaits des Espagnols revenaient à sa mémoire. Ce n'était plus le Maure de Grenade combattant en Chevalier, c'était l'homme brave lassé par l'injustice et par la cruauté, trouvant désormais sa joie à punir... La vie des Caraïbes, pleine de férocité guerrière, mais en même temps pleine de bonne foi et d'innocence, avait imprimé

à son caractère quelque chose de nouveau : son ardeur était devenue plus réfléchie et plus difficile à subjuguer ; sa bonté s'était dépouillée de la mollesse ; il était fort par sa volonté, et sa volonté, depuis quelques années, était de tirer vengeance des Espagnols.

Il avait appris que tout était divisé dans l'île d'Haïti ; que les Chefs faisaient la guerre à Colomb, et que l'Amiral, dont il estimait les vertus, n'avait plus assez de puissance pour contenir ces petits conquérans, insolens dans leur indépendance, féroces dans leurs victoires. Il sentait que lui aussi, il saurait devenir puissant dans ce beau pays, désiré de tous les peuples de l'Archipel, et qu'un jour, relevant l'empire de Caonabo, il pourrait opposer la force à la force, le courage sauvage au courage européen. Il essayait, par de tels projets, de dissiper ses autres pensées : ses souvenirs étaient trop funestes pour qu'il

ne cherchât pas à occuper son cœur par la gloire.

Il avait vogué quelque temps, tout rempli des idées qui l'animaient alors, et déjà l'on apercevait les montagnes d'Haïti, mêlant leurs grandes ombres aux vapeurs, comme des nuages immobiles au milieu d'autres nuages, quand une de ces tempêtes si fréquentes dans les mers des Antilles s'était élevée tout-à-coup. En vain les Piayes avaient-ils sonné du *botuto* ou de la trompette sacrée au milieu des vents, en vain avaient-ils appelé le grand Louquo d'une voix suppliante : les pirogues, soulevées par les vagues, s'étaient brisées les unes contre les autres, ou bien elles avaient été englouties avec les guerriers qu'elles portaient; deux seulement avaient pu échapper aux fureurs de la tempête et avaient recueilli quelques intrépides nageurs, assez forts pour se jouer des orages comme les oiseaux de mer, qui

vont bien dans la profondeur des eaux, mais qui savent remonter à leur sommet.

La tempête s'était apaisée. Ismael, environné de trente guerriers, reste de l'armée nombreuse qu'il conduisait vers Haïti, Ismael avait poussé trois fois le cri de deuil et de détresse au milieu des eaux; ses guerriers lui avaient répondu par trois chants de mort : c'étaient les seules funérailles qu'on avait pu faire aux guerriers que l'Océan avait engloutis.

En ce moment l'île d'Hispaniola se présentait comme un refuge, mais non pas comme une conquête. Quand bien même les guerriers eussent eu la volonté de retourner vers les îles d'où ils étaient sortis, ils n'en avaient plus le pouvoir : leurs provisions de guerre étaient gâtées par l'eau salée; leurs pirogues pouvaient à peine les contenir. Ils avaient été heureux de se réfugier dans les ports du cap Tiburon, lieu délicieux que les Haïtiens re-

gardaient comme leur paradis, et qui était couvert de ces beaux mameys aux fruits dorés, formant une forêt, dont, par respect religieux, les Haïtiens s'interdisaient l'entrée.

C'était dans cet endroit solitaire que le brave Ismael avait débarqué avec ses Caraïbes. Peu à peu il avait abandonné ce lieu, qui ne lui offrait plus une chasse assez abondante pour ses guerriers, et il s'était avancé jusque dans les pays qui environnent San-Domingo, vivant mystérieusement dans les grandes forêts avec ses compagnons, qui, trop pleins de fierté pour songer à retourner dans leur pays sans avoir fait quelque expédition guerrière, n'attendaient qu'une occasion favorable pour montrer leur courage; et cependant plus d'une fois ils avaient été signalés à San-Domingo : quelques planteurs qui avaient vu leur Chef, s'étaient rappelé l'étranger du pays de Cibao. Plu-

sieurs attaques pour délivrer des *cavalgadas* d'Indiens l'avaient rendu redoutable. Un des premiers soins de Bovadilla avait été de mettre sa tête à prix ; mais cette mesure était illusoire avec un homme tel qu'Ismael et des guerriers comme ceux qui lui restaient. Il vivait donc ainsi depuis plusieurs mois sur les rives de l'Ozama, et il avait osé, dans ses excursions, avancer jusqu'au pays où Balboa avait eu plus d'une fois à se louer de ses bons offices ; mais le désir de savoir des nouvelles d'Europe s'était tellement emparé de lui, qu'en adoptant le vêtement des Encommenderos, il résolut de se rendre à San-Domingo; ce fut là qu'il fut rencontré par Beatrix ; et elle avait eu d'autant moins de peine à le reconnaître qu'il cherchait depuis plusieurs jours les moyens de s'introduire auprès de la nièce de Bovadilla. On sait quelle fut la suite de l'entrevue ; et comment, malgré les dangers

qu'il courait, Ismael avait essayé de s'opposer à la résolution de l'Amiral. Nous allons voir quel sera le résultat de la magnanimité de Colomb.

FIN.

ISMAEL

BEN KAÏZAR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ISMAEL BEN KAÏZAR,

OU LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

ROMAN HISTORIQUE,

Par Ferdinand Denis.

> Muy rebuelta esta Granada
> En armas y fuego ardiendo.
> ROMANCERO GENERAL.

> Ainsi a dit l'Eternel, qui a dressé un chemin dans la mer et un sentier parmi les eaux impétueuses. ESAÏE.

> Quoiqu'ils soient depuis long-temps au milieu de nous, ils conservent l'idée que je suis descendu des Cieux, et ils le publient partout où nous abordons. CHRISTOPHE COLOMB

TOME CINQUIÈME.

SECONDE ÉDITION.

Paris,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXIX.

ISMAEL
BEN KAÏZAR.

CHAPITRE PREMIER.

Espinosa.

Au commencement du seizième siècle la ville de San-Domingo offrait un étrange spectacle : on y voyait une multitude d'Espagnols qui, arrivés récemment d'Europe, n'avaient point encore d'habitation fixe et qui faisaient les plus merveilleux projets de fortune ; on y voyait également des planteurs de l'intérieur, ou des aventuriers qui, après avoir commis mille exactions, venaient se reposer de leurs fatigues dans la capitale de l'île, et y donner des monceaux d'or pour les moindres objets venus

de Cadix. Là on remarquait les costumes les plus singuliers : tantôt c'était le vêtement espagnol dans tout son éclat, car les nouveaux débarqués ne manquaient pas de montrer ce genre de luxe qui voilait leur misère ; mais plus souvent encore le manteau castillan servait à cacher les haillons de ceux à qui l'or ne pouvait procurer des vêtemens. Les Encommenderos avaient été obligés, par la chaleur du climat, d'adopter un costume qui tenait par sa légèreté de celui des Indiens. Aussi Ismael ne paraissait-il pas étrange au milieu d'hommes si diversement habillés.

Comme il se reposait des fatigues de la veille dans la petite hôtellerie isolée où il descendait habituellement et où il passait pour un planteur anciennement établi à la Vega Real, au point du jour il fut réveillé par un grand bruit. On traînait des pièces d'artillerie dans les rues, le son des tambours appelait la garnison aux armes. Il mit la

tête à la fenêtre de la chambre qu'il habitait, et il vit que les navires de guerre s'étaient embossés devant la ville, ayant leurs filets et leurs sabords ouverts comme s'ils s'étaient préparés au combat ; les signaux s'y donnaient au son de la trompette, comme cela se pratiquait alors, et l'on entendait par intervalle le son des cymbales et des tambours qui répondaient du rivage. Ismael s'enveloppa à la hâte de son manteau indien, abaissa sur ses yeux son grand feutre noir, et se disposa à se rendre dans la place ; il était presque joyeux de ce tumulte, car il lui semblait qu'un tel mouvement devait être en faveur de l'Amiral : — Peut-être, disait-il en lui-même, peut-être le brave Miguel Diaz a-t-il repris le fort, peut-être Don Diego de Alvaredo s'est-il montré de nouveau contre Bovadilla... En faisant ces réflexions il prit son sabre, le cacha sous son manteau, et descendit précipitamment l'espèce d'é-

chelle qui servait d'escalier à l'auberge qu'il habitait.

Quand il fut dehors, il s'aperçut que le tumulte s'accroissait, que l'on se portait vers la place de la ville. Son premier mouvement fut de courir vers le palais, il craignait que Dorothée n'eût besoin de son secours. Il s'était à peine dirigé vers les bords de l'Ozama, qu'on avait eu le temps de placer de l'artillerie devant les rues qui pouvaient y conduire, et qu'une garde nombreuse environnait l'habitation des Gouverneurs.

Tranquille de ce côté, il marcha en toute hâte vers l'endroit où se dirigeait la foule, interrogeant de temps à autre quelques personnes qui lui disaient tantôt que l'Amiral était arrivé à la tête de plusieurs milliers d'Indiens et des hommes qu'il avait laissés à la Conception, tantôt que Roldan opérait un mouvement en sa faveur, de concert avec Ballester, qui, re-

doutant les enquêtes du nouveau Gouverneur, s'était tourné contre lui. Enfin il arriva dans la place, où une foule nombreuse s'était réunie. Mais quelle fut sa surprise! Colomb était seul, seul au milieu de ce peuple; des soldats l'environnaient, d'insolens Alcades lui lisaient un ordre signé des deux Rois, qui lui ordonnait d'obéir en tout ce que lui ordonnerait son successeur.

Pendant cette lecture, la figure de Colomb était calme, et son regard noble sans fierté; il leva un instant les yeux sur la multitude, et les abaissa ensuite sur les chaînes qu'on avait déposées devant lui.

Un homme qui paraissait agité de fureur semblait chercher à lire dans ses yeux ce qu'il fallait faire en ce moment décisif. L'Amiral lui tendit la main avec le plus grand calme; et, sans parler, il offrit ses vieux bras à celui qui voudrait les enchaîner; mais nul n'avança,

et un lent murmure sortit de la foule.

— Il est bien vieux, disait l'un.

— Bien tranquille, ajoutait l'autre.

— Voyez sa barbe grise.

Une voix plus faible ajouta : — Le pauvre vieillard n'a plus seulement un asile pour abriter sa tête.

— On lui en fournira un bien clos, répondait un gros homme au regard indifférent.

— Ma foi ! Ribeiro, les Alcades seront embarrassés, car nul n'a l'air de se soucier de la commission.

— Allons donc, allons donc, il n'a pas eu tant de pitié quand il a fait précipiter d'une roche un Castillan.

— C'était justice ! Passe encore pour les forger, mais les mettre, oh ! non. Où est donc Espinosa ? je parie que lui-même il n'en aurait pas le courage.

— Ma foi ! si ; le voilà à la besogne, l'infâme, et gaiement encore !

Un dernier coup de marteau retentit... les fers étaient rivés ; le tumulte qui eut lieu en ce moment annonça qu'on emmenait l'Amiral au milieu de nombreux soldats. Alors les murmures recommencèrent, il y eut même des cris ; c'était comme un concert de plaintes qui succédaient à la rage. Ainsi vont tous les troubles populaires, où la multitude s'émeut de ce qu'elle n'avait point compris d'abord, une grande infortune supportée noblement.

Le mouvement continuait donc toujours, mais avec des discours fort différens de ceux qu'on entendait auparavant, quand Ismael, écartant la foule, s'approcha d'un homme qui, d'abord plongé dans un morne étonnement, se livrait en ce moment à la rage et aux imprécations. Il alla à lui doucement, lui prit la main et lui dit : — Suivez - moi, Jean d'Avallon... Et alors la surprise du personnage

prit un autre caractère ; il balbutia en français quelques mots, et finit par dire en castillan : — On m'appelle Juan de Avalloneda, Seigneur Encommendero.

— Vous êtes Juan de Avalloneda pour les autres, mais Jean d'Avallon pour moi. Et, en disant ces mots, il l'attira à quelque distance, l'autre le suivant presque machinalement. Quand ils furent hors de la foule, il ôta son feutre, et lui dit : — Suis-je donc tant changé qu'un ami ne puisse me reconnaître ?

— Morisque ! Morisque !... Voilà tout ce que put dire le brave Français ; les larmes inondèrent son visage, et il serait tombé à terre si son ami ne l'avait retenu.

— Oui, bon Nasrany ! s'écria Kaïzar en l'embrassant, c'est moi, c'est moi qui suis bien heureux de te revoir : que Dieu protège ta vie. Tes jours ont-ils été heureux, du moins?

— Et vous, brave Kaïzar, par quelle

étrange circonstance vous trouvez-vous ici, couvert de ces vêtemens qui vous donneraient plutôt l'apparence d'un mendiant de Tolède que d'un Maure de Grenade?

—Je te dirai tout, brave Nasrany ; mais c'est à l'Amiral de Castille qu'il faut songer maintenant, puisqu'il n'a pas voulu suivre mes conseils, et qu'il préfère la gloire à la liberté et peut-être à la vie. Juan, je ne connais qu'un moyen, un seul moyen, c'est de faire avertir l'Adelantado, qui est maintenant dans le beau pays de Xaragua, mais qui peut revenir avec promptitude; et l'on dit que quand il frappe un coup un second est inutile.

— Je le pense ainsi, Kaïzar; je n'ai pas pas connu deux hommes plus braves que vous et lui.

— Hé bien, Juan, il faut lui faire remettre cette lettre: j'ai avec moi quelques Indiens, mais ils sont de l'île de Boriquen, étrangers à ce pays.

—Je ne connais qu'une femme, parmi les Indiens, capable de se charger d'un tel message; mais vous la connaissez mieux que moi, brave Kaïzar, c'est Nouna-Koali la bonne Indienne.

— Répète ce nom! s'écria Ismael plein de trouble et de surprise, répète-le, Juan!

— Je vous dis, Ismael, que je ne connais que Nouna-Koali capable de rendre un tel service aux Chrétiens.

— Nouna-Koali l'Indienne est ici ?

— Dans cette île même; mais à trente lieues, au pays de Bonao.

Pour cette fois Jean d'Avallon crut un moment que son ami était devenu insensé; tantôt il lui donnait la lettre, puis il la reprenait et s'écriait qu'il voulait la porter lui même à la bonne Indienne qui lui avait autrefois sauvé la vie.

—*Allah, Allah!* grâces te soient rendues! Que mon bonheur ne soit pas un songe! Pauvre Nouna, tes yeux me re-

connaîtront, car ils m'ont vu dans le malheur.

Ils parlaient tous deux ainsi quand le tumulte parvint de nouveau à leurs oreilles. Bovadilla, voyant que le sort de l'Amiral excitait la pitié, avait envoyé quelques matelots qui vociféraient dans les rues de San-Domingo, en appelant sur lui la vengeance de tous les Espagnols ; mais la plus grande partie de la population ne leur répondait point.

— Il n'osera le faire périr ! s'écria Juan; mais il n'y a cependant pas un moment à perdre... Partons.

— Eh ! comment partir quand cette bête aux cent voix hurle d'une manière épouvantable ? Entendez-vous ces cris de mort ?... Partez, Juan, partez : dites à Nouna-Koali qu'elle se charge du message pour l'Adelantado ; que c'est la prière d'un ami qui ne l'a jamais oubliée. Une seule personne peut me dégager de ma

promesse solennelle de rester à la garde de l'Amiral. Juan, j'ai fait serment de rester ici dans le cas où Don Christoval courrait quelque danger; et, à mon avis, jamais il ne s'est trouvé dans une si horrible position.

— Je vous crois, Ismael, je vous crois et je vous devine.

En ce moment de nouveaux cris se firent entendre ; Ismael pressa son ami sur son sein, Jean d'Avallon l'embrassa avec force, se dégagea de la foule, et quelques momens après il avait gagné, par des chemins de traverse, la route qui conduisait au camp de la Conception.

Laissons-le sur la route qu'il a déjà parcourue, évitant les partis d'Espagnols qui gardaient les environs de la ville, et revenons à Ismael qui était rentré dans la foule que l'on voyait se presser en ce moment dans l'endroit où Colomb avait été chargé de chaînes. On causait dans plusieurs

groupes avec beaucoup de feu. Ici c'étaient des gens qui approuvaient Bovadilla de ce qu'ils appelaient une juste sévérité; là on plaignait à voix basse l'Amiral; mais sans chaleur et comme un homme imprudent qui n'avait pas su tirer parti de sa position. Nul ne comprenait l'héroïsme de l'homme qui était venu recevoir volontairement des chaînes; car la postérité seule comprend ces grandes actions, si simples quand elles ont été faites, si nobles dans le souvenir!

Un peu plus loin on entendait encore d'autres dialogues : — Ma foi! Espinosa, tu as bravement gagné ton argent... A voir ton air délibéré, on eût dit que tu servais à l'Amiral quelque viande savoureuse durant un dîner d'apparat.

— Écoute, je ne le plains pas plus qu'un autre, car c'est un homme qui a trop d'ordre pour nous; mais songe à ne plus m'appeler ton compère.

— Ni moi ton cousin; il n'y a pas encore eu de bourreau dans notre famille.

— Señor Espinosa, songez dorénavant à ne plus mettre les pieds dans ma maison.

Et comme il se retirait vers le fort, mille voix continuaient à l'interpeller.

— Par saint Jacques! disait un homme qu'à l'expression fière de sa physionomie et à son vêtement bizarre on pouvait reconnaître pour un de ces conquistadores qui possédaient des troupeaux d'Indiens, et auquel l'habitude du commandement avait donné une sorte de dignité sous laquelle perçait ce mépris pour la vie des hommes qui était assez souvent l'apanage des gens de son espèce; par saint Jacques d'Alcantara! dont, s'il plaît à la Reine, je deviendrai le Chevalier, l'Amiral ne mérite aucune pitié; mais ce misérable ne mérite pas même un coup de dague, et je ne serais pas surpris quand l'étrange personnage qui court maintenant

les montagnes avec une troupe de Caraïbes le ferait pendre à quelque arbre de la forêt; car il porte, dit-on, une affection toute particulière à l'Amiral.

—C'est un homme bien extraordinaire, seigneur Encommendero, que cet étranger dont on entend parler depuis deux mois; il vient, dit-on, de Los Jardines, nul ne l'a vu, non plus que ses gens; ils vivent dans les forêts, et malheur à ceux qu'ils attaquent. Leurs longues flèches de roseau bardelées ne manquent jamais leur but; au demeurant, ils ont été attirés, dit-on, par l'abondance de la chasse, bien que leur Chef ne soit pas de la même nation qu'eux; il paraît certain maintenant que ce n'est pas un Indien d'Haïti. Vous connaissez Rodriguez, qui fait si bien flamber les Caciques et leurs sujets sur de grands grils de bois? hé bien, c'est par cet étranger qu'il a été étendu si rudement d'un coup de sabre, et il dit

que la lame était bonne et le coup vigoureux; et que les yeux qui le regardaient n'ont jamais été des yeux d'Indiens, ce sont de vrais escarboucles d'Orient.

—Señores, Señores, dit un homme qu'à sa longue barbe grise et à son manteau noir on pouvait reconnaître pour un de ces magistrats improvisés en Espagne, et qu'on envoyait au Nouveau Monde, où a-t-on jamais vu un semblable Gouvernement? Ici le droit le plus ou moins bon c'est le sabre plus ou moins affilé; on est juste quand on est fort, riche quand on est audacieux. Autant d'Encommenderos, autant de Rois, autant d'hommes de tête, autant de conquérans. Maintenant le Seigneur Roldan court après les rebelles, demain les rebelles courront après le Seigneur Roldan. Mais, s'il plaît à Dieu, les choses ne resteront pas ainsi: la justice aura son cours, et la Reine ses droits; et pour moi je commencerais par

faire pendre cet étranger sans aveu qui erre maintenant dans les forêts.

— Il faudrait l'aller prendre, Seigneur Surrupita, dit l'Encommendero en souriant. Les Caraïbes n'ont pas encore tâté de licencié en droit; ceci n'est cependant qu'une plaisanterie : on ne dit pas que ces étrangers aient encore célébré aucune des fètes sanglantes où ils mangent un Chrétien comme un ramier.

Le docteur sentit probablement qu'il n'était pas aussi aisé d'administrer la justice dans l'île qu'à Séville ou à Tolède, car il n'osa rien répliquer, et s'éloigna du groupe, qui se dispersa peu à peu.

Quant à Ismael, il descendit le long du fleuve de l'Ozama, entra dans la campagne, et disparut pendant quelques instans; mais vers le soir il revint, et il n'était pas seul; il se glissa entre les grands mangliers qui croissent à l'embouchure du fleuve, avec une trentaine d'hommes pres-

que entièrement nus, mais armés de l'arc et du boutou; leurs longues flèches étaient bardelées ou garnies de longs roseaux aigus taillés en fer de javeline.

Ces Caraïbes cheminèrent pendant quelque temps dans le plus grand silence, mettant leur pied dans chacune des traces de celui qui les précédait, écartant toutes les branches, mais n'en rompant aucune, glissant dans le feuillage plutôt qu'ils ne marchaient; si bien qu'à les voir on eût dit une longue file d'ombres terribles et muettes qui disparaissaient à mesure qu'elles entraient dans le parc du palais; ils semblaient s'avancer dans les herbes touffues aussi rapidement qu'ils passaient dans le feuillage. Ainsi se mettent de nos jours en embuscade les Caraïbes du continent, frères de ceux des îles, et aussi redoutables qu'eux. Les déserts les ont sauvés, la ruse les conserve, leur courage les rend encore terribles.

Ces hommes, commandés par un vieux Chef nommé Tamadaré, se glissèrent ensuite le long des rives de l'Ozama; ils gagnèrent un bois de paletuvier, mais ils franchirent rapidement cet endroit, où le feuillage des arbres n'était pas assez épais pour les cacher; ils entrèrent bientôt dans un grand bois que les nouveaux colons n'avaient pas encore eu le temps d'abattre, et qui se prolongeait au loin, en suivant la rive gauche du fleuve, tandis qu'une belle savane se déroulait sur la grève opposée.

Ismael était déjà près de l'habitation de la belle Dorothée; il jeta un coup d'œil perçant sur la forêt et sur le fort qui dominait la plaine, puis il revint vers le pavillon, où, comme on l'a déjà vu, il ne se présentait pas vainement.

Il était depuis quelques minutes sous les arbres qui s'élevaient à quelques pas du balcon, quand un signal bien connu

le fit sortir de dessous un grand yarumas contre lequel il se tenait caché; il s'élança sous les fenêtres, et il apprit à Dorothée ce qu'il avait fait pour sauver l'Amiral, et l'espoir qu'il concevait en pensant au dévouement de la noble Indienne, dont il avait déjà eu des preuves si fortes et si touchantes; il dit alors tout ce qu'il devait à Nouna-Koali, ce qu'il attendait de son courage, et ce qu'on pouvait espérer de l'arrivée de Barthélemy; mais, il faut l'avouer, en peignant la joie qu'il avait éprouvée du retour de Nouna-Koali, il parla beaucoup de sa reconnaissance, et passa rapidement sur le temps où il était arrivé dans l'île; toute sa pensée se reportait alors vers l'époque où il se trouvait à Gênes; il peignait le charme des premières impressions qu'il avait ressenties dans cette ville, et il le faisait avec cette grâce pleine d'ardeur qu'on trouvait alors chez les Maures de Grenade, et que

nul peuple n'a possédée comme eux; puis il s'entretenait de l'Amiral, de l'espoir qu'il avait de voir changer sa position, et de la résolution du Commandeur.

Après avoir beaucoup parlé de Colomb, Ismael finissait par parler de lui-même, des maux qu'il avait soufferts, des souvenirs qu'il avait conservés : on eût dit que la vie du désert lui avait donné une éloquence plus pénétrante, un feu plus actif, une âme qui sentait plus vivement. Dorothée l'écoutait, non pas comme une jeune fille qui a encore plus de terreur que d'amour, mais comme une femme qui comprend tout ce qu'il y a de fort dans un cœur et qui l'admire ; et, il faut bien le dire au lecteur, le Maure, qui avait autrefois inspiré des sentimens si craintifs et si douloureux, pouvait lire dans les regards de celle qu'il avait coutume de comparer à la noble Zaïde pour la beauté, qu'il ne lui était pas plus indifférent que

Gazul ne l'était à cette dame morisque, si célèbre dans les romances qu'on chantait alors.

Ce qu'ils éprouvaient tous deux était un sentiment presque nouveau ; les idées religieuses de Dorothée n'avaient point changé ; mais comme elle avait plus de ſorce, elle s'exaltait de leur puissance : l'on eût dit qu'elle se sentait le pouvoir de ramener une âme égarée, et qu'elle était heureuse de cet espoir qu'elle n'avait jamais conçu jusque alors.

Ismael l'écoutait d'abord, rien que pour avoir la joie d'entendre sa voix; peu à peu ses discours eurent une influence qu'il n'avait pas encore devinée. Ce n'étaient plus deux jeunes gens émus d'un premier amour, c'étaient deux êtres nobles en leurs pensées, dont la même religion eût confondu les âmes; mais qu'une foi différente livrait encore à de secrets tourmens.

CHAPITRE II.

Le Message.

Nous allons maintenant nous transporter dans la province de Bonao, au lieu d'où était parti Colomb pour se rendre à San - Domingo. Jean d'Avallon, malgré la rapidité de sa marche, ne put y parvenir qu'au bout de six jours ; s'il eût tardé davantage, il eût probablement rencontré quelques uns des Alcades envoyés immédiatement après l'emprisonnement de Colomb, pour prévenir toute tentative de la part des partisans qu'il pouvait encore avoir, et surtout pour s'opposer à ce que l'Adelantado fût instruit de la

captivité de son frère. Jean d'Avallon, ou si on l'aime mieux, Juan de Avalloneda, ne rencontra dans ces campagnes désolées que quelques pauvres Indiens lavant le sable des ruisseaux dans leur *bateur*, et frappant des mains quand ils avaient trouvé une pepite d'or un peu plus grosse que celles qu'ils rencontraient habituellement, parcequ'ils espéraient, après avoir rempli leur *cascabel* (1) de Flandre de poudre d'or, retourner au milieu de leur famille.

Selon un antique usage des Indiens, ils avaient dû se préparer à la recherche du métal précieux par de longs jeûnes; mais alors le jeûne était forcé, et l'on voyait quelquefois des bandes assez nombreuses de ces misérables que les *Encommenderos* envoyaient dans les montagnes pour qu'ils y trouvassent leur pâture comme les bê-

(1) Clochette.

tes fauves; ils se nourrissaient des fruits sauvages qu'ils trouvaient encore en abondance. Puis ils revenaient au travail, ne sachant ni garder leur liberté ni la conquérir.

Notre brave voyageur aurait bien pris pour achever sa route sans fatigue un cheval, on en rencontrait dès lors un assez grand nombre dans les différentes commanderies qui commençaient à se former comme des Oasis dans le désert; mais il lui eût été impossible de traverser ainsi les forêts, où d'anciens chemins tracés par les Indiens lui étaient connus et pouvaient abréger sa marche. Souvent il se frayait un passage le sabre à la main, abattant d'un coup rapide mille lianes qui unissaient les arbres entre eux comme des cordes qu'on aurait jetées au hasard du sommet à la base; elles s'entremêlaient de la manière la plus étrange, et s'élançaient vers les cimes les plus légères, quel

quefois pour les parer de fleurs, souvent pour retomber vers la terre, s'enlacer encore et former un impénétrable réseau. Puis, délivré de cet obstacle, il fallait abattre un aloès ou un cactus épineux, se présentant comme un grand candélabre de verdure chargé de fleurs de pourpre que de loin on aurait pu prendre pour de petites flammes immobiles. En s'enfonçant ainsi dans les lieux peu connus, Jean d'Avallon abrégea beaucoup sa marche, il évita l'habitation de Balboa, et se trouva bientôt à fort peu de distance de l'endroit où il devait arriver; là, si les difficultés s'accrurent, son zèle redoubla; il disait bien en lui-même que ces campagnes sauvages qu'admirait l'Amiral ne valaient pas les belles plaines de la Touraine, les beaux vignobles de la Bourgogne, où de grands champs de blé et des ceps de vigne régulièrement alignés formaient à ses yeux un spectacle beaucoup plus

agréable que celui qui s'offrait à lui au milieu de cette nature abondante et sauvage; mais il n'en continuait pas moins son chemin avec autant de tranquillité et à la fois d'ardeur que s'il eût été sur la plus belle route de France.

Aussi arriva-t-il au camp le septième jour. Il trouva les Espagnols encore surpris du prompt départ de l'Amiral, interprétant à leur manière sa noble résolution, aussi bien que des âmes vulgaires peuvent le faire quand il s'agit d'esprits élevés et fermes dont la destinée n'a plus rien de commun avec celle des autres hommes.

Nouna-Koali était encore en ce lieu, parmi les Indiens qui l'avaient reconnue, et elle y attendait, comme elle le disait, les ordres de son père pour repartir avec la caravane qui se préparait à s'enfoncer dans l'intérieur. Comment peindre ici son entrevue avec Jean d'Avallon? l'on comprendra ce qu'elle dut éprouver

en apprenant ce qui lui était révélé alors pour la première fois. Elle ne dit rien d'abord, et resta long-temps immobile, comme si elle eût cherché à lier ensemble le passé et l'avenir, la douleur et la joie; et puis, comme Jean d'Avallon lui remit un ornement d'or qu'Ismael avait reçu autrefois d'elle, qu'il avait laissé dans le temple des Zémès, et qu'il y avait retrouvé de nouveau lors de son voyage au royaume de Marien, elle le regarda longtemps, en y attachant ses yeux comme si les yeux d'Ismael y avaient laissé leur regard; mais elle ne pouvait point dire un seul mot. Tout-à-coup les larmes ruisselèrent le long de ses joues; c'étaient encore des larmes muettes, des larmes qui étouffent;... ses sanglots ne pouvaient se faire entendre, ses dents se heurtaient d'une manière convulsive, ses yeux se levaient et s'abaissaient comme pour regarder, mais elle était sans regard, elle était sans

voix, soulevant lentement sa tête entre les bras de Juan, qui essayait de la faire revenir à elle. Tout-à-coup elle raidit ses bras et jeta un cri étouffé, c'était le dernier effort de l'angoisse : elle tomba sans mouvement ; mais quand elle fut revenue à elle, elle pleura long-temps encore; seulement au milieu de ces pleurs elle parlait lentement, comme font les Indiennes, elle répétait quelquefois : — *Maguacochio*, vois-tu, si tu trompais Nouna-Koali, tu la ferais mourir.

Au bout de quelques minutes elle se prit à dire : — Il y a déjà bien des lunes, bien des lunes, plus que je ne puis en compter : il m'a trompé, lui !... Puis riant et pleurant tour à tour elle s'écria : — Cela ne fait rien! cela ne fait rien, puisqu'il vit. Elle ajoutait une foule de mots dans sa langue, que Jean d'Avallon ne pouvait comprendre, mais qu'à l'expression de ses yeux, à la joie tout à la fois ardente et

douloureuse qui s'y peignait, ou aurait pu deviner.

Quand elle eut appris ce qu'Ismael espérait de son dévouement, quand elle sut le danger où se trouvait l'Amiral, et ce qu'on attendait de son courage, elle se leva et ne pleura plus. — Attends, dit-elle, attends que je parle à Jocahima, pour qu'il me donne un grand courage et beaucoup de force. Elle pria quelque temps avec ferveur, mais comme prient souvent les Indiens, se contentant de répéter à plusieurs reprises le nom de celui qu'elle implorait, appuyant avec énergie sur l'objet de sa demande, comme ferait un enfant qui parle à son père, sûr d'en être écouté, mais voulant le convaincre. Elle reçut une résolution merveilleuse de cette courte oraison, et elle dit tout-à-coup: — Les hommes blancs se tuent fort vite entre eux, et il faut que je marche fort vite aussi. Donne-moi la

voix qui parlera des malheurs de mon père.

Puis ayant reçu la lettre quelle devait porter, elle la mit dans un panier de feuilles de latanier, demanda quelques pains blancs de cassave, un briquet indien, une calebasse remplie d'eau ; et sans dire un mot de plus, sans parler aux Espagnols ni aux Indiens, elle prit le chemin du pays de Xaragua, où elle devait arriver en fort peu de jours, à en juger par la promptitude de sa marche.

Nous la laisserons sur une route qui lui était bien connue, et marchant avec une rapidité dont on ne peut trouver d'exemple que chez les Indiennes.

Pendant qu'elle s'acheminait ainsi vers les lieux où elle devait rencontrer l'Adelantado, Bovadilla était entouré d'appréhensions continuelles : à mesure qu'il réfléchissait davantage à ce qu'il y avait d'audacieux dans son entreprise, il tombait

dans une terreur plus grande, il rêvait de chaînes s'il n'en portait point. Quelquefois l'Amiral lui apparaissait abattu sous le poids des fers, et il se levait devant lui comme involontairement : on eût dit qu'il lui payait en songe le respect qu'il lui devait; souvent il se réveillait en appelant à haute voix ses serviteurs, pour demander si la garde des prisons était faite avec exactitude, si l'Amiral était dans son cachot. Et quand une voix lui avait répondu :—Il y est, Commandeur,... il se rendormait pour y rêver encore. Mais la voix qu'il avait entendue éveillé lui répétait aussi durant son sommeil : — Il y est, Commandeur, il y est. Et se réveillant encore dans le trouble, il ne pouvait plus dormir.

Un jour il y avait eu du sang dans son rêve, et il s'était levé épouvanté de lui-même :

— Cet homme partira pour l'Espagne,

dit-il, et ses frères iront avec lui... Je ne veux point... Il n'acheva pas le mot.

Il était dans cette situation d'esprit, songeant au moyen qu'il faudrait employer pour décider l'Adelantado à quitter le corps d'armée qu'il commandait; car c'était pour lui une pensée terrible que Barthélemy marchant à la tête des Castillans et des Indiens, et le forçant peut-être à recevoir ces chaînes qu'il avait imposées au grand homme; et il ne pouvait trouver en lui-même un seul moyen qui le satisfît, il avait de la terreur et de l'orgueil. Laissons-le en proie à ce supplice d'une âme lâche, et revenons à Kaïzar.

Chaque soir il quittait le bois qui lui offrait un asile; quand la nuit était arrivée, il se glissait sur les rives de l'Ozama, s'emparait du canot qu'il avait caché au milieu des mangliers, et bientôt il arrivait dans le parc, où Dorothée l'avait revu la veille avec l'intention de ne plus

le revoir, mais où il revenait chaque soir, et où chaque soir il était écouté.

Un jour elle lui dit : — Sidi Kaïzar, qui ne connaîtrait les obligations que je vous ai et ma confiance en votre honneur, trouverait bien étrange qu'une Chrétienne parlât, comme je le fais, à un Maure. C'est une horrible pensée, Sidi Kaïzar, que celle qui vient me tourmenter chaque soir quand nous nous quittons, et, pour le sentir, il faut avoir une âme de Chrétienne, vous ne pouvez vous l'imaginer.

Kaïzar tomba dans une profonde rêverie.

Elle ajouta quelques momens après : — C'est pour nous une joie de penser que bien des Maures ont senti l'excellence de l'Évangile. Les Abencerrages et les Vanegas se sont faits Chrétiens, et Chrétiens pleins de foi ; les Chrétiennes qu'ils ont épousées n'étaient plus tourmentées par

l'épouvantable idée que l'éternel Enfer désunirait un jour ce qui avait été uni sur la terre.

Ismael ce soir-là se retira plus promptement que de coutume, et le lendemain il vint plus tard; il était rêveur, mais il cessa bientôt de l'être, car le balcon était fermé; il attendit long-temps... Il se préparait à s'éloigner quand Dorothée ouvrit la fenêtre et l'appela; il s'approcha avec un vif empressement, et lui dit: — Hélas! Madame, il y a long-temps que je vous attends, je pourrais vous dire ces vers du poète Omar Ben Faredh:

> Une année passée auprès d'elle me semble rapide comme un clin d'œil; une heure d'absence s'écoule lentement comme une année!

— Je vous remercie, Seigneur Ismael, de ces propos pleins de galanterie, tels que les habitans de Grenade ont eu, dans tous les temps, la réputation d'en adresser

aux femmes. Quelque jour nous nous attendrons davantage peut-être, et ce sera une longue séparation que celle de l'éternité... Je priais Dieu pour vous et pour moi, Sidi Kaïzar, pour qu'il nous envoyât l'oubli qui calme le cœur, puisqu'il ne vous envoie pas la foi.

— L'oubli, Madame! Pourquoi ne dites-vous pas la mort?

— O Sidi Kaïzar! je ne puis pas même vous la souhaiter : elle nous sépare, vous dis-je! Ce Christ que vous ne voulez point connaître, je voile son image quand vous paraissez. Croyez-vous, ajouta-t-elle, qu'une femme maure fît ce que je fais, et perdît peut-être son âme pour qui ne sait pas la comprendre, osant lui dire de l'aimer.

En entendant de semblables paroles, Kaïzar se rappelait involontairement l'exemple de tant de Maures de Séville, de Cordoue et de Grenade, qui s'étaient

faits Chrétiens par un motif moins noble que le sien; il était en proie à la plus cruelle hésitation. Il faut se rappeler qu'en ce temps l'islamisme des Arabes espagnols avait perdu toute sa puissance et toute son âpreté, et qu'il eût été subjugué par le Christianisme si la persécution ne l'eût ranimé.

Ismael, loin des siens, avait plus d'une fois senti les principes religieux de son enfance s'affaiblir; souvent encore il se rappelait cette éloquence ardente et chrétienne de Colomb qu'il avait vu soutenu par sa religion au milieu des plus terribles angoisses et exalté par elle dans ses nobles joies. Mais quand il venait à se rappeler les horribles cruautés qui avaient été commises par les Chrétiens dans l'île, il se sentait saisi d'une horreur invincible... Presque toujours alors, si la belle Génoise lui parlait de sa religion et des espérances qu'elle donne, il gardait un profond silence, mais il attachait sur elle des

regards ardens ; si elle ne le convainquait pas, cette voix, qu'il comparait à la rosée qui fertilise le sable du désert, était désormais nécessaire à son existence. N'osant plus parler sur un sujet qui le jetait dans un si grand trouble, il entretenait alors Dorothée de l'Amiral, de l'espoir que Barthélemy arriverait bientôt, des soins qu'il prenait chaque jour pour pouvoir s'opposer à une funeste catastrophe.

Cependant rien dans la position du prisonnier ne changeait. Bovadilla semblait effrayé de son action, quoique l'esprit le plus rempli de sagacité n'eût pas su deviner ce qui se passait dans cette âme à la fois pleine d'emportement et de ruse. Le petit nombre d'individus qui, dans la ville, ne détestaient point Colomb ou étaient indifférens à son sort, ne croyaient pas que l'audace du nouveau Gouverneur allât plus loin. Le bruit

même s'était répandu que Colomb, poussant jusqu'au bout la magnanimité, avait engagé son frère l'Adelantado à l'imiter et à se rendre à San-Domingo, sans faire usage des forces qu'il commandait dans la province de Xaragua.

Cependant de son cachot il entendait des voix joyeuses qui se réjouissaient de son infortune et qui vociféraient des injures en l'interrompant ainsi jusque dans son sommeil; comme si leurs voix eussent été insuffisantes, ils allaient sous les petites fenêtres de sa prison sonner à grand bruit de la trompe; et alors le noble vieillard se réveillait en sursaut, disant à ses geôliers qu'il ne demandait qu'un peu de sommeil, qu'il avait depuis longtemps fait le sacrifice de toute autre chose; mais des voix brutales lui répondaient... Une nuit ces sons éclatans s'étaient répétés dans l'espace; tout-à-coup il leva dans l'obscurité ses mains vers la voûte du ca-

chot, et il s'écria : — Ainsi retentira un jour la trompette du jugement, et l'on verra qui se réveillera avec le plus de joie de l'accusateur ou de l'accusé. Et puis il essaya vainement de se rendormir. Une voix insolente venait de crier le mot de mort; et il resta dès lors entre cette pensée et celle d'une justice éternelle.

Laissons-le donc plus grand dans son malheur que dans sa haute fortune, et retournons à Ismael, qui chaque nuit venait, sans qu'il le sût, veiller à sa sûreté, écouter les conversations qu'on tenait autour du fort, et se convaincre que cette vile populace laisserait tout faire, sans cependant oser attaquer un vieillard désarmé qu'elle redoutait encore en l'insultant.

Il ne tarda pas non plus à s'apercevoir que toutes les routes qui conduisaient à la ville étaient soigneusement gardées, et qu'on y faisait une surveillance d'autant plus active qu'on s'était aperçu que des

Indiens armés erraient à peu de distance des murailles. Il n'en continua pas moins à venir autour du fort examiner ce qui se passait ; mais il prit plus de soins pour se dérober aux regards.

CHAPITRE III.

La Fenêtre.

Cependant à mesure que le temps s'écoulait l'impatience d'Ismael s'accroissait. Jean d'Avallon lui avait promis d'être de retour le douzième jour. Deux semaines s'étaient écoulées sans qu'il parût. Le seize, comme il se promenait avec inquiétude dans les environs du fort, avant d'aller au parc, où il espérait voir Dorothée, il aperçut le Français qui se dirigeait vers le fort avant de descendre au fleuve de l'Ozama, où, comme ils en étaient convenus, il devait se rendre à son retour dans la ville.

Le Maure alla vers lui avec une extrême émotion; il le tira à l'écart, et fut quelque temps sans pouvoir lui parler. A la fin il s'écria: — Nouna-Koali? Nouna-Koali?...

— Il n'y en a pas deux semblables sur la terre, Morisque, lui dit Jean d'Avallon; non seulement elle se charge du message, mais elle veut parler aux Indiens en faveur de l'Amiral. La pauvre fille! elle dit en son langage de païenne qu'elle vous donnerait, s'il le fallait, sa vie sur la terre et l'autre vie que leur promettent leurs faux dieux.

— Pauvre Indienne! pauvre Indienne! dit Ismael avec une vive agitation, cela est horrible à penser; mais je n'ai reçu d'elle que nobles preuves de dévouement, que marques profondes et vives de tendresse; en échange elle n'a eu de moi que tourmens et souffrances.

— Hé bien, Ismael, elle ne demande encore que tourmens et souffrances avec

l'espoir de vous revoir. Et il lui rapporta tout au long comment s'était passé son voyage, la joie muette de Nouna quand elle avait su qu'il existait, ce besoin de dévouement qui la dévorait encore, cette certitude de réussir qu'elle puisait dans son cœur. — Elle doit être déjà loin d'ici, bon Morisque, ajouta Jean d'Avallon; elle doit être bien près d'arriver au camp de l'Adelantado; car je l'ai vue partir moi-même. Vous m'auriez vu plus tôt si mille obstacles ne s'étaient rencontrés sur ma route; tantôt un Encommendero voulait me retenir pour assister à la conversion d'un village entier d'Indiens; tantôt il fallait en empêcher un autre de marquer trop durement du fer chaud ceux qu'il avait faits esclaves... Et tout cela, par saint Luc! n'est que gentillesses: vrai Dieu! nos gens de la Jacquerie n'avaient pas l'esprit si inventif en leur temps, et l'on croirait que les caravelles d'Europe ne jettent plus que des diables sur cette

terremaudite : pour un brave et digne jeune homme comme Las Casas, on voit cent démoniaques comme Juan Ribeiro ; aussi, bon Maure, aussi ne resterai-je pas longtemps en cette terre. Ah ! si la belle Jeanne avait voulu me faire miséricorde et me tenir en son servage ! mais elle est toujours cause de mes soucis, et bien qu'en son été veut des jours de printemps.

— Et combien y a-t-il en effet que vous êtes parti du fort, bon Juan ? dit en l'interrompant Ismael, qui n'avait jamais fait grande attention aux soucis amoureux du brave Bourguignon, parceque lui-même n'en paraissait pas autrement tourmenté.

—Neuf jours, Morisque, neuf jours tout au moins ; il m'a été impossible d'aller plus promptement ; et ce ne sont pas à coup sûr les joyeuses hôtelleries qui m'ont arrêté par leurs belles enseignes. Il n'y a peut-être pas à l'heure qu'il est un misérable tonneau de vin dans toute l'île.

mais en revanche les ruisselets clairs et limpides sont devenus beaux et grands torrens où j'ai failli vingt fois me noyer. Et à propos de torrens et de flots, Nouna-Koali, la bonne Indienne, a défendu qu'on l'appelât *la Fleur des Mers :* ce nom ne lui plaisait plus; comme ces païens ont toujours un surnom, ils l'ont appelée *la Lune triste.* La pauvre fille, il faut l'avouer, méritait assez ce nom; mais que son voyage s'achève, et il y aura encore de bons jours pour elle. Par Notre-Dame! croiriez-vous que j'ai été obligé de lui apprendre votre nom, Morisque, et qu'elle vous appelait toujours *le Zémès.*

Ils parlèrent encore assez long-temps de Nouna-Koali, de l'Amiral, de Bovadilla, et de la tournure que prenaient les affaires de l'île. Enfin le Français, qui avait grand besoin de repos, regagna son habitation, où Ismael lui promit d'aller le trouver le lendemain au soir.

Ismael descendit alors vers l'Ozama par une rue solitaire qui devait le conduire au fleuve, et de là dans le parc du Gouverneur. Mille pensées l'occupaient, et il pouvait à peine s'accoutumer à l'idée de ce dévouement sans bornes dont l'Indienne lui avait donné tant de preuves; quelquefois la reconnaissance subjuguait son amour, puis tout-à-coup un autre sentiment le rendait heureux des nouvelles qu'il allait porter.

Il s'avançait avec précaution vers la partie des bâtimens qu'habitait Dorothée, marchant avec presque autant de précaution qu'un Indien caraïbe qui cherche à éviter toute surprise. La nuit était obscure, mais des myriades de lucioles scintillaient dans les airs, elles s'éclipsaient souvent sous une feuille, puis retournaient d'un vol inégal briller dans les airs en formant mille petits astres dans un mouvement perpétuel. Déjà Kaïzar était à peu

de distance du pavillon où il se rendait habituellement ; mais il l'apercevait à peine encore, parcequ'il était caché par de grands lataniers s'élevant au-dessus des monbins et des cocotiers nouvellement plantés. Une seule fenêtre était éclairée, et la lumière qui s'en échappait passait à travers ce rideau de verdure, et venait se jouer sur la cime des palmiers qui balançaient mystérieusement leurs palmes lumineuses au milieu de l'obscurité; un vent frais soufflait de la mer et commençait à incliner ces beaux arbres dont le murmure est si doux. Il était fort tard, Ismael craignait de ne plus être attendu, et il ne l'était plus en effet ; cependant il cherchait à distinguer au milieu de ces teintes lumineuses qui se projetaient dans l'ombre si Dorothée, était à la fenêtre; mais les arbres la lui cachant entièrement. Il s'avançait toujours. En ce moment la brise écarta un instant les

palmiers, il entrevit Dorothée priant avec ferveur au pied du crucifix ; et les palmiers rejoignirent leur tête couronnée de lumière. Il y avait quelque chose de si noble dans cette vision rapide, qu'il lui sembla avoir aperçu un ange protecteur au milieu de la nuit. Cette vue le rendit presque Chrétien... Il écouta un doux murmure qu'emportait la brise, c'était une prière. Il s'avança lentement jusque sous le balcon ; il entendait Dorothée, mais il ne pouvait plus la voir.

— Mon Dieu, disait cette voix qui murmurait si doucement, si ma vie sacrifiée pouvait le rendre Chrétien !... Il n'entendit plus que le frémissement des arbres. — Ne plus le voir sur la terre, j'y consens ; mais au moins dans les cieux... La brise lui laissa parvenir ces paroles. — Vierge Marie, intercédez pour moi !... O mon Dieu ! pourquoi ne peut-on pas prendre sa part de l'Enfer ?... L'Enfer,

prononcé par cette douce voix avec angoisse le fit tressaillir.

Il allait sortir de la place où il était, appeler Dorothée, lui dire peut-être qu'il était Chrétien, quand il distingua une voix d'homme qui disait : — Ouvrez, Aya, ouvrez à l'instant. Une persienne moresque fut poussée en ce moment par la gouvernante ; Ismael, qui s'était avancé jusque sous les lataniers, ne vit plus que la lumière qui se brisait sur ce réseau fait en tresse de bambou ; mais il entendit plusieurs personnes qui parlaient avec beaucoup d'agitation, et une voix d'homme qui répétait à plusieurs reprises le nom de Dorothée.

Au saint recueillement dans lequel était plongé le Maure succéda alors une sorte de frénésie muette ; en deux bonds il pouvait être dans l'appartement de Dorothée ; ce fut la voix de Dorothée elle-même qui l'arrêta. — Mon oncle, mon

oncle, disait-elle, cette pensée est indigne de vous.

— Par le collier de l'ordre de Calatrava! il en sera ainsi : ce Génois auquel vous vous intéressez, Dorothée, ne veut que trouble et confusion; si les Alcades que j'ai envoyés sur les différens points de l'île n'avaient point mis autant de promptitude et de zèle, voyez cependant ce qui en serait advenu; ils ont saisi cette fille que vous appelez l'Indienne de la Reine au moment où elle entrait sur le territoire de Xaragua, et cela grâce aux orages qui avaient fait un torrent d'un ruisseau qu'on passe ordinairement à gué.

— Eh bien, mon oncle...? dit Dorothée d'une voix altérée.

— Eh bien! la misérable a balbutié mille sottes raisons et a voulu s'enfuir. Je crois, par saint Jacques! qu'elle l'aurait fait, car vous savez que ce n'est point l'agilité qui lui manque; mais elle avait

affaire à deux braves qui la connaissaient de longue main et qui l'avaient attrapée déjà faisant des tours de sorcière; toutefois ils n'ont pu être aussi prompts qu'elle : . . . de la lettre qu'elle portait il ne reste qu'un misérable fragment; heureusement, Señora, heureusement il laisse facilement voir qu'on appelle l'Adelantado à la révolte ; mais l'Indienne ne sait pas encore ce que c'est que la torture, et elle parlera.

— Une femme! mon oncle, une malheureuse femme!

— Il n'y a ni sexe ni âge quand il s'agit du salut de l'État. Croyez-vous qu ecet imbécile vieillard qui s'est venu mettre entre mes mains ne l'aurait pas fait exécuter à l'instant dans uue semblable circonstance? Il y a un moyen cependant de la sauver, mon enfant, ajouta le rusé Gouverneur d'un ton de voix plus bas : elle est en ce moment au fort Sainte-Anne,

je la ferai venir ici ; Dorothée, vous l'interrogerez adroitement, et nous saurons ainsi, ma chère fille, le nom des conjurés.

En ce moment Ismael fut sur le point de s'élancer sur le balcon et de faire payer cher à l'infâme Commandeur la proposition qu'il venait d'adresser à sa nièce ; mais il sut contenir sa colère. Et d'ailleurs, connaissant le peu de courage de Bovadilla, il était évident que le bruit qu'il serait obligé de faire engagerait celui-ci à fuir, et qu'il compromettrait Dorothée sans pour cela réussir dans son projet ; il écouta encore. — Vous ne voulez point, Madame, faire ce que je vous ordonne, disait le Commandeur d'une voix contrainte, mais irritée ; eh bien ! mes ordres suppléeront à vos scrupules ridicules, il y a ici des gens qui savent ce qu'une misérable Indienne peut souffrir.

— Il n'y en a pas sans doute, Monsieur

le Commandeur, dit Dorothée d'une voix ferme, qui sache ce que peut supporter de torture une femme blanche et de noble lignage. Amenez-les ici, amenez-les; car c'est moi qui ai envoyé cette Indienne vers l'Adelantado pour protéger celui que devraient protéger les lois.

— Voici une ruse de femme fort bien trouvée, dit Bovadilla d'un ton de voix ironique; mais ce fragment de lettre qui vient de m'être envoyé prouve seulement que vous avez fait un mensonge dont vous pourrez grossir votre confession féminine. Mes ordres vont partir et ils seront promptement exécutés... Le fort Sainte-Anne n'est qu'à quelques lieues, ajouta-t-il avec un rire affreux, vous pourriez presque entendre d'ici les cris de l'Indienne de la Reine. En disant ces mots il ferma la porte avec violence et se retira. Mais Ismael entendit encore quelque temps la voix suppliante de Do-

rothée qui retentissait dans les pièces du voisinage. — Mon oncle, disait-elle, mon oncle, par la Vierge Sainte! ne commettez pas un crime semblable... Le sang de cette femme retombera sur votre tête. Entendez-vous, Commandeur,... vous serez abominable à Dieu et aux hommes. Des rires répondaient à cette voix.

Ismael resta un moment immobile de rage; sa résolution cependant était prise, il fallait seulement l'exécuter sans aucun retard. Il souleva alors la persienne de bambou, regarda dans l'appartement: mais il ne vit que Beatrix, à laquelle la surprise semblait avoir ôté tout mouvement.

— Chrétienne, Chrétienne, remettez-vous, s'écria-t-il, l'abomination ne sera pas accomplie. Dites à celle qui est maîtresse de ma vie que j'en fais ce qu'elle m'aurait ordonné d'en faire... L'Indienne sera sauvée... Un brave Nazaréen veille sur

l'Amiral, son nom est Don Juan de Avalloneda; faites-lui savoir, si vous le pouvez, qu'il ne faut plus quitter le fort, que dans deux jours je serai ici... Adieu, adieu; dites à Dona Dorothée qu'elle est noble entre toutes les femmes, et que c'est être encore bien loin d'elle que de sacrifier sa vie.

Beatrix voulut lui répondre, mais il était déjà dans l'allée qui devait le conduire au fleuve.

CHAPITRE IV.

Les Caraïbes.

Ismael étant descendu sur les bords de l'Ozama, s'élança dans son canot, et, après avoir pagayé quelque temps, il débarqua sur la rive droite, au milieu d'un bois épais où il était sûr de trouver une partie des Caraïbes qui ne devaient point quitter les environs du fort. Il se dirigea vers de grands acobas qu'on voyait dans l'éloignement, et qui avaient été désignés comme le lieu du rendez-vous; mais tout était silencieux, et le paisible voyageur se serait cru dans une complète solitude: on entendait seulement par intervalle le chant

mélancolique de l'aldaban et le bruissement des grandes lianes qui pendaient de la voûte de la forêt en festons de fleurs. Ismael s'approcha d'un arbre peu élevé, d'un coup de sabre il en abattit la tige creuse, la débarrassa adroitement des cloisons intérieures (1) qui s'y trouvaient, et se servant à la manière des Indiens de cette trompe naturelle, les sons en retentirent par trois fois dans la solitude : au second coup le vieux Tamadaré était déjà près de lui ; au troisième, on eût dit que la trompette du jugement dernier venait de sonner, et que des hommes s'éveillant de la tombe sortaient tout-à-coup de terre, mais silencieusement, pour se préparer à quelque action solennelle.

Et sans doute quiconque n'eût pas été accoutumé à une semblable apparition en eût été effrayé, car les Caraïbes, mieux

(1) Le bois-trompette.

peut-être que les autres nations de l'Amérique, savaient se donner un aspect redoutable. Le rouge et le noir du jenipa et du rocou formaient sur leur visage et sur leur corps les dessins les plus étranges et les plus variés; quelques uns étaient entièrement noirs, mais de ce noir bleuâtre et artificiel si différent de la teinte des nègres; d'autres n'avaient employé que le vermillon ardent, en se contentant de sillonner leurs joues de quelques raies bleuâtres qui augmentaient l'expression féroce de leur physionomie.

Leur front large et comme refoulé était couvert de longs cheveux noirs qu'ils coupaient par-devant avec des roseaux tranchans, comme le font encore les Botocoudos du Brésil; leurs jambes, serrées dès l'enfance par des espèces de bottines sans pieds qui descendaient jusqu'à la cheville, et par des bandelettes attachées au-dessous du genou; leurs jambes pré-

sentaient un mollet énorme qui ne nuisait cependant en rien à leur agilité. Leur arc détendu semblait un long bâton noir aminci aux deux extrémités; mais c'était surtout sur leur boutou, massue carrée admirablement travaillée, qu'ils avaient épuisé ce que la ciselure sauvage a de plus ingénieux. Cette arme, qui remplace le tomahawk des Américains du Nord, était faite d'un bois tellement dur et tellement pesant, qu'un seul coup appliqué par un bras caraïbe rendait le second inutile. Il faut ajouter encore à cet accoutrement guerrier plusieurs rangs de dents humaines formant un effroyable collier, et le grand demi-cercle d'or qui remplaçait le hausse-col chez ces sauvages.

Quand ils furent tous réunis, Tamadaré, le plus vieux d'entre eux, dit à Ismael de ce son de voix bas et presque timide qui chez tous les Américains du Sud contraste d'une manière si étrange

avec un aspect effrayant : — Es-tu venu, *Konomerou ?*

Et il répondit au bout de quelque temps : — *Calina toppé man*, je suis venu, homme très fort. *Acne Ereme Araïraca*, viens vite, Petite Tortue.

Le guerrier auquel il s'adressait, et dont la figure étrange contrastait avec le nom, s'avança et attendit en silence les ordres qui allaient lui être donnés.

— Fils de Piaye, fais ici l'office de Piaye : souffle l'esprit de courage à ces guerriers. Nous avons besoin d'être très forts.

— Le Tonnerre a bien parlé, dit Guacaciba, il y a long-temps que nous nous reposons comme des Iguanas entre des herbes fleuries...

Malgré la vive impatience qu'Ismael avait d'attaquer le fort Sainte-Anne, il sentit qu'il était important de ranimer le courage de ses guerriers par la cérémonie mystérieuse qui les rendait presque in-

vincibles en augmentant leur confiance ; il en hâta les préparatifs.

Le feu fut rapidement allumé. Les guerriers se prirent silencieusement par la mian ; Araïraca ou la Petite Tortue se vêtit d'un court manteau de plumes, attacha à ses jambes des espèces de bracelets de graines retentissantes, puis il entonna à voix basse une chanson mystérieuse, tandis que la ronde continuait, en répétant une espèce de refrain. Tout-à-coup il prit des feuilles de tabac, les plaça dans un long tube de bois, l'alluma au feu consacré, et inondant chaque guerrier d'un torrent de fumée, il disait à chacun : —Reçois l'esprit de courage !... Et le guerrier s'inclinait avec respect, croyant sentir le souffle du Génie de la guerre.

Araïraca dit encore :

— Avez-vous l'esprit de courage ?

— Nous l'avons, reprirent-ils au bout de quelque temps.

— Hé bien, dit Ismael, que Chéemen le Bon vous conserve, et que Maboia le mauvais Esprit rugisse de douleur en voyant votre courage. Les Génies sont au ciel pour vous regarder... Et il leur montrait les étoiles qui brillaient encore au firmament, et qui, selon la croyance des Caraïbes insulaires, étaient autant de petites Divinités éclairant les hommes de leurs faibles lueurs. Il ajouta : — J'ai vu ce matin le panache de Louquo s'inclinant dans les cieux : ceci est un fort bon signe... Il voulait parler de l'arc-en-ciel qui avait succédé à un court orage.

— Allons, hommes ! les os de vos ennemis feront des flûtes de guerre qui vous réjouiront, des flûtes qui feront danser vos filles et vos femmes *Eura !*... Puis il leur parla de leurs ancêtres venus des grandes terres, de leurs femmes qui les attendaient, espérant de riches présens, et riant d'avance de ceux qui n'auraient rien

apporté. Ensuite il leur dit rapidement quel était son but : il suffisait qu'il leur annonçât qu'on allait se battre, sa dignité de chef de guerre lui donnait tout pouvoir; il appela Chéemen trois fois, et ouvrit la marche.

Ils avancèrent alors en silence dans la forêt, s'arrêtant quelquefois pour écouter, selon leur coutume, appliquant l'oreille contre la terre, se faisant signe qu'on n'entendait rien.

Tant qu'ils étaient au milieu des grands arbres dont l'ombrage empêche les arbustes de croître, ils cheminaient avec rapidité, bien que ce fût dans un profond silence; mais dans les fourrés épais la marche se trouvait tout-à-coup retardée par d'innombrables végétaux, souvent épineux, qu'il fallait écarter; et dans ce cas ce devait être le plus renommé coureur qui allât devant et qui frayât le passage. Ils ne s'arrêtèrent qu'un moment vers le

milieu du jour pour manger un peu de leur *otoli*, viande séchée qui leur sert d'aliment durant la guerre, et dont ils étaient très sobres même pendant leurs marches. Se trouvaient-ils tourmentés par la soif, on ne s'arrêtait point pour la satisfaire, mais en passant dans la forêt chaque guerrier examinait les lianes dont il était entouré, certain qu'une d'entre elles cachait sous son écorce aride une fontaine végétale d'où découlait une eau pure sous les lèvres qui la pressaient.

Quelquefois l'un d'eux, s'arrêtant tout-à-coup, appuyait son oreille contre terre, écoutait tous les bruits lointains de la forêt, et faisait signe à ses compagnons que la marche pouvait être continuée avec sécurité, et que l'Ouboutou n'avait rien à craindre en avançant dans la direction qu'il indiquait. Il y avait environ une journée et demie que la troupe marchait ainsi quand on arriva dans le voisinage

du fort Sainte-Anne, que déjà plus d'un simple *Nitoukouiti* ou guerrier avait aperçu du haut des grands arbres de la forêt, sur lesquels ils grimpaient rapidement de temps à autre pour examiner l'aspect du terrain. Tout-à-coup la troupe se trouva dans les défrichés qui environnaient le fort. Là on pouvait être aisément surpris. Oulieni Banna, ou la Feuille de Balisier, qu'Ismael avait investi du pouvoir après lui, parceque Tamadaré avait voulu que ce jeune guerrier eût l'honneur qui lui était réservé, et préférait rester près de l'Ouboutou, Oulieni Banna; qu'on nommait selon l'usage la trace du Capitaine, s'avança, et avertit que, quoique le jour n'eût pas encore paru, on distinguait au-dessus du fort une petite fumée; elle semblait indiquer que tout le monde n'était pas endormi dans le fort, et qu'en tuant, d'une manière maladroite, la sentinelle qu'on voyait dans l'éloignement, se pro-

menant avec une parfaite sécurité, on n'en aurait pas moins bientôt toute la garnison à combattre. — Il faut, ajouta-t-il avec une expression de joie féroce, il faut qu'il ne crie pas en devenant un fantôme... Un guerrier suffit, une flèche suffit aussi; c'est moi qui éteindrai son tonnerre.

Et avant d'entrer dans les défrichés, Ismael leur rappela les effets du feu des Alouti, en les engageant à ne pas enêtre effrayés. L'observation d'Oulieni Banna lui faisait craindre qu'on ne fût en effet éveillé dans l'intérieur du fort, et qu'on ne pût éviter un combat général; il fut sur le point de remettre l'exécution de son projet à un moment plus favorable; mais l'idée que Nouna-Koali pouvait être livrée à des tourmens atroces ne le laissa plus hésiter; il fallait se hâter, mais en même même temps agir avec prudence. Il expliqua à ses compagnons la conduite qu'ils allaient tenir, et engagea surtout les plus jeu-

nes à modérer leur ardeur si on était contraint d'en venir aux mains. Alors tout retomba dans le silence, les Caraïbes se couchèrent le long des grands arbres qu'on avait récemment abattus; l'on eût dit de ces serpens qu'on trouve quelquefois près des énormes troncs renversés par le temps dans les forêts américaines.

Ils étaient prêts à s'élancer sur une proie facile, Ismael dit au guerrier : — *Oubao Bonon*, homme des îles, *acne erene*, sois prompt!... Le second chef ne dit qu'un mot, mais un mot qui était toujours suivi de la mort. — Mon arc, Imakou!... Un jeune guerrier le lui présenta. Alors il se baissa presque jusqu'à terre, et se glissa le long d'un grand acomas qui avait encore toutes ses branches. Ce géant des forêts, renversé à terre, semblait former à lui seul une petite forêt. De là le sauvage gagna un mahogon énorme, en marchant avec tant de précaution qu'il ne faisait pas plus de

bruit que si un anolis se fût glissé dans le feuillage.

Quand il fut à cinquante pas environ, il choisit une flèche dans le paquet qu'il tenait à la main. Il y en avait de bardelées comme un harpon, de simples comme si elles avaient eu une pointe de javeline, de dentelées pour la chasse; il y en avait aussi d'empoisonnées dans le suc des lianes ou du mancenilier. A son air à la fois féroce et réfléchi, il était aisé de voir celle qu'Ouliani Bana allait choisir; il ne la lança pa d'abord, le coup devait être mortel, ce n'était pas celle-là qu'il fallait employer. Il prit donc une simple flèche de chasse, la posa sur son arc, l'éleva en l'air, puis l'abaissa; tout-à-coup elle passa dans les branches d'un arbre qui était à peu de distance de la sentinelle; c'était une feinte: l'Espagnol détourna la tête en sursaut; mais il n'eut même pas le temps de réfléchir à ce qui causait ce bruit; la seconde

flèche était partie, il était baigné dans son sang... Ouhani Bana, la Feuille de Balisier, n'avait jamais lancé une flèche inutile; toutefois il croyait que son ennemi mourrait sans bruit, et il s'était trompé, un gémissement prolongé lui apprit que sa mort était terrible. Déjà il avait saisi son boutou pour s'élancer vers lui, quand il entendit dans le fort un bruit sourd; il comprit à l'instant ce qui était arrivé et ce qu'il regardait comme une maladresse impardonnable. Et alors il se glissa de nouveau derrière les troncs d'arbres comme un serpent qui vient de la plaine où il a poursuivi sa proie, et qui rentre dans la forêt. Quand il arriva près d'Ismael ses yeux étaient étincelans; il dit à voix basse: — Chef blanc, j'ai été adroit comme une tortue... Et il lui expliqua avec l'air d'un profond regret qu'on était éveillé dans le fort. Ismael l'avait compris avant qu'il eût parlé; à l'instant sa résolution

fut prise : il fallait, par un coup d'audace, enlever ce qu'on ne pouvait plus obtenir par la surprise. — Les flèches à feu, dit-il, les flèches à feu ; soyez prompts... Les guerriers le comprirent ; en un instant plusieurs briquets indiens furent allumés. Alors Ismael s'avança, en prenant mille précautions, jusqu'au fort, qui était bâti en pans de bois, mais recouvert de feuilles de lataniers. On avait seulement élevé une tourelle en briques qui servait d'habitation au commandant et où l'on conservait dans un lieu sûr les armes et les munitions.

En s'avançant ils virent qu'une grande agitation régnait dans le fort, et que le corps de la sentinelle avait été enlevé. Quelques momens après ils entendirent la trompette qui retentit au loin et qui appelait aux armes la garnison ; alors Ismael n'hésita pas, il pensa qu'il fallait attirer les assiégés d'un seul côté, et que

pendant ce temps-là il pourrait entrer dans la tour, où Nouna-Koali était probablement enfermée.

Il donna le signal; vingt flèches garnies de coton allumé sillonnèrent tout-à-coup les airs de leurs flammes blanches et allèrent tomber comme des rayons de feu sur les toits des magasins, qui commencèrent à fumer; vingt autres flèches furent encore lancées, et c'était un spectacle à la fois nouveau et imposant que ces longs sillons de lumière qui semblaient descendre des cieux pour embraser la terre; les flèches se succédaient rapidement, et nulle, dans sa parabole lumineuse, ne manquait les toits déjà enflammés.

Comme Ismael l'avait prévu, les Espagnols se portèrent en foule vers l'endroit où se propageait l'incendie; mais c'était dans un tel désordre, qu'on voyait, même des défrichés, combien ils étaient peu pré-

parés au combat; alors l'Ouboutou ordonna à quelques guerriers, sous la conduite de Tamadaré, d'entretenir l'incendie. Puis il s'avança avec le *Tiouboutouli canoâ*, ou Chef des canotiers, vers la tour, qui était défendue par un fossé le long duquel régnait une double haie de palmistes épineux.

Ces obstacles ne l'arrêtèrent pas. A ses ordres on poussa le cri de guerre, l'*Eura Oueh* des Caraïbes retentit jusque dans les montagnes; mais au milieu de cette clameur terrible, dont rien ne peut donner une juste idée quand on ne l'a pas entendue, on distinguait le cri d'Oulieni Banna; ce n'était qu'un rugissement prolongé, interrompu par une espèce de sanglot arraché de la poitrine, auquel succédaient ces paroles, qu'il ne cessait de répéter en chantant : — *Maboué alouti, Maboué*, bonjour, blancs, bonjour;... le soleil va luire!... C'était sa chanson de guerre,

car souvent des guerriers sauvages n'en ont pas de plus longues ni de plus terribles; mais le vrai sens des paroles est toujours effrayant.

Les Espagnols ne leur répondirent pas par des cris; mais tout-à-coup une lumière brilla, et une pièce de canon chargée à mitraille vomit contre les Sauvages des balles et des morceaux de fer; plusieurs tombèrent... Alors Yuanat ou le Caïman parla pour la première fois; il s'écria: — *Halea tibou!* soyez les bienvenus... Mais ce n'était qu'un cri du courage chancelant, comme en font entendre souvent les Sauvages, alors que la crainte commence à s'emparer d'eux. Il était aisé de voir que ses compatriotes, terribles dans d'autres combats, n'avaient pu se défendre d'un mouvement de terreur. Kaïzar poussa encore le cri de guerre: — *Eura! Eura Oueh!* Ils reprirent leur boutou et franchirent la première palissade; alors l'artillerie les

balaya de nouveau, et ils n'osèrent plus avancer.

Pendant qu'ils se ralliaient, et qu'Ismael essayait de les ramener contre les portes de la tour, Tamadaré employait une ruse de guerre qui ne manquait pas ordinairement son effet dans l'attaque des villages indiens : s'étant aperçu qu'un assez grand nombre d'Espagnols cherchaient à sauver d'un bâtiment menacé par les flammes un grand nombre d'objets qui y étaient enfermés, il saisit un vase de terre dont il s'était muni, le remplit de charbons enflammés, puis le couvrant de pimens verts, il alla le jeter au milieu des Espagnols. Une fumée enivrante sortit de cettte espèce de bombe sauvage; et les Caraïbes continuèrent à lancer une grêle de flèches à feu.

Ce fut alors un spectacle réjouissant pour ces barbares que de voir les Espagnols sortir chancelans et comme aveuglés par la fumée corrosive des pimens embrasés.

Pendant ce temps les flèches volaient ; on entendait les coups de boutou fracasser les épées ; les cris de guerre se mêlaient au bruit de l'incendie. — Santiago ! santiago ! répétait-on de toutes parts quand l'*Eura Oueh* des Caraïbes annonçait une nouvelle attaque,... Santiago ! sauvez-nous de ces damnés Sauvages.

Déjà Ismael avait franchi les plus grands obstacles, et il se trouvait, avec Oulieni, près de la porte de la tour en briques; mais cette porte était en bois d'acajou commun, liée par des traverses de fer : les coups de boutou retentissaient vainement sur elles. L'artillerie tonnait, les balles volaient par-dessus la tête des guerriers qu'elles avaient épargnés. Il sembla à Kaïzar entendre, malgré cet effroyable bruit de guerre, un chant où son nom était répété ; il appela Nouna au milieu des cris de ses Caraïbes, mais nulle voix ne lui répondit; et comme il redou-

blait ses efforts, les Espagnols, qui avaient abandonné les bâtimens enflammés, revinrent défendre le point qu'on attaquait; et le feu de la mousqueterie rendit bientôt inutiles tous les efforts des guerriers.

Ils couraient en désordre, s'écriant: — *Maboya Kayeu eu Kaima Liori!* l'Esprit infernal est ici, sauvons-nous!... En effet ils s'enfuirent; mais les balles les atteignaient, et bien peu purent échapper.

La Feuille-de-Balisier avait été frappé dès la première attaque; comme Ismael regardait autour de lui pour l'appeler encore, il le vit étendu, sans vie, sur le cadavre d'un Espagnol, dans le bras duquel il avait imprimé ses dents. Yuanat était mort en mordant de rage son énorme boutou. Ismael courut alors vers les fuyards; mais la plupart étaient blessés, et se glissaient le long des troncs d'arbres pour rentrer dans la forêt. Suivi seulement de Tamadaré et du Tiouboutouli, il voulut

retourner au pied de la tour; mais tandis qu'il passait près du magasin enflammé, une partie de la charpente se détacha avec fracas du bâtiment; il voulut l'éviter; la fumée épaisse l'empêcha de se diriger. Plusieurs portions de la couverture continuaient à tomber; et comme il allait franchir cet endroit dangereux, une poutre l'atteignit; il fit encore quelques pas en avant; mais tout-à-coup il tomba à terre, au milieu des torrens de fumée.

Quand il revint à lui, il se vit dans une petite vallée opposée à la forêt et loin du fort. Le vieux Tamadaré était à ses côtés, et contemplait l'incendie des défrichés que les Espagnols avaient allumés, espérant ainsi détruire ceux de leurs ennemis qui s'y étaient réfugiés. Le vieux Caraïbe, qui avait exposé sa vie pour le sauver, ne donna aucun signe de joie en le voyant retrouver ses sens; il se contenta de lui dire, selon le cérémonial indien:

— Es-tu revenu, mon fils? Voilà un feu très triste, il consume les guerriers.

Alors seulement Ismael s'aperçut que le vieillard avait reçu un coup de lance à la cuisse. Le sang coulait en abondance, mais le vieux chef semblait ne point s'en occuper. Une fois il lui dit : — *Haichan!* adieu, se leva et fit quelques pas vers l'incendie, mais il retomba aussitôt. Ismael fut sur le point de l'imiter; l'idée des souffrances qu'on réservait à Nouna-Koali lui devenait insupportable ; il voulait du moins mourir dans l'endroit où on allait la faire expirer.

La vue du vieillard qui avait exposé sa vie pour le sauver, et qui devait la perdre infailliblement sans son secours, vint tout-à-coup l'arrêter. Il eut sur-le-champ une autre pensée. L'habitation de Balboa n'était qu'à quelques lieues, il pouvait y conduire Tamadaré, informer Dorothée du triste résultat de ses efforts,

et peut-être sauver Nouna-Koali en rassemblant de nouveau quelques partisans dans les montagnes de Bonao.

—Tamadaré, dit-il au vieillard, peux-tu encore marcher ?

—Oui, répondit celui-ci, comme le caïman qui se glisse entre les longues herbes; mais me relever maintenant, ce sera bien difficile. Cependant, Ouboutou, je me suis sauvé ainsi durant la guerre des Arouagues, j'essaierai encore de le faire cette fois. Et le vieux Sauvage, tout sanglant, se mit à se traîner entre les herbes de la savane avec une surprenante agilité. Il s'arrêta, leva la tête et regarda autour de lui, comme le jaguar blessé qui cherche à fuir examine d'un œil ardent ce qui l'entoure; et il finit par dire : — Louquo ne veut pas que je meure encore.

Ismael arracha alors une portion de sanagua, chercha dans l'herbe quelques plantes dont il connaissaït l'usage, et en pansa rapi-

dement la blessure de Tamadaré. — Maintenant, dit celui-ci, je gagnerai facilement la forêt, et il n'y a pas, tu le sais, un Caraïbe qui ne sache se tirer d'affaire dans les bois. Si j'y meurs, Ouboutou, je ne serai pas sans les honneurs de la sépulture; tu feras une petite fosse sous un yarumas; et voici du bixa avec lequel tu peindras mon corps en rouge; puis tu me lieras les bras et les jambes avec des lianes, et tu me descendras ainsi dans la dernière demeure, en tournant mon visage vers l'Orient; ensuite tu mettras quelques fruits sur la terre qui me couvrira, car il ne faut pas que j'aie faim dans le pays des âmes, Ouboutou, où je deviendrais un fantôme terrible. Tu diras un chant de mort très court, mon fils. Le vieux Sauvage, rassuré par les promesses d'Ismael, se traîna avec assez de rapidité vers la forêt. Dès lors Ismael et lui se crurent en sûreté; ils savaient que les Indiens du pays étaient

incapables de les attaquer, et que les Espagnols ne connaissaient pas encore suffisamment ces immenses solitudes pour chercher à les y découvrir.

— Écoute, Chef, dit le vieux Tamadaré, va-t'en maintenant,... laisse-moi mourir comme un vieux vautour que la flèche a blessé, et qui a eu encore assez de force pour aller tomber sur l'arbre qui lui sert de carbet. Tamadaré ne craint plus d'être un objet de dérision pour l'ennemi. Va-t'en; il suffira que dans quelques mois tu viennes enterrer mes os blancs que les fleurs auront recouverts.

— Père, lui dit Ismael, maintenant mes forces sont ici, mes âmes m'avaient abandonné, et elles sont revenues. Je sais que tu mourrais comme le mangfeni, sans pleurer, mais je ne le veux point.

Et alors il alla abattre un petit palmiste qui croissait entre deux mameys; il en détacha cette espèce de réseau végétal qui

forme une toile tissue par la nature; il en lia avec deux cordes de pitte les extrémités, les jeta sur ses épaules, puis faisant monter le vieillard sur cette espèce de siége, il attacha les cordes autour de son corps de manière à avoir les mains libres, ce qui était indispensable pour marcher dans la forêt; car il était continuellement obligé d'abattre avec son sabre les lianes qui s'entremêlaient sur son passage; lui-même il était encore très faible, et souvent il se voyait contraint de s'arrêter quand des arbres, renversés par le temps, montraient au milieu des herbes leurs gros troncs moussus; s'il voulait monter par-dessus, le pied s'enfonçait quelquefois tout-à-coup en en faisant fuir un reptile,... c'est que l'humidité de plusieurs années avait miné sourdement l'arbre sur lequel la hache se serait autrefois brisée.

Pendant ce temps le jour était venu;

mais le soleil s'était caché, et il faisait sombre dans la forêt. Ismael déposa un moment son fardeau, et il monta, quoiqu'avec beaucoup de peine, au sommet d'un acoma afin de s'assurer de la direction qu'il devait suivre; il regarda assez long-temps parceque la brume l'empêchait de distinguer les objets éloignés; mais à la fin il reconnut la vallée où était située l'habitation de Balboa : cette découverte le remplit d'espoir, car il avait craint un moment de s'être égaré. Il descendit avec plus de rapidité qu'il n'avait pu monter; mais quelle fut sa surprise quand il fut à terre, de ne plus trouver le vieillard! il le chercha vainement entre les herbes, l'appela à voix basse, et enfin, quoiqu'il n'eût jamais vu d'animaux féroces dans ces forêts, il s'imagina que le malheureux vieillard avait été enlevé par un de ces redoutable jaguars dont on lui avait si souvent parlé, mais qui n'exis-

taient, dit-on, que dans les terres éloignées. Cette idée lui semblait affreuse, et il errait avec inquiétude de côté et d'autre, examinant tous les feuillages, revenant à la place qu'il avait quittée. Tout-à-coup il entendit une voix faible qui lui disait: — *Imakou*, c'est-à-dire: Mon fils..., viens ici. Mais s'il reconnaissait la voix de Tamadaré, il ne voyait absolument rien. Comme il cherchait encore, la voix le guida de nouveau, et tandis qu'il regardait un énorme guama étendant vers l'ouest de la forêt ses branches immenses, la voix l'appela avec impatience, et il regarda au bas de l'arbre. Une main écartait de grandes feuilles de balisier, et il vit les deux yeux du vieux Caraïbe qui brillaient dans l'obscurité. — Ouboutou, les jeunes Chefs ont toujours besoin d'apprendre quelque chose, ce sont les pics, ces oiseaux criards aux belles couleurs, qui m'ont enseigné ceci à moi, et j'ai voulu te le montrer.

Vois, quand l'écorce d'un guama a cette teinte, c'est que l'arbre est creux en dedans; mais il ne faut pas détruire l'écorce: ceci est un carbet naturel qui peut sauver un guerrier dans sa fuite, et l'on y est fort bien durant plusieurs jours quand les grosses fourmis rouges ne viennent pas vous y tourmenter.

Et alors Tamadaré, enchanté de la leçon qu'il venait de donner au jeune chef, sortit de son tronc d'arbre, mais il était couvert des insectes dont il venait de parler; plusieurs étaient entrés dans sa plaie, sans qu'il semblât y faire la moindre attention, et il continua en s'adressant d'un ton de voix assez sévère à Ismael: — Chef, les ottomaques te mangeront comme ils avalent leurs boules de terre, si tu n'apprends toutes les ruses qui conviennent dans nos bois. Un guerrier ne doit pas seulement savoir se battre comme le mangfeni, il faut qu'il soit fin comme

l'ouelleouma. Le vieillard, ravi de l'exemple qu'il venait d'offrir au jeune Ouboutou, voulut se reposer encore la plus grande partie de la nuit; puis son compagnon le chargea de nouveau sur ses épaules, et ils franchirent ainsi l'espace qui les séparait de l'habitation de Pedro Balboa, où ils arrivèrent le lendemain à peu près vers le milieu du jour.

CHAPITRE V.

L'Asile.

Avant d'entrer dans la maison, Ismael, selon ce dont il était convenu avec le propriétaire, sonna par trois fois de sa trompe indienne, afin de savoir si Balboa était seul; une cloche lui répondit: alors il s'avança avec Tamadaré, côtoya le petit lac dont j'ai déjà parlé, et entra dans l'habitation de son ancien hôte, qui, selon l'usage des Castillans, venait de faire la sieste.

— Oh! oh! Seigneur étranger, dit-il en se frottant les yeux et en regardant avec surprise le fardeau que portait Ismael,

quel est ce vieux crocodile que vous portez là? est-ce un prisonnier de guerre?

— C'est un vieillard blessé, Balboa, et je vous connais suffisamment pour croire que vous ne lui refuserez pas un asile. En achevant ces mots il déposa Tamadaré dans un hamac, et le brave Castillan, sans demander d'autres éclaircissemens, l'aida dans les soins qu'il lui donnait. Quand le vieux guerrier eut commençé à se reposer, Ismael expliqua à Balboa, qui était plongé dans la plus grande surprise, tous les malheurs arrivés à l'Amiral, les efforts qu'il avait faits pour que l'Adelantado vînt le secourir, et l'affreuse captivité de la pauvre Indienne qui s'était chargée de son message : — La voir périr victime de son dévouement, s'écria-t-il, est une chose horrible à mes yeux, Balboa! Prenez soin de ce vieux guerrier. J'irai mourir sous le fort, si cela est nécessaire... Mon épée est maintenant un rayon du soleil de la ven-

geance, qui ne peut s'éteindre que dans une mer de sang!

— Ne vous en déplaise, Seigneur étranger, malgré votre fureur contre les gens du fort, il est nécessaire, en cette occasion, de montrer moins d'ardeur et plus de prudence. Vous êtes encore bien jeune pour mourir; une Indienne, d'ailleurs, ne mérite pas un tel sacrifice : cependant son dévouement à l'Amiral m'intéresse ; et, sans que vous vous exposiez inutilement à perdre la vie pour elle, j'irai moi-même savoir quel est son sort. Par saint Jacques! Seigneur Cavalier, je sais que vous êtes prompt dans vos entreprises :... vous l'avez peut-être été un peu trop dans celle-ci; mais vous verrez que Balboa sait servir ses amis et ceux de l'Amiral. Vous êtes venu par les forêts, moi j'irai par la plaine, et avec mon bon andalous, qui paît tranquillement dans ce petit pâturage, je serai promptement de retour. Je

suis d'ailleurs fort bien avec le Capitaine Sanchez, et un mot sur la pauvre Indienne peut être dit à propos et lui sauver bien des souffrances.

Ismael, malgré les sentimens dont il était agité, comprit qu'en allant au fort il pouvait périr inutilement, et qu'il fallait bien mieux, avant d'agir, être instruit de ce qui s'y passait; il remercia donc Balboa dans des termes indiquant assez l'importance qu'il attachait au service que celui-ci allait lui rendre, et il le vit bientôt, avec joie, s'élancer sur son andalous, qui l'emporta dans la plaine.

CHAPITRE VI.

Les Vautours.

Le lendemain du jour où Pedro Balboa était parti, comme le soleil allait se montrer et qu'on apercevait déjà des milliers d'insectes qui se jouaient à la surface du lac, tandis que les flamans, étendant leurs belles ailes roses, sortaient du milieu des roseaux et s'avançaient gravement sur le rivage, qu'ils paraient comme des fleurs animées, Ismael, devenu insensible au spectacle qu'il avait sous les yeux, ne regardait que la savane où il avait vu partir le brave Castillan, et il essayait de distin-

guer, au milieu de la vapeur du matin, si le bon andalous ne paraissait point. Tout-à-coup il le vit; l'on eût dit qu'il nageait dans ce léger brouillard plutôt qu'il ne galoppait, et bientôt Ismael distingua Balboa qui pressait le pas de sa monture avec de longs éperons de fer qu'il avait attachés à ses talons nus, comme cela arrive encore de nos jours à quelques pauvres colons de l'Amérique méridionale, quand ils n'ont pas l'industrie de se faire des bottes avec les jarrets d'un bœuf ou ceux d'un cheval.

— O mon brave hôte! mon brave hôte! s'écria Ismael du plus loin qu'il put se faire entendre, je vous ai souhaité comme le voyageur prêt à mourir souhaite un instant de brise dans le désert.

— Par saint Jacques! j'ai bien été aussi vite que le vent; mais ma venue ne vous sera d'aucune joie: dans la nuit même ils avaient fait partir l'Indienne pour San-

Domingo, et cela sous bonne escorte. Par la Vierge Marie! ils avaient quelques raisons de craindre pour eux et pour leurs prisonniers : on ne voit que décombres sanglans, et ces damnés Sauvages peints en rouge, qu'on aperçoit étendus à terre près des Chrétiens, ont l'air de diables qui dorment après le Sabbat. Je me suis comporté avec discrétion ; j'ai su que plusieurs Castillans vous avaient reconnu dans la mêlée comme n'étant pas un de ces enragés Caraïbes, et que votre corps avait été cherché même parmi ceux que l'incendie des défrichés a presque dévorés, car bien des Indiens sont allés mourir à quelques pas du fort dans la forêt.

— Donnez-moi votre cheval, Balboa; j'irai à San-Domingo.

— Non pas, Seigneur Cavalier, non pas : la chance est trop triste maintenant à courir; mais, moi, j'irai à la ville pour vous servir et pour servir l'Amiral,

dût le bon andalous tomber en arrivant.

Ismael resta plongé quelque temps dans une rêverie profonde. Ce que lui annonçait Balboa changeait toutes ses pensées.

— Si vous allez à San-Domingo, continua le Castillan, vous y allez certainement sans utilité pour l'Amiral et sans avantage pour l'Indienne qui a voulu le sauver. Elle est maintenant dans la ville, dont, à coup sûr, les avenues sont gardées, car le capitaine Sanchez m'a dit qu'il allait engager le nouveau Gouverneur à redoubler de surveillance, et à placer sur les hauteurs des hommes armés de mousquets à fourchette, qui domineront la campagne et qui pourront tirer sur les gens suspects. Vous êtes peut-être déjà signalé, Seigneur Cavalier, et il me semble que ce serait une témérité inutile que d'aller ainsi au-devant de la mort.

— Eh bien ! Balboa, eh bien ! je vais

mettre en usage votre bonne volonté; puisque vous n'inspirez aucune défiance, je vous prierai seulement de porter un message à ce brave Juan de Avalloneda, qui accompagne en tout lieu l'Amiral. Quant à moi, j'attendrai cinq jours ici une réponse; si elle ne vient point, j'irai au fort de la Conception implorer quelques amis de l'Amiral, et s'ils veulent me suivre, les arquebusiers de Bovadilla ne nous effraieront pas.

Il écrivit rapidement à Jean d'Avallon ce qui s'était passé, en l'engageant à voir s'il ne serait pas possible de faire quelques tentatives dans la ville pour sauver Nouna-Koali, et opérer un soulèvement en faveur de Colomb; il ajouta qu'il n'attendait que sa réponse pour faire une nouvelle tentative au fort de la Conception, où l'Amiral avait encore quelques hommes dévoués; il le suppliait surtout d'instruire la nièce de Bovadilla du

triste résultat de son attaque nocturne et de tous les malheurs qu'il avait éprouvés; il terminait en disant : — Rien n'est perdu pour celui à qui il est resté un ami,... et une épée du pays d'Abenamar.

Balboa lui promit de faire tous ses efforts pour remettre cette lettre avant la fin de la seconde journée; et après avoir fait manger au bon andalous quelques épis verts de maïs, il prit la route qui conduisait à San-Domingo, ne faisant attention ni à la chaleur ni à la brise, marchant toujours et ne songeant qu'à l'Amiral, dont l'affreuse situation lui donnait un zèle qu'il n'eût pas eu en toute autre circonstance, et surtout pour l'Indienne.

Après avoir visité les blessures du vieux Tamadaré, qui n'avait besoin que de repos, Ismael pensa que ses guerriers pourraient errer à l'aventure dans les forêts du voisinage. Il enferma donc le vieil In-

dien dans la cabane, et il entra dans les bois qu'on apercevait dans le lointain, il y sonna à plusieurs reprises du boturo de guerre; mais nulle voix ne lui répondit dans la solitude. Il erra long-temps, examina les arbres et les plantes, et ne vit aucune trace du passage des guerriers; il acquit la triste certitude que désormais il ne devait rien attendre que de son courage, et que ses braves chasseurs avaient été anéantis... Comme il regardait du côté de l'Orient, il aperçut une nuée de vautours, volant pesamment: on eût dit un nuage sinistre qui présage les tempêtes: il détourna la tête à la vue de ces oiseaux de rapine; il lui semblait que leur cri était le chant de mort des guerriers. Les paroles du Hamasa lui revinrent à la pensée, et il s'écria: — Ils sont allés de cadavre en cadavre, et lourds d'un tel repas leurs ailes ne peuvent les enlever dans les airs.

— Eh bien! mon fils, lui dit à son retour

dans la cabane le vieux Tamadaré, faut-il dire les paroles du retour ou le chant des âmes ? Ismael gardait le silence. Le vieillard l'avait compris ; tout-à-coup il se leva dans son hamac, se mit sur son séant, et il commença un chant de douleur qu'il répétait d'une voix grave et tremblante parcourant à peu près les mêmes notes, enflant les sons et les diminuant tour à tour, selon qu'une douleur plus ou moins véhémente lui arrachait des plaintes tristes ou énergiques. Ismael lui répondait quelquefois en répétant, selon l'usage, ces paroles de douleur et de vengeance ; ce fut ainsi qu'il attendit la lettre qui devait lui apprendre ce qui se passait à San-Domingo... Laissons-le dans cette triste solitude, et retournons un moment à la ville pour savoir ce qui y est arrivé.

CHAPITRE VII.

L'étoffe parlante.

Après avoir cheminé sans relâche, en ne s'arrêtant que dans quelques habitations isolées pour faire reposer son bon cheval, qui n'était guère habitué à de tels voyages, Balboa arriva à San-Domingo, exténué de fatigue et fort tard. Il s'aperçut bien que la garde des portes était doublée; mais comme il était seul et qu'il n'inspirait nul soupçon, on ne fit aucune difficulté pour le laisser entrer. Il pénétra donc facilement jusqu'à la grande rue de Santiago, où demeurait Jean d'Avallon, qui n'y était

connu que sous le nom de Juan de Avalloneda, et qui habitait alors une petite maison fort isolée où il demeurait avec l'Indien esclave que Balboa leur avait fourni, comme on prête un cheval, pour porter le faible bagage de l'Amiral. Guarazuma, en revoyant son maître, manifesta une sorte de joie, car, entre tous les Castillans, notre cultivateur était à peu près le seul qui ne frappât pas trop souvent les malheureux qui étaient sous sa domination. Pedro Balboa trouva le Français pâle, défait, ayant dans toute sa physionomie une expression de colère concentrée, bien différente de la joyeuse franchise qui y était répandue habituellement.

— Qu'avez-vous, Don Juan?... Les affaires de l'Amiral vont-elles plus mal?... s'écria l'Espagnol.

— Par saint Leu! répliqua le Bourguignon, si elles ne vont pas plus mal, elles ne vont pas mieux... Et quand ils auront

condamné cette malheureuse Indienne à être brûlée ou à mourir de faim, comme on dit qu'ils le feront,... ses affaires n'en seront pas meilleures... La pauvre fille! ô la pauvre fille!... Par la châsse de Notre-Dame! je n'ai donné que deux conseils en ma vie, et c'est le bon conseil dont on n'a point voulu. Pourquoi l'Amiral est-il venu ici, quand je m'y opposais ? Pourquoi ai-je porté cette maudite lettre à l'Indienne! Malédiction sur moi! je ne pourrai m'en consoler. Et le Morisque, maintenant, qu'est-il devenu? Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé de se faire prendre au fort Saint-Anne! Nous ne savons rien ici; toutes les avenues sont gardées jusqu'à nouvel ordre... Oh! seulement s'il était ici!

— Il y sera, Don Juan, dit Balboa avec beaucoup de sang froid, il y sera, car je vois que votre Morisque est l'étranger qui venait souvent me visiter. Et ne vous inquiétez pas tant pour une Indienne; il y

a, par ma foi! assez de cette misérable race dans l'île.

— Cette Indienne-là, Balboa, cette Indienne-là, je donnerais tout mon sang pour la sauver.

— Oh, oh! Don Juan, vous prenez bien chaudement la chose.

— C'est qu'il n'y a plus de temps à perdre, c'est que demain le jugement sera prononcé; car, étant fille de Cacique, ils ont daigné la juger. La malheureuse! elle n'a voulu rien dire; mais je ne sais quels diables d'argumens leurs licenciés pourront trouver pour faire du mal à une telle créature.

— Pour le jugement, c'est comme s'il était prononcé, puisqu'ils se sont réunis... Je ne croyais pas, à dire vrai, les choses si avancées.

— Avec un sabre, Pedro, on coupe de tels jugemens; avec une arquebuse, on envoie du plomb à ceux qui les exécutent; mais un seul homme, un seul... Et Jean

frappait avec rage la terre de son pied.

— Je vous comprends, je vous comprends; mais la chose est bien difficile! Néanmoins je suis prêt à être de la partie, et avant peu nous aurons du renfort. S'il ne s'agit que d'envoyer un message à cet étranger que vous appelez Ismael, et auquel j'ai réellement plus d'une obligation, l'Indien que nous avons ici est le meilleur coureur de toute l'île; pour mon andalous, il n'y faut pas songer, à peine la pauvre bête peut-elle se tenir sur ses jambes! Guarazuma ou le Fruit-Rouge, comme ils l'appellent, portera notre lettre en moins de rien. Il a l'air simple, mais il est malin;... et nul, en voyant son costume, qui est à peu près celui de notre premier père, ne songera à l'inquiéter.

— Votre idée est bonne, Pedro, dit le Français. Et il écrivit à la hâte quelques mots au Maure. Balboa fit venir son Indien, lui remit le message, et lui ordonna, malgre la

nuit, de marcher sans relâche jusqu'à son habitation, en lui rappelant ce que du reste croyaient tous les Indiens d'Haïti, qu'une lettre rendait compte des actions de celui qui la portait, et qu'on saurait à son retour comment il se serait conduit (1).

Guarazuma reçut le message avec un respect presque religieux ; et sans attendre que le jour fût arrivé, descendit jusqu'à l'Ozama, d'où il gagna heureusement la campagne.

Quand Guarazuma fut dans la plaine, il chemina d'abord fort vite jusqu'au jour, bien convaincu que la lettre qu'il tenait serrée dans sa main était un témoin irrécusable du plus ou moins de rapidité de sa marche, et qu'elle pouvait en rapporter toutes les circonstances ; mais ce témoin avait fini par devenir incommode, et le gênait beaucoup, car, par la chaleur accablante qu'il

(1) Voyez Las Casas, Benzoni, etc., etc.

faisait, le pauvre Indien eût bien voulu aller d'un pas moins prompt.

Comme il passait près d'un bananier, une idée lumineuse lui vint tout-à-coup à l'esprit; il détacha deux larges feuilles, prit la lettre de l'air le plus respectueux, et lui dit en s'inclinant à plusieurs reprises, que la chaleur était fort grande, et qu'il allait la couvrir de cette fraîche enveloppe de verdure pour empêcher le soleil de l'incommoder. Et en suivant cette excellente inspiration, il se prit à sourire de son heureuse pensée. Certain alors que la lettre ne pouvait plus le voir, il détacha sans bruit quelques bananes et il les mangea silencieusement. Mais tout-à-coup une autre inquiétude troubla sa cervelle: il songea avec effroi que l'étoffe parlante n'entendant plus le bruit de ses pas, pensait qu'il était en repos, et il prit soin à plusieurs reprises de l'informer que sa marche était beaucoup trop rapide pour

qu'elle l'entendît, même faiblement. Après un repas abondant, il jugea à propos de se mettre en marche de nouveau, et il prévint l'étoffe parlante qu'il allait aller d'un pas ordinaire. Il cheminait depuis une heure assez lestement, quand il commença à voir dans le lointain les signes infaillibles d'un orage; il aperçut en même temps une pauvre cabane indienne qui se trouvait sur le chemin. Comme à presque tous les craintifs habitans d'Haïti, le tonnerre causait au pauvre Guarazuma une grande terreur; il y attachait les idées religieuses les plus terribles, et pour tout au monde il n'eût pas voulu être seul dans la campagne au moment où la foudre pouvait éclater. Il s'achemina donc en prenant les plus grandes précautions vers la cabane indienne, où toute une famille était assemblée autour d'un feu brillant; il entra en faisant mille signes pour que l'on pût comprendre qu'il te-

nait à la main une lettre, et qu'il fallait garder un profond silence ; on le comprit aisément, et la conversation, d'abord fort animée, cessa tout-à-coup ; mais Guarazuma, que son génie inventif n'abandonnait point, se fit donner plusieurs bandes d'étoffe de coton, en entoura le prétendu Zémès, et le déposa soigneusement dans une de ces corbeilles que les Indiens tressaient avec tant d'habileté, et qui servaient, dans les cabanes, à conserver les objets les plus précieux ; cette espèce de coffre était déposé ordinairement dans un coin reculé de la *caney* ou maison indienne, et souvent dans une des petites chambres formées par les cloisons intérieures. Bien persuadé alors qu'il ne pouvait plus être entendu, le nouvel hôte vint s'asseoir au foyer ; la conversation reprit bientôt son cours, car Guarazuma n'était point inconnu à ceux qui l'avaient accueilli.

—Voici un horrible tonnerre, dit l'homme le plus âgé de la famille : Gaomonacon est bien irrité. Oh ! s'il pouvait brûler la ville des hommes armés !... Et un demi-sourire accompagnait ce vœu, que l'Indien n'avait osé faire que d'une voix faible.

— Guarazuma, reprit un hôte, ce n'est point nous qui avons connu votre père le Buhitio, qui vous dirons de sortir par cette tempête. Mais comment osez-vous vous charger d'une étoffe parlante, qui dit tout aux blancs, et qu'on a tant de peine à empêcher de voir ce qui se passe ?

Guarazuma fit signe qu'il avait craint surtout les coups de bâton, et que c'était cette peur salutaire qui l'avait engagé à se charger du message. En ce moment un effroyable coup de tonnerre se fit entendre, et les malheureux Indiens s'agenouillèrent en répétant : — Vagoniona ! Vagoniona ! ayez pitié de nous.

— Il faut vous habituer à dire santiago devant les étrangers, dit un vieillard qui se tenait à l'écart, autrement... Il montra ses épaules qui attestaient la douceur des moyens de persuasion employés par les *Encommenderos*.

Quand le calme fut rétabli, une voix de femme dit : — Par cette tempête les *Maguacochios* ne viendront pas chez nous. Le Zémès est éloigné, honorons Jocahima, et offrons un festin à l'étranger. Et, en achevant ces mots, elle alla chercher une idole en terre cuite qui était soigneusement cachée dans un coin de la cabane.

Chacun alors commença à réciter divers *arcytos* devant l'image d'Attabeira; puis on mit sur une petite table de pierre un vase rempli de tabac en poudre, que chacun aspira abondamment au moyen d'un chalumeau bifurqué, que l'on appliquait à la narine en murmurant des paroles sym-

boliques. Cette singulière cérémonie ne tarda pas à exciter le cerveau des Haïtiens à peu près comme s'ils avaient bu quelque liqueur spiritueuse ; on apporta des épis de maïs rôtis, de la cassave, quelques crabes pimentés, des vases remplis de vin d'ananas; et le festin indien commença au milieu des discours de l'assemblée.

— Par Vagoniona le grand Roi! dit un vieillard, autrefois nous n'aurions pas été obligés de nous cacher pour honorer les Zémès et célébrer un festin; mais les *Maguacochios* dévorent en un seul jour ce qui servirait à nourrir plusieurs enfans de Jocahima!... Ce qu'il y a de mieux, à coup sûr, c'est de ne plus ensemencer leurs champs afin qu'ils meurent avec nous!

— Hélas! hélas! dit une femme, il fallait encore mieux être attaqués par les Caraïbes, qui nous tuaient tout-à-coup, que de languir ainsi, nous cachant quand nous n'osons nous disperser. O Guma-

soa ! O mère de Jocahima, secourez-nous !

—Il faut dire Marie devant les étrangers, reprit le vieillard qui avait déjà interrompu la conversation.

— On m'a assuré qu'elle protègerait les Indiens ; et je la prie, dit une jeune fille. J'ai vu son image ; elle a une figure fort douce ; son fils est un enfant qui a bien souffert pour les hommes.

— Je le crois, s'il a vécu parmi les *Maguacochios*. Oui, jeune fille ! oui ! ils sont horribles dans ce qu'ils font ; il y a des choses belles dans tout ce qu'ils disent, et leurs Dieux sont plus pitoyables qu'eux... Écoutez ! écoutez ! continua-t-il : à la grande fête des Caciques il faudra boire, si cela continue, le jus empoisonné de la Yucca, et aller tous ensemble demander justice aux Dieux étrangers.

— C'est qu'au lieu d'aller devant les Dieux, dit Guarazuma, qui n'avait point encore pris la parole, si vous agissez

ainsi, vous irez dans un lieu d'horribles ténèbres, où le feu roule comme un fleuve sur les âmes suppliantes. Il faut souffrir sur la terre quand on n'est point le plus fort.

En ce moment un faible coup de tonnerre se prolongea dans le lointain.

— Entendez-vous Jocahima qui vous le dit dans le ciel!

— Souffrir!... toujours souffrir, Guarazuma! dit un homme d'un âge mûr que le travail de la terre avait déjà courbé. Je suis las de souffrir pendant des années, moi; je n'ai plus de courage. Savez-vous que ces épis de blé indien que vous mangez maintenant, il a fallu les enlever durant la nuit pour les donner à nos enfans affamés? Savez-vous que cette cassave, il a fallu la faire en silence, et que plus d'une fois la mère qui la préparait s'est sentie l'horrible désir de choisir entre la nourriture qui prolonge la vie, et le poison qui

tue... Exécration ! exécration sur l'oppresseur... En disant ces mots, l'Indien s'était animé ; ses yeux ardens montraient qu'il eût été capable de quelque action de courage si son corps affaibli ne lui en avait ôté le pouvoir. Il répéta à plusieurs reprises ses imprécations. Pendant ce temps on voyait combien ces terribles paroles, prononcées d'un ton de voix élevée, donnaient d'inquiétude au pauvre serviteur de Pedro Balboa ;... il essaya à plusieurs reprises de rappeler le calme.

— Le Zémès ne peut nous entendre, dit Caïzimu, qui parlait avec tant de véhémence ; et rien ne pourra m'empêcher maintenant de dire ce que j'ai depuis si long-temps dans l'âme. En achevant ces mots il aspira de nouveau une grande quantité de la poudre de tabac qui était restée devant l'idole; puis il continua à rappeler d'un ton de voix énergique les

cruautés des blancs. — Honte à qui les aime !... malheur à qui les reçoit !... disait-il. Ils nous chassent maintenant comme nous chassions les utias dans les montagnes; ils rient quand ils voient couler notre sang... Eh bien! moi, je cesserai de remuer la terre qui les porte, et d'honorer le soleil qui les éclaire, entendez-vous bien?... Voici trois pierres consacrées: l'une empêche les maladies, l'autre apaise les tempêtes, la dernière donne les moissons; je les jetterai au milieu des grandes eaux; j'anéantirai tout ce qui pourrait servir les *Maguacochios*; j'incendierai les champs... Honte, honte à qui les aime !

Le trouble de Guarazuma allait toujours croissant, quand un autre Indien prit encore la parole. — Je viens de composer un areyto contre eux, et je le chanterai. Répétez-le en chœur, mes frères, répétez-le! qu'il monte vers le ciel comme un cri de vengeance! Alors il commença à entonner,

d'une voix lente et lugubre ces paroles, qu'on écouta d'abord dans un religieux silence, et qui furent ensuite répétées avec véhémence, même par Guarazuma; il n'osait laisser voir toute la frayeur que lui causaient de telles vociférations :

> Pourquoi, pourquoi, ô Soleil! es-tu sorti des entrailles de la terre? Est-ce pour voir mourir les hommes, qui tombent comme les épis de maïs que le cultivateur abat dans son champ?... Retourne dans la caverne d'où tu es sorti; cache ta face rayonnante, car elle sera bientôt sanglante de la vapeur de sang qui monte vers les cieux!

> Si tu ne peux retourner dans les ombres éternelles, Soleil, rends donc tes feux plus ardens; que tes rayons brûlent ceux qui nous anéantissent: incendie la terre comme on incendie un vaste champ... Qu'ils périssent au moins avec nous! et malédiction éternelle, malédiction sur ceux qui font dédaigner ta lumière! malédiction et mort!...

Et ils allaient répétant ces deux derniers mots à la lueur du foyer et au bruit lointain du tonnerre, quand un incident

auquel on ne pouvait point s'attendre interrompit tout-à-coup l'areyto. On s'aperçut avec une inexprimable terreur qu'un enfant, en jouant dans la pièce voisine, s'était emparé de la lettre, et qu'il la tenait entre les mains. L'effet d'un météore effrayant n'est pas plus prompt sur la multitude que ne le fut en ce moment celui du papier qui venait d'être témoin d'une scène qu'on avait un si grand intérêt à cacher aux *Maguacochios.* A l'instant les chants cessèrent, les Indiens tombèrent à genoux, et s'inclinèrent en suppliant le Zémès de garder le silence. Guarazuma l'arracha des mains de l'enfant avec la plus violente douleur; il lui adressa les discours les plus supplians: — Ne dis rien, oh! ne dis rien! s'écria-t-il; ceci n'est qu'un chant, un chant d'hommes malheureux, et qui ne pensent point ce qu'ils disent; ô Zémès! ne le rapporte point.

— Eh bien! dis tout, dis tout! s'écria

Caïzimu avec des yeux inflammés de colère; dis que les hommes d'Haïti abhorrent les *Maguacochios* : répète qu'ils incendieront leurs champs, qu'ils détruiront leurs forêts; qu'ils feront mourir le poisson des lacs... Dis encore, ajouta-t-il avec un sourire effrayant, qu'ils feront mieux; que le *maguey* a des pointes longues et acérées, et que les Indiens y trouveront des armes pour se faire mourir, afin que les blancs meurent d'une peste horrible venant de tous ces corps. J'ai dit, et Gamaonacon m'a entendu.... J'espère aussi que tu m'as compris. Et en achevant ces mots il roulait des yeux terribles autour de la chambre.

Guarazuma, effrayé dès le commencement du discours, en avait presque perdu l'usage de la parole; mais les dernières imprécations lui donnèrent une terreur si grande, que, malgré le tonnerre qui continuait à gronder dans le lointain, il s'é-

lança hors de la cabane, et courut à toutes jambes pour fuir un lieu où l'on osait tenir de si épouvantables discours ; et quand il fut à une demi-lieue de là, il s'arrêta, prit la lettre de la manière la plus respectueuse, et lui rappela à diverses reprises qu'il avait écouté le discours de Caïzimu avec horreur ; qu'il n'avait rien dit, et qu'il espérait que le Zémès ne ferait pas un mauvais rapport de sa conduite dans cette circonstance.

Puis, comme s'il avait voulu réparer le temps perdu, il se mit à courir de nouveau à toutes jambes, ne s'arrêtant que pour parler dans les termes les plus supplians au témoin qu'il avait entre les mains. Vingt fois il fut sur le point d'anéantir la lettre, et il l'eût peut-être fait si le tonnerre qui roulait encore dans le lointain ne l'eût rempli d'un effroi religieux : il ne put prendre sur lui de terminer son inquiétude par cette action cou-

rageuse : seulement l'indolence indienne finissant par l'emporter sur la peur, il commença à marcher de son pas ordinaire. Il était déjà à quatre ou cinq lieues de la cabane où il avait eu une si grande terreur, quand il aperçut un Indien de sa connaissance qui sortait d'un hallier, et qui parut se disposer à venir à sa rencontre. Le pauvre messager eut bien l'idée de se cacher pour éviter toute espèce de conversation; mais Iguana, ou le Grand-Lézard, lui cria d'assez loin :—Guarazuma, Guarazuma ! les caïmans se sont mangés entre eux, les Indiens peuvent se réjouir, *Eura !...*

Guarazuma lui fit signe de se taire, tâchant de lui faire comprendre par ses gestes très significatifs qu'il tenait une lettre, la lui faisant voir rapidement, mais essayant toutefois de couvrir la voix du Grand-Lézard par une chanson indienne qu'il chantait à gorge déployée,

la défense était inutile, Iguana avait une trop mauvaise vue pour le voir, et il continua à lui parler de loin.

— Tu chantes, Guarazuma, tu chantes,... mais tu chanteras bien mieux demain quand crieront les *Maguacochios*...

— Je ne ris jamais quand les *Maguacochios* sont mécontens, répondit d'une voix tremblante Guarazuma, et avec trop de terreur pour que son camarade pût l'entendre.

En ce moment, comme Iguana était fort près, il lui dit : — Oui, oui, tu chanteras, comme tous les Indiens, quand tu verras brûler ce beau champ de maïs jaune sur lequel les *Maguacochios* comptent si bien pour ne pas mourir de faim... Mais qu'as-tu donc?... C'est moi qui y dois mettre le feu... Ce n'étaient plus des gestes pour le faire taire que renouvelait le messager, c'étaient de ces mouvemens d'impatience et de colèr e que fait celui

qui ne se sent pas compris et qui croit avoir mis tout en usage pour éviter une mauvaise affaire à quelqu'un.

— C'est moi qui y mettrai le feu...

— Oui, oui, puisse la fumée t'étouffer, maudit ivrogne! s'écria le messager; puisse-t-elle te rendre aussi sec que le corps de ce pauvre Cayguazu qu'on a pendu il y a huit jours à ce grand latanier!... Guarazuma n'y tint plus; il tira la lettre des feuilles de bananiers où elle était empaquetée, et la montra au pauvre Iguana. Sans la couleur tant soit peu cuivrée de son visage, il serait devenu aussi blanc que le papier qui lui causait une si vive terreur. Il commença à trembler comme la feuille, à balbutier quelques paroles sans suite. Puis il ajouta en cherchant à se remettre: — C'est moi qui dois mettre le feu au champ de maïs, cela est vrai,... mais c'est pour faire rôtir ses épis dorés, et les offrir aux *Maguacochios*. Iguana s'en réjouit, les Indiens chantent

quand les *Maguacochios* sont contens.

Guarazuma se décida alors à prendre une résolution vigoureuse, il alla fourrer la lettre dans un tronc d'arbre, et revint près de son compagnon toujours consterné, pour causer avec lui de la manière dont on pourrait remédier à son imprudence.

— Crois-tu que le Zémès ait entendu ?

— Comme je t'entends, misérable.

— En y réfléchissant, cela n'est pas possible, Guarazuma ;... cette feuille blanche n'a ni bouche ni oreilles.

— Pas possible ?... dit le messager irrité de l'incrédulité de son compagnon. Je te répète au nom du grand Roi Vagoniona, que le noir qui est sur le blanc parle comme toi et moi, et que les *Maguacochios* s'entendent ainsi d'un bout de la terre à l'autre. Qu'est-ce qui a fait brûler dernièrement Jaruma aux Grandes Jambes ? c'est une étoffe parlante... Qu'est-ce qui a fait pendre...?

Iguana l'interrompit par une exclamation douloureuse, et il réfléchit quelque temps.

— Si bien qu'Iguana fera bien de s'en aller dans les bois, aussi loin que le pourront porter ses misérables jambes, et de laisser brûler le champ de maïs à d'autres?

— C'est tout ce qu'Iguana doit faire, s'il ne veut brûler à son tour... Et les deux Indiens se prirent à pousser un long et douloureux cri d'*Eura*...

— Et si l'on brûlait le Zémès?

— Il vaudrait mieux se noyer tout de suite... Misérable! mon maître, donc... mon maître... Les cendres parleraient dans le vent.

Plein de l'idée que sa résolution pouvait être découverte malgré tout ce qu'il avait pu dire, le pauvre Iguana n'écoutant plus que l'instinct de sa conservation, allait se jeter sur la lettre pour l'anéantir, quand un grand coup de ton-

nerre se fit entendre; Guarazuma crut y voir une preuve de la colère des dieux; il avait deviné l'intention de son camarade, il s'élança vers le tronc de l'arbre, reprit le dépôt précieux qu'il y avait déposé, et l'emporta en courant loin d'Iguana, qui le suppliait de revenir un moment pour qu'il pût intercéder à son tour le Zémès....

Cependant le trouble du pauvre messager était tel, qu'il perdit son véritable chemin, et qu'après avoir erré dans la forêt une partie de la nuit, toujours en proie à la plus vive inquiétude, il ne retrouva la route qu'au lever du soleil.

Il marcha environ deux jours sans faire de rencontres inquiétantes, et il arriva enfin à la plantation. Parvenu au petit lac, il hésita encore pour savoir s'il remettrait la lettre à l'étranger qu'il devait y trouver; enfin le zèle qu'il avait pour son maître, uni à la peur, l'emportèrent dans son esprit,

et comme d'ailleurs il n'avait rien dit qui pût le compromettre, il se décida à achever la terrible commission dont on l'avait chargé. Il faisait déjà nuit quand il arriva à la porte ; la lumière qu'il aperçut dans la maison lui fit comprendre que l'hôte de son maître y était en ce moment. En effet Ismael attendait avec une anxiété bien douloureuse l'arrivée de Balboa :... il ne vit entrer qu'un Indien, et celui-ci, dans la posture la plus humble, lui présentait une lettre.

Ismael la saisit avec agitation, car il avait reconnu l'écriture du Français ; mais il n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur ce qu'elle contenait, qu'il poussa un long cri de rage... en ajoutant : — Horrible !... horrible!... Quel épouvantable supplice!... damnation sur celui qui a tardé dans un tel message !... Et ses yeux avaient une telle expression de fureur, ses dents se heurtaient avec une telle violence, que l'In-

dien, accablé de terreur, s'enfuit en attestant le ciel de son innocence, et en songeant à se soustraire à une mort qu'il croyait inévitable.

CHAPITRE VIII.

La Roche.

Ismael n'avait plus qu'une pensée, c'était de délivrer Nouna aux dépens de sa propre vie. Il dit deux mots au vieux Tamadaré, couvrit à la hâte un des chevaux de Balboa de sa mante de coton; et s'élançant sur l'animal, qui, malgré sa vigueur, ne pouvait guère servir son impatience, il eut bientôt mis un vaste espace entre lui et la cabane de son hôte.

Il chevaucha ainsi deux jours, s'irritant de tous les obstacles qu'il rencontrait, tenté vingt fois d'abandonner l'animal

dans ces routes si peu praticables. Enfin il aperçut le clocher de San-Domingo : il était déjà fort tard, et il réfléchit qu'il ne pourrait pas entrer à cheval dans la ville sans exciter l'attention des sentinelles. Sa résolution fut bientôt prise, il attacha sa monture dans une prairie qui se prolongeait jusqu'à l'Ozama; puis longeant un petit bois qui le conduisit au fleuve, il entra dans l'eau, marcha le long du rempart et parvint ainsi jusque dans la ville. Il était environ minuit, tout était silencieux; il traversa plusieurs rues désertes et parvint bientôt à l'endroit qui lui avait été désigné par Jean d'Avallon; il l'aperçut se promenant lentement le long des murs de l'église de San-Pablo, et il s'élança vers lui. Les traits du Français, accoutumés à n'exprimer que de joyeux sentimens, étaient empreints d'une tristesse sombre et amère... Ils ne se dirent que quelques mots, leurs regards se parlèrent

— Est-il encore temps? est-il encore temps? s'écria le Maure d'une voix altérée. Malédiction sur moi si je suis arrivé trop tard!

— Je savais que vous viendriez, Ismael; mais je vous attendais plus tôt, répondit le Français. Et en achevant il lui prit la main et lui montra la mer,... et sur la mer une lumière assez éloignée... — Elle est là, Ismael;... elle est là!... m'entendez-vous? sur l'îlot où se font ces horribles exécutions... Depuis deux jours Balboa est tombé malade. Moi seul je ne pouvais rien. Avec vous et l'aide du grand saint Leu, je puis tout.

Ils ne parlèrent plus, mais ils descendirent sur les bords de l'Ozama, où se trouvait un canot caraïbe garni de ses pagayes. Ismael l'eut bientôt trouvé entre les branches qui le cachait; Jean d'Avallon et lui s'élancèrent dans cette frêle embarcation; Ismael coupa la corde d'un

coup de cimeterre, et il commença à pagayer avec une telle vélocité, que le Français ne put s'empêcher de lui dire : — Par saint Leu ! vous êtes un diable, Morisque... J'ai encore bon espoir, nos lames sont bonnes et nos bras vigoureux.

Le Maure ne parlait point, et il ramait toujours, ne s'arrêtant que pour considérer quelquefois la mer, les étoiles et le palais du gouverneur ; en d'autres momens le cri d'Allah sortait de sa bouche comme un cri d'angoisse, et son compagnon reprenait : — Ramons,... ramons, priez vos saints, Morisque, je prie les miens. Mais bientôt il firent une réflexion... — La faim ! la faim ! Ismael... Cela est horrible à penser, mais songez que nous n'avons rien pour lui donner...

— C'est une épouvantable chose en effet,... Jean,... mais vous faites bien de le dire, il y a là-bas un verger plein des fruits du mamey : abordons-y, nous en

prendrons quelques uns. En parlant ainsi ils ramèrent jusqu'à terre, entrèrent dans le verger dont parlait Ismael, et cueillirent à la hâte diverses espèces de fruits qu'ils jetèrent dans la pirogue;... de l'endroit où ils étaient on voyait beaucoup mieux l'embouchure du fleuve et surtout l'îlot vers lequel ils allaient se diriger; ils s'aperçurent seulement en ce moment que la marée était moins haute qu'ils ne l'avaient d'abord cru, et que la longue lisière de mangliers qui se prolongeait à un demi-quart de lieue à l'ouest ne devait pas en être recouverte. Ces arbres singuliers, qui croissent dans les mers des Tropiques et qui embarrassent souvent l'entrée des fleuves, se multiplient par leurs racines en arcades avec une incroyable rapidité, et forment dans les eaux de la mer mille labyrinthes dont la verdure est éternelle. En ce moment on ne les apercevait que comme des masses noires et irrégu-

lières à peine visibles sur les eaux.

La nuit était fort sombre, le vent continuait à souffler par rafale en brisant par intervalle les vagues de la mer sur les roches grisâtres du rivage qu'elles sillonnaient de leur écume étincelante, comme l'éclair paraît dans la mer. Tout-à-coup, au milieu de ces clartés incertaines, la vague se brisant sur la plage, ils virent un grand feu à un quart de lieue de là, élevant ses flammes sinistres à l'endroit même où ils avaient aperçu une petite lumière; du lieu où ils étaient, l'îlot semblait être un phare qui jetait ses rayons rouges dans les ténèbres, en éclairant par intervalle la roche isolée, comme si la pitié eût pris soin des navigateurs. C'était en effet un phare,... un phare de vengeance... dont chaque lueur pouvait découvrir un supplice.

Cette lueur funèbre, au milieu de la nuit, jeta l'épouvante dans l'âme d'Is-

mael, il crut que les bourreaux avaient hâté le supplice. — Je la vengerai du moins si je ne puis la sauver! s'écria-t-il... Et il s'élança alors avec tant de rapidité dans le canot, qu'il laissa à peine à Jean d'Avallon le temps de le suivre, car il avait largué la corde, la vague emportait la frêle embarcation; mais, sans attendre qu'il vînt le reprendre, le brave Français mit son sabre entre ses dents, se jeta avec impétuosité à la nage et entra dans le canot, qu'Ismael s'efforçait de ramener vers la plage.

— Pagayez vite, Juan, pagayez vite, s'écria-t-il, il nous faut dépasser cette lisière de mangliers qui élèvent leurs têtes au-dessus des eaux de la mer, si nous ne voulons faire un énorme circuit.

— Ne nous embarquons point dans ce labyrinthe, courons au large, dit le Franuçais. Mais en ce moment le feu brilla tout rouge sur le rocher; on eût

dit qu'une lune sanglante sortait des vagues.

— Je connais le canal, Juan, s'écria Ismael, allons droit devant nous; cette lisière de mangliers forme un détroit, et il sera facile à passer : hâtons nous... Grand Dieu! pourquoi ce feu dans les ténèbres!... La font-ils expirer dans les flammes, ou ne veulent-ils qu'éclairer son supplice.

Jean ne répondait rien, mais il pagayait avec une incroyable activité, en suivant tous les mouvemens d'Ismael qui agitait avec plus de rapidité encore sa rame. Ils gardaient tous deux un profond silence, on n'entendait que le bruit pressé de leur haleine, qu'un cri d'effort pour surmonter les vagues; heureusement elles n'étaient pas encore bien agitées. Tout-à-coup ils se trouvèrent au milieu de cette forêt maritime de mangliers qui se prolongeait assez loin devant l'embou-

chure du fleuve, et qui avaient cru sur un banc de sable qu'on distinguait parfaitement à la marée basse. Quand ils furent arrivés à cet endroit, ils ne virent qu'une espèce de rideau de verdure s'interrompant quelquefois pour former plusieurs golfes et plusieurs petits détroits; ils ne distingaient plus alors le rocher, les arbres marins le leur cachaient; cependant une lueur rouge qu'on apercevait entre les feuilles pouvait les diriger; ils longèrent le banc;... ce fut en vain, ils cherchèrent inutilement pendant un quart d'heure le canal qu'il fallait prendre pour sortir de ces terres noyées; l'obscurité les empêchait de se reconnaître, on ne voyait que les étincelles phosphoriques des insectes de mer qui s'attachaient aux racines des mangliers.

La marée commençait heureusement à monter, et ils espérèrent qu'elle rendrait praticables certains passages qui ne l'é-

taient point. Après avoir ramé un quart d'heure, ils entrèrent dans un de ces golfes de verdure qui se présentaient continuellement devant eux, ils espéraient trouver le canal qu'ils cherchaient; ils s'aperçurent encore avec douleur qu'ils s'étaient trompés;... ils tournèrent autour des arbres qui formaient un enfoncement assez profond, et ils virent avec un extrême découragement qu'il n'y avait point de passage,... il fallait revenir sur leurs pas.

Quelquefois ils apercevaient encore derrière la forêt maritime les lueurs fugitives du feu qui semblait en ce moment brûler avec moins d'activité. Ismael dit: — Laissez-moi me faire jour à travers ces arbres, je gagnerai les rochers à la nage... Voyez, le feu s'éteint, nous serons sans guide au milieu des ténèbres.

— Par Notre-Dame de Paris! s'écria le Français, qu'irez-vous faire là, sans ce qui est contenu dans le canot, en

supposant que vous puissiez y arriver?

— Ce que j'y ferai, Juan, ce que j'y ferai! n'ai-je pas ma dague et un bras pour les frapper?... Malédiction! malédiction sur eux!... ô mon Dieu! voyez comme il fait noir, le feu s'est éteint tout-à-fait. Allah! Allah! nous ne trouverons plus qu'une femme à venger.

— Pagayons, pagayons, Seigneur Ismael, j'aperçois enfin entre les mangliers le canal qui nous donnera peut-être le passage si désiré, autrement il nous faudra doubler ce maudit banc.

Ils ramèrent alors avec plus de courage, et ils virent bientôt que Juan ne s'était pas trompé; les mangliers étaient en cet endroit infiniment plus faibles, on pouvait naviguer entre les différens pieds isolés. Déjà ils étaient sur le point d'entrer dans les eaux libres, quand ils rencontrèrent un nouvel obstacle, la marée ne s'était point encore suffisamment

élevée, le canot toucha ;... on voyait parfaitement alors la roche contre laquelle les flots venaient se briser.

— O mon Dieu ! s'écria Ismael, Dieu de miséricorde !... prenez-nous en pitié... Un instant de retard peut lui donner la mort.

Et alors les pagayes firent voler sur les flots la pirogue avec une telle vitesse, qu'un vent favorable ne les eût pas emportés plus promptement. Ils arrivèrent.

Quand ils furent au bas de la roche, ramant toujours dans le plus grand silence ; ils entendirent une voix douce et plaintive, qui allait murmurant des paroles fort tristes que leur apportait le vent. Ils tressaillirent à la fois de joie et de terreur ; mais ils n'osèrent parler, ils préparèrent en silence leurs armes ; tout en cherchant un lieu pour aborder, ils écoutèrent ce qu'on disait :

— Jocahima est un grand Dieu, il me consolera bientôt, sachant combien j'ai souffert... Oui! il me consolera dans son verdoyant Paradis; les âmes s'y nourrissent de beaux fruits qui réjouissent les regards... Oh! je ne souffre plus maintenant; hier, Atabeira la bonne Déesse a envoyé une grande pluie qui m'a désaltérée... Ils n'ont pu empêcher la rosée du ciel de tomber sur moi comme sur toutes les créatures...

Et puis les vagues qui se brisaient plaintivement sur la roche les empêchèrent de rien distinguer, la voix murmurait encore des paroles. Une fois, au milieu du souffle des vents et du bruit des eaux, ils entendirent: — Ismael!... Ismael!... et la voix se tut. Ismael voulut répondre, et son compagnon le serra fortement contre lui... — Un seul mot, c'est la mort pour elle! Ramons, ramons doucement pour aborder. Et ils ramèrent encore en silence.

Ils entendirent bientôt ce chant de mort :

Je dis mon *areyto*, écoute, ô mer ! Les blancs m'ont fait mourir très cruellement ! Jocahima le voit bien et ne peut me sauver... Vierge Marie, toi qui es très bonne, prends pitié de moi !

Quelle fièvre maintenant !... Ah ! mon *areyto* de mort,... il faut le dire ; personne ne le dirait :... je n'irais pas dans Soraya !

Ils n'ont pas répandu mon sang :... plût à Dieu que mon sang arrosât cette pierre !... Ils ne m'ont pas étouffée dans les flots :... mieux vaudrait que la vague roulât sur mon corps !...

Ils ne m'ont pas jetée dans le feu :... tout à l'heure j'ai souri, me disant que les flammes m'étoufferaient : c'était pour se chauffer, ces *Maguacochios*, qu'ils l'avaient allumé... ; ils dorment !

Je suis sous un beau ciel, l'air est fort doux,... et je meurs !...

Il y eut un moment de silence, et la voix reprit : — Ismael !... Ismael !... On eût dit que c'était le cri déchirant de la dernière angoisse...

— J'y vais, j'y vais, s'écria Kaïzar d'une voix terrible. Et parlant ainsi, il venait de planter son poignard dans la roche fendue en essayant de la gravir. D'un premier bond il atteignit bien une pierre avancée, mais comme il faisait un violent mouvement pour s'élancer, la pierre se détacha ; il retomba le long de la roche en cherchant à s'y cramponner ; ses efforts furent inutiles, il alla rouler profondément dans l'eau, et tout-à-coup une grande rumeur se fit entendre au-dessus de lui.

— Ribeiro, est-ce l'Indienne qui parlait tout à l'heure?... Il m'a semblé en mon sommeil l'entendre.

— Par le grand sant Iago! miroir des Espagnes, je ne sais quel démon a parlé au milieu des vents ; réveillons Pedro et Roxas... Ces maudits Indiens sont capables de venir chercher jusqu'ici une fille de Cacique.

— Une voix a parlé dans les vents, dit

Nouna d'une voix faible;... ce n'était pas une voix qui pût se faire entendre maintenant;... c'est un songe très doux,... un songe de mort...

Et pendant qu'on parlait ainsi Ismael était remonté dans le canot; Jean d'Avallon lui dit: — Cherchons un autre endroit, puisque nous ne pouvons grimper par ici; la roche s'abaisse de ce côté; attaquons-les par cette crique, où arrivent ordinairement les barques, il doit y avoir un lieu plus facile...

Une flamme très vive s'éleva sur la roche, et elle jeta bientôt une grande lueur qui éclaira tout-à-coup la mer. Un des Espagnól qui venait de rallumer un feu de roseau et de bois sec, promenait ses regards éblouis sur les flots.

— Un canot! un canot à la mer! s'écria-t-il: je l'avais bien dit, ce sont ces chiens d'Indiens; un coup d'escopette, Roxas, à ces maudits Païens..... Et en effet un

coup d'escopette retentit dans la solitude, à la lueur vacillante qui éclairait les flots. Mais le canot avança avec plus de rapidité; et alors les rames fendirent avec bruit la vague; il n'y avait plus de raison pour garder le silence. Un second coup d'escopette partit, le canot marcha toujours comme un aigle des mers rasant le flot.

— Ce ne sont pas des Indiens, Roxas, ces chiens-là ne courent pas ainsi au-devant d'un coup d'arquebuse. A la troisième détonation Jean d'Avallon s'écria:

— Le coup était mieux ajusté, la balle a sifflé à mon oreille... L'on entendit: Feu encore; mais ils étaient débarqués, et Roxas avait reçu un coup de poignard qui l'avait fait rouler dans la mer en jetant un grand cri.

Et une grande flamme s'éleva de nouveau, car un des Espagnols venait de jeter un énorme tas de mangliers desséchés sur le

feu qui allait s'éteindre; c'était le seul moyen de voir les gens auxquels on avait affaire.

— Ils ne sont que deux; charge donc ton escopette, Pedro. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, un coup d'alfange l'avait renversé, et il blasphémait : — Maudit renégat !... damné Maure ! je te reconnais maintenant. A vous deux, à vous, Diego et Roxas, expédiez ces brigands-là. Et les deux Espagnols ne pouvant faire usage assez promptement de leurs fusils à mèches, s'avancèrent l'épée à la main contre Ismael et Jean d'Avallon.

Ils étaient braves, leur premier élan pensa être funeste au Français, qui fut atteint d'un coup de pointe au bras; mais il fit un bond en arrière, s'écria : — Notre-Dame ! et en deux paroles il fit deux blessures mortelles à celui qui l'avait attaqué.

Le dernier, car ils n'étaient que quatre,

voyant deux hommes contre lui, commença à fuir, sautant de roche en roche, ainsi qu'un chamois, et puis s'arrêtant comme pour demander merci ; mais ayant regardé un instant les roches et la mer qui roulait autour de lui, la vue des vagues qu'il fallait franchir sembla lui donner un nouveau courage ; il revint en bondissant de roche en roche contre Jean d'Avallon.

Déjà Ismael s'était élancé vers l'endroit où il entendait de faibles gémissemens : à la clarté vacillante d'un feu mourant, à la lueur incertaine qui descendait du ciel sur la mer, il vit Nouna-Koali attachée à un poteau ; sa tête tombait languissamment sur son sein, nulle voix ne sortait de sa bouche ; on eût dit un jeune palmier de ces rivages que l'orage a brisé, et qui ne peut plus murmurer au vent. Ismael s'écria d'une voix déchirante :

— Suis-je donc arrivé trop tard !... Il lui

sembla que la jeune Indienne essayait de relever sa tête, que le souffle de la vie ne s'était pas éteint.

D'un coup d'alfange il brisa ses liens; et l'entourant de ses bras, la réchauffant contre son sein, il lui donnait mille noms de tendresse en l'inondant de ses larmes; mais la mort disputait à la vie ces paroles. Nouna semblait vouloir écouter, mais elle n'entendait plus...

Dans son angoisse, Ismael n'avait point vu qu'auprès du feu allumé par les Espagnols il y avait encore différentes provisions : il murmurait d'une voix tremblante : — Exécrables bourreaux! Nouna... Nouna... regarde-moi, je t'en supplie. Déjà plusieurs fois il avait appelé Jean d'Avallon en demandant à grands cris un peu d'eau; et celui-ci n'avait répondu que par un cri rapide qui se confondait avec le bruit des vagues... Enfin, le Maure, se remettant de son trouble, allait s'élan-

cer vers le canot pour chercher les fruits qu'il avait apportés ; quand il apercut un vase de terre rempli d'eau mêlée au jus du guaçuma. Déposant Nouna-Koali au pied du poteau, il prit le vase, revint vers elle, humecta d'abord ses lèvres de ce breuvage rafraîchissant, et parvint à lui en faire avaler quelques gouttes ; et peu à peu l'Indienne ouvrit les yeux, mais ce fut d'abord sans rien voir, comme l'enfant vagissant qui entre dans la vie, que de tendres yeux caressent de leurs regards et qui ne voit pas, que des paroles d'amour accueillent et qui n'entend point, et qui ne sent de la vie que la douleur, puisqu'il gémit... Les longs cheveux noirs de la pauvre Indienne agités par la brise recouvraient la tête d'Ismael, et, sous ce voile de deuil qui cachait tant de souffrances, Nouna gémissait entre la vie et la douleur... Ismael l'appelait, sa voix réveilla son cœur; elle ouvrit de nouveau ses yeux, qu'elle

avait fermés...elle voyait...alors les murmures de douleur, les paroles de tendresse n'étaient plus un vain bruit. Après un grand soupir, elle se dégagea des bras de Kaïzar avec un mouvement convulsif, attacha ses yeux sur ses yeux, et retomba sur son sein en s'écriant d'une voix forte de joie et de douleur :

— Je savais bien que tu étais un Dieu !...

Le jet de flamme s'éteignit ; la voix demeura muette ; ses regards remplaçaient sa voix ; elle pressa contre son cœur Ismael..., le cliquetis des sabres s'entendait distinctement ; deux voix se mêlaient en s'injuriant, deux hommes bondissaient de rochers en rochers, et l'un d'eux tomba bientôt dans la mer.

Et quelques momens après Jean d'Avallon était aussi près de l'Indienne, lui donnant mille soins, cherchant à ranimer sa vie, rallumant le feu sur le rocher, la couvrant de son manteau ; et elle, tournant

vers eux des regards languissans, cherchait encore à parler..., sa voix disait des mots fort doux, mais qu'on entendait à peine.

— Emmenons-la! s'écria Ismael. Fuyons cet horrible rocher; dans quelques heures on viendra peut-être. Déposons-la dans la cabane de feuillage que j'ai fait élever sur les bords de l'Ozama.

Et, après avoir essayé de lui faire boire quelques gouttes du breuvage qu'il avait trouvé, ils la soulevèrent doucement, et la portèrent dans le canot.

CHAPITRE IX.

Christophe Colomb.

« Señores,

» Il y a dix-sept ans que j'ai commencé
» à servir les princes dans l'entreprise de
» la découverte des Indes ; à cette époque
» on regarda mon avis comme une plai-
» santerie ; j'y persévérai avec amour. Je
» répondis à la France, à l'Angleterre et au
» Portugal, que ces terres et ces seigneu-
» ries étaient pour le Roi et la Reine mes
» Seigneurs. Les promesses n'étaient ni pe-
» tites ni vaines. Notre Rédempteur me pres-
» crivit ma route, là j'ai mis sous leur puis-
» sance plus de terres que n'en renferment

» l'Afrique et l'Europe, et plus de mille
» sept cents îles, outre celle d'Hispaniola,
» qui surpasse l'Espagne en étendue. On
» croit que la Sainte Église y fleurira gran-
» dement ; on peut attendre du temps ce
» que dit déjà le vulgaire. Cette conquête
» en sept années, je l'ai accomplie par la
» volonté divine. Au temps où je pensais
» avoir quelques récompenses et quelque
» repos, j'ai été tout-à-coup pris et chargé
» de fers, à mon grand déshonneur, et pour
» le bien petit service de Leurs Altesses.
» La cause en a été ourdie avec malice ; le
» témoignage vient de personnes de bas aloi,
» qui se sont grandies tout-à-coup, et qui ont
» voulu se rendre maîtresses de cette terre.
» Ce témoignage... celui qui l'a rendu ap-
» portait la certitude de devenir gouver-
» neur, si le rapport était grave : par qui
» et en quel lieu une chose semblable sera-
» t-elle considérée juste ? J'ai perdu à tout
» cela ma jeunesse, la part des biens et

»l'honneur de la chose ; mais ce ne sera
»pas hors de Castille où se jugeront mes
»actions : je serai jugé comme un capitaine
» qui a été conquérir de l'Espagne, les Indes,
» et non pas comme un individu qui serait
» allé gouverner une ville, un bourg ou un
» village. J'ai reçu des pouvoirs pour re-
» mettre sous l'empire de Leurs Altesses
» une nation sauvage, belliqueuse, qui vit
» par sierras et montagnes.

» Je prie Vos Courtoisies, auxquelles se
» fient si bien Leurs Altesses, qu'avec le
» zèle de très fidèles chrétiens, elles exami-
» nent tous mes papiers, et la manière
» dont j'ai servi ces princes de si loin. J'ai
» laissé pour cela femme et enfans ; jamais
» je n'ai pu m'en occuper, et maintenant,
» à la fin de ma vie, j'ai été dépouillé de
» mon honneur, de mes biens, sans au-
» cune cause ; en cela on n'a gardé ni jus-
» tice ni miséricorde. J'ai dit miséricorde,
» et cela ne doit pas s'entendre de Leurs

» Altesses, la faute n'en est pas à
» elles (1). »

Colomb venait de terminer cette lettre dans sa prison ; il jeta un regard tranquille autour de lui, se leva, et essaya de marcher; mais dans cette petite solitude où l'avaient jeté les hommes, il se sentait dévoré de son propre génie. Un seul jour de captivité le consumait, l'abattait davantage que des mois passés à lutter contre les orages, à parcourir les grandes forêts, à subjuguer les Indiens par l'action et par la parole. Cette pensée incessamment active, n'ayant plus d'autre aliment, se consumait de son propre feu, s'exaltait dans l'angoisse; elle

(1) Je traduis cette lettre sur l'original espagnol qui se trouve dans la collection publiée par M. de Navarrette (*Voy.* le t, II, p. 254); elle n'est pas dans la traduction française des documens relatifs à Colomb qu'on a donnée dernièrement. La pièce autographe existe dans les archives du duc de Véraguas, descendant de l'Amiral : il est probable qu'elle n'a jamais été envoyée ; elle est écrite sur une simple feuille de papier commun.

ne laissait plus aucun repos à ce corps à qui il fallait le monde pour marcher, et dont quatre murailles dépouillées arrêtaient les pas. Son âme était toute semblable à ces rayons concentrés du soleil, qui brûlent une petite vallée, mais qui dorent une grande montagne ; malgré les vives douleurs qu'il ressentait de la goutte, il marchait sans cesse dans cet étroit espace. Le mouvement donnait un peu de repos à son cœur... Quand il fut las de marcher ainsi, il mit la tête à la fenêtre de sa prison fermée de barreaux de fer ; il contempla le ciel et les flots mobiles de la mer, et les belles plaines arrosées par les eaux de l'Ozama. Il voyait ce fleuve courant entre deux grèves de roches escarpées, et les beaux palmiers qui se penchaient sur ses bords, et les champs jaunissans de maïs qui couvraient ses rives, et mille autres beautés que doraient les rayons du soleil, que rafraîchis-

sait la brise. Ces grands palmiers inclinés sur le bord des eaux lui semblaient des amis fidèles pleurant sa captivité. Il se rappelait les paroles du Psalmiste, dans l'angoisse et les cris des enfans d'Israel; ces voix religieuses se mêlaient pour lui aux bruits de la nature; son âme en fut un instant consolée.

—L'espace, l'espace... disait-il, oh! qu'ils sont heureux ceux qui n'ont point de chaînes, et qui peuvent aller tout là-bas, à ces verdoyantes collines... oh! qu'ils sont heureux ces Indiens sur ce petit canot qu'on voit là-bas à l'embouchure du fleuve, et qui sont poussés par la brise au milieu des grandes vagues de la mer, ayant l'immensité des eaux devant eux, et pouvant se jouer sur les flots! Et moi, je n'ai plus que mes faibles yeux pour aller vers ces verdoyantes collines, et sur ces beaux flots verts et dorés, et mon âme encore terrestre pour aller bien-

tôt vers ce beau ciel... Oh ! triste, triste sera le départ... mes frères ne viendront pas m'embrasser, et l'on dira à mes fils : — Votre père était un traître, et on l'a tué... Et qui sait encore, si je ne trouverai pas au pied du trône de Dieu les âmes gémissantes de mes frères qu'on aura fait mourir... Grâce ! grâce! Dieu, vois mes chaînes !... Sainte Vierge, intercédez pour eux ! C'est un bien lourd chapelet que celui que je porte, mais je l'emploierai à prier... Oh! que mes souffrances soient comptées, si ce n'est pour moi, pour Diego et pour Barthélemy!

Et puis tout-à-coup il lui semblait que le vent avait des paroles, et le bruit des eaux une voix. Il s'inclinait en entendant ce divin langage que lui envoyait la foi; et comme il était ainsi plongé dans cette rêverie, ayant les yeux fixés vers le ciel, puis les abaissant sur les grandes plaines qui environnaient San-Domingo, le

soleil commença à décroître, les grands palmiers de l'Ozama, inondés de ses rayons d'or, semblaient élever plus majestueusement leur tête au déclin du jour; la brise de la mer, allant contre le courant du fleuve, frôlait doucement les vagues qui se brisaient en flots argentés; des troupes d'oiseaux pillards s'abattaient sur les champs de maïs, en s'appelant de mille voix confuses, chants de repos perdus au milieu des vents. Le bruit des forêts répondait doucement au bruit des mers et aux derniers mystères du jour.

Colomb s'écria : — Seigneur, que votre volonté soit faite; mais il serait doux de mourir par un tel soir... Un psaume, un coup de hache prompt et rapide... Seigneur, que votre volonté soit faite... Ah! que ce monde que vous m'avez donné est beau, et que la mer est calme!... Comme un bon marin, ses voiles au vent, fendrait la vague!... Qu'un père qui doit mourir

serait heureux d'embrasser ses fils!...

Et il regarda long-temps le ciel; il y avait là une secrète prière. — Enfans, nous nous embrasserons là,... au pied de ce trône où les fils ne sont plus séparés des pères. Et vous femme que j'ai tant aimée, la mère de mon Fernand... Ma mort sera bien triste dans cette prison, mon réveil bien doux dans ce beau ciel... Et puis il abaissa de nouveau ses yeux sur l'étendue des plaines... Et comme il regardait les palmiers, les champs et le fleuve, voilà qu'il vit un petit canot remonter le cours de l'Ozama entre les grèves solitaires; puis les deux hommes qui ramaient s'arrêtèrent devant deux beaux lataniers qui frémissaient aux derniers rayons du jour. Et l'un des deux rameurs, montant sur le rivage, creusa la terre; son compagnon était dans le canot, la tête cachée dans ses deux mains; l'on eût dit, à sa contenance, qu'il pleu-

rait; et cependant il y avait grande abondance de fleurs et de rameaux verts jonchant le canot.

Et voilà que celui qui creusait la terre vint près de celui qui gémissait... Il serra sa tête contre son cœur, et puis tous deux joignant les mains, et comme disant une fervente prière, restèrent quelque temps immobiles.

Et ils tirèrent de dessous les rameaux et les fleurs un corps enveloppé dans un manteau... De longs cheveux noirs flottaient dispersés par la brise; et Colomb vit ainsi que c'était une Indienne que portaient dans la terre ces deux Européens.

Ils arrivèrent près de la fosse, mais bien lentement. Plus d'une fois ils s'étaient arrêtés, plus d'une fois ils avaient déposé doucement ce corps sur le gazon; et l'un d'eux, celui qui était le plus élevé par la taille, venait écarter les cheveux noirs; il s'inclinait, baisait ce

front mort, priait un instant, et le rebaisait... Il soulevait quelquefois encore la main de la morte, qui retombait, et qu'il baisait aussi;... et le soleil jetait ses derniers rayons sur ces champs, en n'annonçant que doux repos. Les petits oiseaux chantaient joyeusement comme ils font à la fin du jour.

Enfin l'homme qui était resté le plus long-temps sur le bord du fleuve se prosterna vers l'Orient. Il fut contempler encore cette figure voilée de ses cheveux noirs; puis il appuya la tête de cette morte sur son sein, tandis que son compagnon la soulevant à l'autre extrémité, l'entraînait vers la fosse. Elle y fut déposée, elle y fut couverte de terre... Le soleil ne dorait déjà plus les palmiers, les oiseaux ne chantaient plus, il y avait au ciel quelques étoiles brillant doucement aux dernières lueurs du jour; mais on ne voyait plus au loin ce qui se passait dans la

campagne. Le canot ne descendait pas le fleuve comme il l'avait remonté; seulement à travers les vapeurs du crépuscule, on distinguait encore sous les palmiers deux hommes dont les mouvemens se confondaient dans l'espace et la nuit.

— Seigneur! Seigneur! s'écria Colomb, je ne sais quelle est l'âme que vous venez d'appeler à vous dans ces funérailles solitaires; et moi aussi, je voudrais mourir par un beau soir...

Et comme il regardait encore le ciel, on heurta rudement à sa porte, et une voix dit:

— Seigneur Colomb, il faut partir.

Il répondit:

— Il y a long-temps que je suis prêt.

Plusieurs années après la mort de Nouna-Koali, Ovando ayant ordonné l'épouvantable massacre de Xaragua, Anacoana avait été lâchement assassinée à la suite d'une fête qu'elle offrait aux Européens. De toutes parts le sang coulait dans l'île; on n'entendait plus que des voix suppliantes d'esclaves. Les Indiens mouraient par milliers, les terres étaient incultes, mais couvertes d'une végétation abondante et inutile comme celle des cimetières, où de grandes herbes croissent sur les cadavres, où des fleurs sauvages naissent sur les tombes.

Cependant un asile de paix s'était élevé à quelques lieues de San-Domingo dans un lieu où l'on ne craignait pas les incursions des Indiens, car tous les Indiens étaient morts ou soumis. De grands palmiers se balançaient tristement devant un couvent so-

litaire qui dominait une campagne fertile mais désolée.

C'était l'abbaye del Cister, qu'habitaient des religieuses de l'ordre de Clairvaux.

On était au mois d'avril de l'année 1508; le convoi qui partait chaque année de Cadix venait d'arriver. Un religieux franciscain, débarqué de la veille à San-Domingo, demanda quelques Indiens pour être conduit en bateau jusqu'à l'abbaye dont on apercevait le clocher du port; il remonta le fleuve à environ deux lieues, et vit, en passant, la magnifique maison que l'Amiral Don Diego Colon faisait bâtir dans la partie Nord de la Cité bordant le rempart, et qui n'est plus maintenant qu'une misérable ruine habitée par les pâtres.

Peu à peu il abandonna ces tristes falaises où les rochers s'élèvent quelquefois jusqu'à trente pieds de haut, et il entra dans des défrichés solitaires. Les Indiens

qui le conduisaient s'arrêtaient quelquefois tout-à-coup, et regardaient la campagne en jetant un cri lugubre ; c'était le cri des funérailles qu'ils répétaient devant les lieux où leurs frères avaient été massacrés.

Enfin on aborda devant un grand édifice gothique. La partie consacrée à l'église était construite avec cette espèce de marbre qu'on trouve aux environs de Saint-Domingue; le reste des bâtimens était en *tapia* ou *pisé*, brique séchée au soleil, dont on fait grand usage dans toute l'Amérique méridionale; de vastes jardins se prolongeaient derrière cet édifice; de grands palmiers élevaient leurs tiges droites devant les tours.

Le moine franciscain fut introduit dans une vaste salle toute boisée en mahogon, dont la couleur sombre faisait paraître avec plus d'éclat un Christ d'or sur une croix d'ébène, et une Madone richement encadrée, peinte par le célèbre Antonio del

Rincon, était vis-à-vis; entre les deux fenêtres qui donnaient sur la savane on voyait le portrait de la Reine Isabelle, et plus loin celui de Christophe Colomb avec ses armoiries dans le fond.

Au bout de quelques minutes la dame Abbesse entra ; elle était vêtue du scapulaire noir sur une robe blanche; un bandeau de toile cachait ses beaux cheveux; il y avait dans toute sa démarche de la dignité. Ses traits, altérés dans leur beauté, montraient qu'elle avait dû beaucoup souffrir; son regard doux et triste, qu'elle s'était résignée.

— *Ave Maria*, dit le franciscain en la voyant entrer.

— *Sin peccado concebida !* répondit-elle à ce salut, d'un air grave, mais bienveillant. Et elle lui demanda ce qui l'amenait à l'abbaye.

— Une commission, Madame l'Abbesse, que j'ai voulu faire avant tout en débar-

quant dans ce pays, où m'amènent les choses de religion.

La dame Abbesse regarda le moine, dont la barbe grise descendait jusqu'à la ceinture, et dont les yeux peignaient l'âme, une âme bonne et franche.

— Dieu qui vous a amené vous conserve, dévot Père: il y a peu de gens comme vous ici, ne se servant que de saintes et bonnes paroles de commisération...

Elle jeta les yeux sur la suscription de la lettre. Il y avait: *A la Dame illustrissime Doña Dorothée de Bovadilla*, que Dieu la conserve longues années. Et plus bas, selon l'usage du temps: *Cette enveloppe renferme une âme.*

Elle regarda le sceau, y vit des caractères arabes. Et tandis que le vieillard contemplait le magnifique paysage qui se prolongeait le long des rives de l'Ozama, elle lut ce qui suit en espagnol:

« Louange à Dieu ! louange de reconnaissance, d'actions de grâces! louange dont la durée soit égale à celle de l'Éternité !

» On a coutume de dire à un malade, *Nasaha 'llahou ma bica*, que Dieu dissipe le mal que tu éprouves. Hélas ! il faudrait dire continuellement cela à mon âme qui souffre depuis tant d'années. Je sais il y a long-temps, ô noble Dame ! que vous êtes retirée dans un asile saint, comme ont coutume de le faire les Nasrany quand la douleur les opprime. Nous sommes tous à Dieu, dit le proverbe, et nous retournerons à lui. (Que son nom soit glorifié!)

» Je suis libre, moi, libre dans les montagnes de la Ronda, où je vous crie mes plaintes; et, bien que je ne doive jamais entendre votre voix me répondre, j'éprouve le besoin de vous dire où je suis. Votre souvenir, hélas ! est comme une source qui désaltère le voyageur très fatigué. Que vous importe, peut-être, Servante de Dieu !

qui vous désaltérez à la fontaine d'une foi ardente. Mais écoutez!... non : ceci ne doit point vous être indifférent venant d'une âme qui s'humilie devant votre âme... et qu'un seul de vos regards rendrait éperdue.

» Voilà ce que moi, serviteur du glaive, j'ai à vous faire savoir. En l'année de l'hégyre... je ne sais plus maintenant laquelle... l'année où j'ai tant souffert,... après avoir enterré de mes mains celle qui fut très bonne en sa vie, très noble en sa mort, et à qui le Dieu de toutes les âmes fasse miséricorde (ses souffrances sont passées, les nôtres durent...) après l'avoir enterrée, disons-nous. Juan le bon Nasrany m'arracha de cette tombe que nul ne pourrait reconnaître, si ce n'est moi... En m'en allant, je ne pleurais plus... Bienheureux sont ceux qui pleurent!... Je regardai le fort; il y avait beaucoup de lumières, de grandes torches...Et je dis : Soit faite la vo-

lonté du Seigneur ! nos bras sont impuissans maintenant comme la griffe du vieux lion. Et le Franc me regardait en pleurant, lui ; il voulait aller mourir... Certes, Dieu sait que la mort en ce moment m'eût été douce ; j'aurais cependant voulu vous parler, noble Dame ! Nous allâmes aux portes du fort, l'Amiral n'y était plus, il était sur la caravelle qui l'emportait avec ses chaînes... Je me rendis ensuite sur les bords du fleuve avec le bon Nasrany. L'esprit de prudence m'abandonna ; au lieu de trouver celle en qui j'avais mis mon espoir... Vous le savez, je fus pris, car votre voix s'élevait au milieu du bruit des sabres comme celle de l'Ange de lumière criant miséricorde dans les ténèbres. Hélas ! la douleur affaiblit donc bien l'homme ! Le croiriez-vous, noble Dame ! en très peu d'instans je fus terrassé, chargé de chaînes, avec mon compagnon ; et l'on nous jeta sur une mauvaise caravelle,

dans un entre - pont obscur et fétide.

» Et voilà que nous marchions comme pouvait marcher cette mauvaise barque que devait détruire la première tempête, quand un des navires du Seigneur Ojeda, que le Seigneur Roldan avait abandonné, et qui croisait dans ces parages, nous héla ; nous arrivâmes à lui. Le Capitaine se rappela un ancien service ; une action de jeune homme valut la liberté à l'homme mûr,... et au brave qui la méritait mieux que moi. J'ai vu bien des îles et bien des terres, noble Dame ;... j'aurais voulu sur toutes choses retourner à Hispaniola. Mes vœux ont été inutiles devant le Maître des mondes... J'ai été comme le lion qui cherche vainement dans le désert l'ombrage dont il a été réjoui, et qui rugit quand le semoun le dévore.

» Je crie maintenant dans les montagnes, noble Dame ; car, ayant été débarqué à Cadix, je suis parvenu à gagner la Sierra...

Le Nasrany m'a quitté sur le bord de la mer, et il était triste comme un frère qui laisse un frère. Il m'a quitté pour toujours, mais je sais qu'il est heureux en son pays. (Que Dieu le conserve longues années !)

» Pour moi, Madame, depuis la mort de la Reine (son âme est toute glorieuse) on persécute davantage les Maures, et nous recommençons à nous battre. Puisse Dieu ne pas voir ici une marque d'orgueil dans l'esprit de son serviteur! mais j'empêche bien des crimes... parceque deux Anges veillent incessamment près de moi, l'une au ciel, l'autre, noble entre toutes les créatures, et heureusement, comme me l'ont appris des voyageurs aux régions lointaines, l'ornement de la terre (c'est mon espoir).

» Tous ceux qui sont autour de moi m'aiment ; mais, hélas ! d'une amitié de soldat que détruit le glaive. Aujourd'hui,

demain,... je serai peut-être seul, si je ne suis dans la tombe; et l'on pourra dire de moi comme on disait d'un ancien guerrier : — Pourquoi, ô Cafour! toi qu'environnait une armée nombreuse, ton tombeau est-il ainsi isolé au milieu d'une terre aride et déserte?

» Une prière!... une prière,... au nom de votre Dieu de miséricorde! et vivez en paix parmi les saintes femmes que vous guidez.

» On m'a appelé ici le serviteur du glaive, mais c'est Ismael qui vous parle.

» Je mets ma confiance en Dieu dont le nom soit glorifié! »

Après avoir lu cette lettre, la sœur Dorothée fut quelque temps dans un silence recueilli. Sous cette apparence d'un calme religieux, on devinait la joie douloureuse que donnent les anciens souvenirs, cette impression muette qui pénètre silencieusement dans l'âme, et qui laisse quelque-

fois des traces si profondes qu'elles sont là jusqu'à la fin de la vie.

Au bout de quelques instans elle parla et dit :

—Mon père, qui vous a remis cette lettre?

—Un Maure dans les montagnes, Madame l'Abbesse.

—A quelle époque vous l'a-t-il remise, mon père?

—Il y a deux ans, m'ayant sauvé la vie comme je traversais la Sierra. J'étais prisonnier des Maures.

—Il vous a rendu libre, mon père?

—Libre, Madame, et captif de sa générosité. Comme je m'en allais, me résignant, et disant à voix basse : — Ma mission est finie ;... Dieu se choisira un autre serviteur pour aller aux Indes, il me dit : —Nasrany, deviez-vous aller aux Indes?... Je répondis que oui. — Vous irez aux Indes, reprit-il. Que ne puis-je y aller comme vous !... Et il était fort triste, me

parlant ainsi. — Je ne vous demanderai, prisonnier des Maures, pour rançon, continua-t-il, qu'une grâce... Allah vous ayant guidé, vous remettrez une lettre, une lettre que je vais écrire à la personne que je vous dirai. Il demanda à un Alfaqui son écritoire et des roseaux, et il se mit à l'écart sur une roche de la montagne,... et il écrivit longuement, longuement, tandis que la neige tombait par gros flocons; mais lui il ne semblait pas sentir le froid. Il écrivait rapidement d'une main hardie et s'arrêtait seulement quelquefois,comme pour chercher en sa mémoire. Les souvenirs ne venaient pas toujours sans larmes; deux fois il a pleuré... Il a demandé à l'Alfaqui de fermer la lettre avec de la cire. L'Alfaqui lui ayant obéi, il l'a scellée du pommeau de son sabre.

— Ceci, vieillard, m'a-t-il dit, est pour une Chrétienne, et ne contient rien qu'une Chrétienne ne puisse entendre; ne brisez

pas le sceau, quoique venant d'un Maure.

Je lui ai promis sur la montagne, au nom de Dieu, n'ayant osé parler des saints, que cette lettre serait remise fidèlement comme un vœu est accompli... Il a paru tout réjoui en sa tristesse, ce Maure. Le vent était très froid; il m'a dit: — Chauffez-vous, bon vieux moine, votre vie est dure, mais notre vie, à nous autres, est plus dure encore. La neige tombait, la brise soufflait. — Je gage, bon vieux, que vous avez pris par ces gorges solitaires croyant que c'était le meilleur chemin. C'est Dieu qui vous conduisait... Il m'a dit encore : — Chauffez-vous bien; prenez des forces pour votre voyage; mangez de notre pain grossier et de nos olives. Et comme réellement je mangeais de bon appétit, n'ayant rien pris de la journée, il me dit encore : — Plût à Dieu que je pusse manger notre pain dur joyeusement comme vous le faites !... Mais tout moment de la vie est pour moi

moment de trouble. Je voulus alors parler de religion, pensant que c'était chose nécessaire à son âme, que, touché par le Christ et Santiago, Miroir des Espagnes, il le demandait... Le croiriez-vous, Madame, il m'a écouté! bien écouté! mais il ne m'a rien répondu; et seulement il a dit à la fin... — Il y a long-temps, bien long-temps qu'on m'a dit toutes ces choses,... vieillard; il est l'heure de retourner à laplaine... Et il m'a remis sur le chemin d'une façon courtoise, en me disant: — Dieu vous guide. Je suis bien sûr que vous ferez ma commission... Il avait raison, Dame Abbesse; mais j'ai été deux ans sans pouvoir la faire.

— Et qui vous en a empêché, mon père?

— De longues prières, Madame, qui ont duré des mois.

— Pour qui?

— Pour don Christoval, Madame, qui a découvert cette terre.

— Hélas! l'Amiral est-il donc mort, mon

père ? Nous ne savons rien en ce moutier, sinon que les hommes sont toujours méchans, et qu'ils se tuent entre eux d'une façon très cruelle.

— Don Christoval est mort, Madame, et dignement enterré, selon son rang.

— Voulez-vous me dire, mon père, voulez-vous me dire comment il est mort? Je l'ai connu, et bien d'autres qui sont morts aussi...

—Madame l'Abbesse, le vieil Amiral était bien goutteux, très cassé, souffrant par le corps et par l'âme. Abattu de la mort de la Reine, dédaigné en son vieil âge, il mourut, et on lui fit de beaux honneurs, pour ne mériter point le nom d'ingrat...

— Dites, dites, père.

— Je l'avais connu, le vieil Amiral, plus jeune et fort malheureux, quand il avait demandé un peu d'eau à la porte de notre couvent de la Rabida. Je l'aimais, bien qu'il me connût à peine. Je partis avec

notre Prieur pour Valladolid, où se faisait son enterrement. Et en vérité, Madame, il faut le dire, le Prieur fit un bien beau discours à sa belle cérémonie.

Ici la dame Abbesse l'interrompit; car le vieillard était très fatigué. Il avait aussi ses souvenirs...

— Reposez-vous, mon père, un instant. Nous vous prierons plus tard de nous faire ce récit édifiant à moi et à mes sœurs.

On servit un repas frugal au Franciscain; quelques Religieuses vinrent au parloir, et il consentit avec joie à raconter ce qui s'était passé dans les derniers temps de la vie de Colomb.

— Vous savez, vénérables sœurs, qu'après bien des tourmens, et après avoir été montrer ses vieux bras chargés de fers à la Reine, qui pleura amèrement...

— Nous le savons, mon père;... ces larmes seront la honte de mon oncle; il est mort,... que Dieu lui pardonne.

— Hé bien, Madame, il eut le courage d'entreprendre un quatrième voyage en ces terres lointaines.

— Nous savons aussi qu'en sa détresse il n'y trouva point asile, mon père.

— Son âme se purifia dans l'adversité, Madame; des voix divines daignèrent lui parler, il l'a assuré, et je le crois. Ce sont belles choses à entendre que les choses qui lui furent dites sur la fin de sa vie.

— Les savez-vous, mon père, les savez-vous?

— Je les sais, et vous les dirai, les ayant lues très fréquemment. Quand l'Amiral se trouva à la Veragua, la mer devint grosse et affreuse; ses navires étaient rongés des vers; les gens qu'il avait envoyés dans des barques avaient été dévorés par les Sauvages; son frère et le reste de son monde était dans un navire en dedans du fleuve. Il était resté avec quelques hommes sur la côte désolée:

« Je gagnai dit-il, avec effort, le point le plus élevé, appelant d'une voix tremblante tous les quatre vents à mon secours, et pendant ce temps les officiers de guerre de Vos Altesses pleuraient et à chaudes larmes; les vents ne me répondaient point. La fatigue m'accablait; je m'endormis, quoique oppressé par les gémissemens; et j'entendis une voix. — O insensé! tardif à croire en ton Dieu, le Dieu de tous, et à le servir! Qu'a-t-il fait de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis que tu es né, il t'a toujours pris en grand soin. Quand il te vit en âge qui le contentât, il fit merveilleusement résonner ton nom sur la terre. Les Indes, cette partie du monde si riche, il te les donna. Tu les a réparties comme il t'a plu. Il t'avait donné pouvoir pour cela. Les barrières de l'Océan, qui étaient fermées de chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs. N'as-tu pas été obéi en toutes ces terres? n'as-

tu pas recueilli honorable renommée parmi les Chrétiens ? Qu'a-t-il fait de plus pour le peuple d'Israel, quand il le tira d'Égypte ? ou pour David, qui, de berger fut roi de Juda ? Reviens à lui, et reconnais ton erreur. Sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas un obstacle à toute chose grande ; il a en son pouvoir d'immenses héritages. Abraham n'avait-il point passé cent ans quand il engendra Isaac ? Sara était-elle jeune ? Tu appelles un secours incertain ; réponds... qui t'a tant et si souvent affligé ? est-ce Dieu ou le monde ? Les priviléges et les promesses que Dieu donne, il ne les rompt pas. Il ne dit pas quand il a reçu le service que son intention n'était point telle, qu'il l'entendait d'autre manière ; il ne donne point le martyre pour colorer ce qui vient de la force. Il tient tout au pied de la lettre. ce qu'il a promis, il l'accomplit, et au-delà. Est-ce l'usage ? Je te le dis, ce que

ton Créateur a fait pour toi, il le fait pour tous. Maintenant montre la récompense des tourmens, des périls que tu as soufferts en servant les autres. »

— Hélas ! vénérables sœurs, dit le moine en s'interrompant, il n'aurait pu guère montrer que des bras bien maigres, des jambes goutteuses, et le privilége d'aller en mule quand les autres allaient en litière ou à cheval (1); mais il savait se résigner depuis qu'il avait entendu cette voix dire encore : « Ne crains rien, aie confiance : toutes ces tribulations sont écrites sur la pierre de marbre, et non sans cause. »

— Oh ! quelles belles paroles, mon Père !... L'Amiral les a-t-il réellement entendues ?

— Entendues comme je vous les répète maintenant, vénérables sœurs ; elles sont dans une lettre à Leurs Altesses. Il revint,

(1) Ce privilége lui fut accordé sur la fin de sa vie.

grâce à Diego Mendez, et il eut, je vous l'assure, plus d'une fois motif de se rappeler ces paroles...

Mais quand il fut mort, oh! ce fut très beau à voir! Son corps fut transporté d'abord au couvent de San-Francisco de Valladolid, ce qui est réellement honorable pour notre ordre. Néanmoins ce ne fut point là que se fit le service; on célébra les obsèques dans la paroisse de Santa-Maria de la Antigua.

Cette église, comme vous le savez, mes sœurs, est magnifique entre toutes celles de Valladolid; son maître-autel est un chef-d'œuvre qu'on fait voir à tous les étrangers; un superbe tabernacle s'y fait remarquer; on y voit notre Sauveur ayant à ses côtés saint Pierre et saint Paul, il y a un fort beau tableau représentant Nossa Señora de Antigua, et l'on distingue par sa beauté la chapelle appartenant aux Comtes de Cancelada.

Le jour des funérailles, tout avait été tendu en draps de Tunis noirs, sur lesquels on voyait les armes de l'Amiral. Son cercueil, couvert de velours, était dans le chœur environné de Chevaliers Castillans et étrangers, Ducs, Comtes, Ricos-hombres; derrière eux étaient les Alcades, Notaires, Juges de la Chancellerie royale. Puis les Alguazils, baillifs, bénéficiers et prevôts, et les autres Juges et officiers de la très noble ville de Valladolid, parmi lesquels on distinguait les Aportellados et prud'hommes. Tous les ordres religieux de Valladolid étaient venus aux funérailles; on y voyait des Cordeliers, ordre auquel l'Amiral était fort affectionné; des Dominicains, dont il avait reçu grand reconfort en son temps; des Carmes chaux et déchaux; et bien d'autres avec eux. De fort loin étaient venus encore pour rendre hommage à leur amiral, des Capitaines de mer, patrons, comites, pilotes et maîtres de na-

vires et galères ; et même jusqu'à des mariniers et simples pêcheurs. Il y avait aussi grande affluence de troupes de terre. C'était un fort beau coup d'œil dans la grande nef, que celui de ces hallebardiers, arquebusiers et arbalestriers commandés par leurs Capitaines, richement vêtus de damas et de drap d'or, et dont les casques étincelaient comme fin argent au milieu de cette multitude de cierges qui brillaient dans la grande chapelle.

Devant ces hommes de guerre qui avaient tous un maintien fort posé et grave, comme il convient à telles cérémonies, le patron de l'Amiral tenait l'étendard gardé par deux hallebardiers. Cet étendart paraissait fort vieux et délabré au milieu de ces riches et resplandissantes étoffes ; mais nul ne pouvait le regarder sans respect, et plus d'un matelot pleurait dans la foule en le considérant.

Et après le service qui fut merveilleu-

sement chanté par les chantres de la cathédrale, le très révérend Évêque officiant fit un très beau discours sur les vertus, sciences, qualités du vieil Amiral, et il termina en disant : « —Vous tous qui assistez ici, priez pour le repos de l'âme de très magnifique Seigneur Don Christoval Colon, Amiral de la mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur perpétuel des îles et terre ferme de l'Inde pour les Rois nos Seigneurs. »

Et un Capitaine qui était près de moi, après avoir prié dévotement dit : « — Ils l'appellent très magnifique Seigneur... Hélas ! hélas ! notre pauvre vieil Amiral, il donnait sur la fin ce qu'il possédait à ceux qui l'avaient accompagné au dernier voyage... Là était sa magnificence, car il possédait peu au comptant... Combien de fois il m'a dit qu'il n'avait pas eu toujours de quoi payer son écot dans une auberge !

» C'est comme moi, ajouta-t-il, qu'on appelle Mendez, qui ne suis pas si grand Seigneur, mais qui ai sauvé toute la flotte, et que nul ne sauve de la misère. »

— Nous l'avons vu, mon père, nous l'avons vu cet intrépide et valeureux Capitaine qui avait fait tant de lieues en la grande mer, sur une frêle barque d'Indiens, pour sauver l'Amiral de bien des misères ; est-il donc si malheureux ?

Il n'en pria pas avec moins de ferveur, et pleura beaucoup quand fut enfermé le cercueil de l'Amiral au bruit des cloches et des canons.

Quelque temps après je vis Don Diego investi des droits de son père, et ceci fut encore merveilleusement beau.

L'étendard ployé ayant été déposé soigneusement sur le maître-autel, Don Diego le veilla assisté de plusieurs Chevaliers, Écuyers et gens d'armes, ainsi que des officiers de la Cité.

Le lendemain au matin un dignitaire de l'église dit la messe. Les gens de marine formaient grande affluence. La messe dite, l'étendard fut déployé et tenu par le patron de l'Amiral près du maître-autel; l'Amiral y tint la main droite jusqu'à ce qu'il eût prêté foi et hommage.

Il lui fut demandé beaucoup de choses, et entre autres celle-ci :

« Seigneur Amiral, prêtez-vous au Roi mon Seigneur, et à moi en son nom, foi et hommage comme Chevalier et Amiral des Indes pour mon Seigneur le Roi Don Ferdinand V et la Reine Doña Juana, maîtres de ce royaume? Dieu vous préservant des tempêtes de la mer et des ennemis du Roi notre Seigneur, promettez-vous de rendre un compte bon, vrai et loyal, de tenir bonne garde au Roi mon Seigneur, ou à son mandataire, de cet étendard que je vous remets aujourd'hui en son nom, et de toute la flotte, soit galères, navires, barques,

comme aussi de tous autres bâtimens qui sont armés, qui s'arment en ce moment ou qui s'armeront, où vous serez? »

Il lui fut encore demandé si, satisfait ou mécontent, il remettrait ledit étendard au Seigneur Roi ou à son mandataire.

Si dans le cas où il verrait une flotte ennemie plus forte que la sienne, il n'assemblerait pas son conseil des Chevaliers, Écuyers, Patrons, Maîtres, Comites et marins, qui se trouvaient sur ladite flotte, pour examiner ce qui serait le plus convenable pour le service dudit Seigneur Roi.

Et ayant prêté sur tout cela foi et hommage, il remit l'étendard à son patron. Puis on lut les lettres de priviléges accordées à tout jamais à l'Amiral; la teneur en est merveilleusement belle, et je l'ai retenue en ma mémoire comme chose fort religieuse.

— Oh! dites-les-nous, mon père!

— Ainsi ferai-je sœurs vénérables, pour vous édifier.

« Au nom de la Sainte-Trinité, et de » l'éternelle union du Père, du Fils et du » Saint-Esprit, trois personnes réellement » distinctes, et une essence divine, qui vit » et règne à jamais et sans fin. Au nom de la » bienheureuse Vierge et glorieuse sainte » Marie, Notre-Dame sa mère, que nous » avons pour patrone et pour avocate en » tous nos faits, son honneur et révé- » rence, au nom du bienheureux Apôtre » le Seigneur Santiago, lumière et miroir » de l'Espagne, patron et guide des Rois » de Castille et de Leon, et de même à » l'honneur et révérence de tous les au- » tres saints et saintes de la cour céleste, » quoique, selon sa nature, l'homme » ne puisse pas complètement comprendre » ce que c'est que Dieu. Par la plus grande » connaissance qu'il acquiert de ce monde, » il le peut connaître en voyant et con-

» templant ses œuvres merveilleuses, et
» les choses qu'il a faites et qu'il fait cha-
» que jour; car toutes choses sont faites
» par son pouvoir, gouvernées par son sa-
» voir, maintenues par sa bonté. Et ainsi
» l'homme peut concevoir que Dieu est le
» commencement, le milieu, la fin de toutes
» choses; qu'en lui se renferme tout, par-
» cequ'il le maintient comme il l'a ordonné,
» toutes choses ont besoin de lui, et il n'a
» pas besoin d'elles, il les peut changer
» quand il le veut selon sa volonté; et l'on
» ne saurait comprendre que lui il change
» en quelque manière que ce soit. Il est
» Roi sur tous les Rois; c'est de lui qu'ils
» reçoivent leur nom, par lui qu'ils rè-
» gnent, et lui il règne sur eux en les
» maintenant, etc., etc.

» Et comme entre les prérogatives et fa-
» veurs que les Rois peuvent faire à ceux
» qui les ont bien et loyalement servis, ils
» ont droit de les élever et honorer entre

» ceux de leur lignage, les anoblir, dé-
» corer, honorer, et leur faire autres biens
» services et courtoisie. »

Ici le Franciscain s'interrompit, et il ajouta bientôt : — Je ne vous dirai pas, vénérables sœurs, la suite de ces lettres. Il y était dit seulement à la fin que le Roi et la Reine maintenaient à tout jamais dans les mêmes priviléges Don Christoval Colon, ses fils, neveux et descendans.

On lut ensuite les prérogatives et droits qu'allait posséder Don Diego ; ceci fut encore beau à entendre. Il y était dit comment nul ne devait être assez osé pour passer à rames ou à voiles devant l'amiral ; comment, quand il ferait voile de son artimon, les autres navires devaient faire voile de leur artimon ; comment, dans un mauvais temps, on ne devait conserver aucune voile, quand on voyait sur la galère amirale trois lanternes au pied de l'étendard royal ; comment, dans un

brouillard épais, cette galère sonnant de la trompette, tous les autres navires devaient sonner de la trompette également, pour ne pas se briser les uns contre les autres; comment encore nul ne devait être assez osé pour hisser aucun pavillon jusqu'à ce que le général eût hissé le sien à la proue; il fut dit comment toute galère ennemie devait être livrée au pillage, à l'exception de ce qui appartient à notre Seigneur le Roi; comment, ce qui est fort sage, il peut empêcher les écuyers, vassaux, pilotes, patrons et rameurs, de porter à terre ni épées ni poignards, sous peine de rester en prison jusqu'à ce que l'Amiral ou son Alcade major les en fasse sortir; comment, et ceci me paraît très pieux, chacun des Comites des galères doit envoyer chaque soir sa chaloupe à la galère du Seigneur Amiral, pour qu'on lui donne le nom du saint qu'on doit avoir (le mot d'ordre). Et il fut ajouté bien

d'autres choses auxquelles entendent seulement les gens de marine ; mais un droit que je trouvai merveilleusement honorifique, c'est celui qu'on donnait à l'Amiral, de délivrer pour chaque bâtiment de sa flotte quatre hommes qui auraient encouru la peine de mort, c'est à coup sûr un beau droit de miséricorde.

Les lettres ayant été scellées, il fut ordonné d'y obéir sous peine d'encourir la disgrâce du Roi ; et çela s'adressait non seulement au laïques, mais aux religieux, aux prélats, maîtres, prieurs des ordres, Comtes, riches hommes, Commandeurs et Sous-Commandenrs, Chevaliers, écuyers, gens du conseil.

Mais, vénérables sœurs, après ces pompeuses cérémonies, deux moines Dominicains et moi, qui avions connu le vieil Amiral, nous voulûmes aller prier sur son cercueil comme de pauvres religieux sur un religieux, car il avait dai-

gné autrefois porter notre habit. Mon Seigneur l'évêque Deza, qui avait été son ami, dit qu'il nous accompagnerait.

Nous descendîmes dans le caveau où il avait été déposé; et après avoir prié,... longuement prié, le frère San-Pablo écarta le drap de velours noir brodé d'or qui recouvrait le cercueil, nous levâmes la planche;... on eût dit qu'il dormait, car toutes les misères étaient finies pour lui... — Frères, nous dit l'évêque, voilà un homme qui a envoyé bien des païens au ciel, car son âme était ardente pour leur conversion... Voilà un homme qui a mis bien de l'or dans les coffres du contrôleur, et qui a ajouté des terres belles et vastes aux domaines de Leurs Altesses; on l'a bien récompensé: qu'en dites-vous, frères?... il est temps de lui faire belles statues dans nos places. Nous ne répondions pas, regardant toujours le visage pâle de l'Amiral; et sa belle barbe véné-

rable... — Tenez, tenez, frères! Et il nous montrait des chaînes rouillées... Les chaînes retombèrent dans le cercueil... Ce fut la réponse!

FIN.

APPENDICE

ET NOTES.

APPENDICE.

Comme il a été fréquemment question de Grenade dans cet ouvrage, je pense que le lecteur verra ici avec plaisir quelques romances relatives a ce beau pays : ce ne sont point les moins intéressantes du grand recueil connu sous le titre de *Romancero general*. Pedro Ginez de Hita les a citées dans son *Roman historique des guerres civiles de Grenade*, et M. Depping les a publiées en Allemagne, avec un grand nombre d'autres poésies nationales extraites de divers Recueils, ainsi que des chroniqueurs.

L'histoire tout entière de la guerre de Grenade est là, et il est inutile d'entrer dans de longues dissertation pour prouver le mérite de cette poésie, à la fois si simple, si gracieuse, si énergique. Pour mettre le public à même de juger de ces qualités, il fallait, je

pense, traduire aussi textuellement que possible : c'est ce que j'ai fait.

On ne saurait croire combien les périphrases affaiblissent le caractère de ces romances, où tout est rapide et concis. La forme inusitée de ma traduction paraîtra peut-être peu agréable à beaucoup de monde ; mais je crois que ceux qui n'aiment pas à voir niveler toutes les productions étrangères de manière à ce qu'elles semblent jetées dans le même moule, préféreront un peu de rudesse dans la phrase aux formes polies sous lesquelles disparaissent toutes les formes originales.

D'ailleurs je suis intimement convaincu que le système de traduction, même en prose, doit toujours varier selon les divers ouvrages que l'on veut faire passer dans une langue étrangère : ici le mot pour le mot, la phrase concise et énergique ; autre part le gracieux mouvement du rhythme, l'heureux enchaînement des périodes l'équivalent rendant à peu près ce que détruirait complètement la version textuelle.

Cette fois, tout devait être dit comme dans l'original : c'est de la poésie qui frappe fort, c'est de la grâce toute simple, qui semble dire : Telle je suis, telle prenez-moi. Expression

naïve des plaisirs et des malheurs d'un peuple, composées pour la nation, chantées par elle, ces poésies sont dédaignées souvent du poète *Culto*, précisément parcequ'elles sont originales et qu'il est imitateur.

Souvent la romance mauresque est un cri ardent et sauvage jeté au milieu des plus grands malheurs qui aient accablé un peuple; en d'autres instans c'est une voix douce et amoureuse qui peint aussi ses joies et ses plaisirs. Recueillons ces inspirations d'hommes inconnus : la chute de Grenade est une sorte de courte Iliade où, comme dans les autres poésies vraiment nationales, tout se trouve réuni. Ici les coups des combattans sont contés, mais contés autrement que ceux reçus par Hector ou Ménélas; les armures et les vêtemens sont minutieusement décrits. Le peuple a besoin de tout voir dans la poésie; il ne lui faut pas le noble à peu près, il lui faut la chose; il ne craindrait pas d'interrompre le chanteur pour lui décrire ce qu'il connaît et ce qu'on veut lui cacher.

Nous avons fait les Maures galans à notre manière : on verra comme ils l'étaient; c'est quelque chose de pouvoir rectifier ses idées

par la voix naïve d'une nation qui dit elle-même ce qu'elle est. Les discours simples du bon Gazul et du brave Zaïde en diront plus sur ce sujet que toutes les dissertations du monde.

Le peuple est comme les enfans, il aime surtout les cortéges; on lui a donné beaucoup de tournois et de cavalcades, puis tout-à-coup un mot du cœur qui l'attendrit au moment où il est émerveillé.

Ces romances, consciencieusement dites en français (la ligne de prose pour le vers), feront peut-être comprendre à ceux qui n'ont pas encore compris ce qu'il y a de grand et de naïf dans la manière dont nos jeunes poètes nous peignent la vieille Espagne : ils osent comme on osait en ce beau pays d'héroïsme et de chevalerie (1).

(1) On peut compléter les Recueils de romances moresques en consultant les ouvrages suivans : *Floresta de rimas antiguas castellanas*, por Juan-Nicolas Bohl de Faber; — *Tesoro del Parnaso español*, por Manoel-Josef Quintana; — *Floresta de varios romances*, *sacados de las historias antiguas de los doce Pares de Francia*, por Damian Lopez de Tortajada; — *Chronica de los Moros de España*, por el padre Fray Jayme Bleda, an 1618; — *Ancient spanish ballads, relating to the twelve Peers of France, mentioned in Don Quixote* by Thomas Rodd.

Abenamar, Abenamar,
Le jour où tu es né
Il y avait des signes étranges :
La mer était en calme,
La lune avait crû.
Le Maure qui naît sous un tel signe
Ne doit jamais dire mensonge.
Et là le Maure lui a répondu :
Bien tu entendrais s'il t'était dit,
Et je ne t'en dirai point, Seigneur,
Dût-il m'en coûter la vie;
Car je suis fils d'un Maure
Et d'une Chrétienne captive.
Étant encore petit enfant,
Ma mère me répétait
De ne jamais dire un mensonge;
Que c'était chose bien honteuse :
C'est pourquoi, ô Roi! demande,
Je te dirai la vérité.
— Je te remercie, Abenamar,
Je te remercie de ta courtoisie.
Quels sont ces châteaux
Si élevés et qui reluisent ?
— C'est l'Alhambra, Seigneur,
Et l'autre c'est la mosquée;
L'autre les Alijares,
Merveilleusement travaillés.
Le Maure qui y travaillait

Gagnait chaque jour cent doubles,
Et le jour où il n'y travaillait point
Perdait cent autres doublons.
Ceci est le Généraliffe,
Où il y a un jardin sans pair;
Voici les Tours-Vermeilles,
Bâtiment de grande valeur.
Ainsi parla le Roi Don Juan,
Et bien vous entendrez ce qu'il disait:
— Si tu le voulais, Grenade,
Je me marierais avec toi!
Je te donnerais en dot et en fiançailles
Cordoue et Séville.
— Mariée je suis, Roi Don Juan,
Mariée je suis, et non pas veuve:
Le Maure qui me possède
Me veut grand bien.

Dans les jardins d'Almeria
Était le Maure Abenamar,
Vis-à-vis le palais
De la Morisque Galiana;
Pour appui il avait son albornoz,
Pour tapis son bouclier;
Sa lance soumise reposait en terre:
C'était beaucoup de soumettre sa lance!...
Avec le frein posé sur l'arçon,
Avec les brides attachées,
Sa jument se tenait entre deux bornes,
Pour qu'elle pût paître sans se perdre

Et elle regardait un amandier fleuri
Dont la fleur avait été flétrie et brûlée
Par l'inclémence de la bise,
Si contraire à toutes les fleurs.

Par la rue de sa dame
Zaïde va se promenant,
Et il attend qu'il soit l'heure
Qu'elle se lève pour lui parler.
Le Maure est désespéré
De voir qu'elle tarde tant;
Car il pense que ce n'est qu'en la voyant
Qu'il pourra apaiser le feu qui le brûle...
Et il l'a vue paraître à un balcon,
Plus belle que la lune quand sort
Durant une nuit obscure,
Et le soleil pendant les tempêtes.
Zaïde s'est approché, disant:
— Belle Maure, qu'Allah te garde!
Est-ce donc un mensonge que disent
Les servantes et mes pages?
Ils disent que tu veux me quitter
Parceque tu prétends te marier avec un Maure
Qui est venu des terres de ton père?
Si telle est la vérité, Zaïda la Belle,
Déclare-toi et ne me trompe point;
Ne veuille pas tenir secret
Ce qu'on sait si clairement.
Et elle a répondu humblement au Maure:
— Mon bien, il est temps que s'achève

Votre amitié et la mienne :
Puisque tout le monde la connaît,
Je ne serais plus ce que je suis
Si la chose continuait ainsi.

Zaïda, belle de mes yeux,
Zaïda, belle de mon âme,
Des femmes maures la plus belle,
La plus ingrate aussi de toutes,
Toi, dont les beaux cheveux
Servent à l'amour de mille lacs,
Où, aveuglés par tes beaux yeux,
Se perdent les âmes qui étaient libres,
Quel plaisir cruel reçois-tu
D'être si inconstante, si variable,
Et, sachant combien je t'adore,
A me traiter comme tu le fais ?
Et, non contente de tout cela,
A m'enlever l'espérance ?...
Puisque je la perds tout-à-fait,
Quel plaisir trouves-tu enfin à voir mon sort
changer ?
Ah ! combien mal, douce ennemie,
Tu reconnais l'ardeur de mon amour,
Puisqu'en échange tu m'offres
L'ingratitude et l'inconstance !...
Combien vite elles ont pris leur vol
Les promesses et les paroles !
Oh ! il suffisait qu'elles vinssent de toi

Pour avoir des ailes!
Souviens-toi qu'il y a peu de jours
Tu me donnas des preuves claires d'amour...
— Dieu sait combien je suis marrie,
Et combien cela me fait souffrir de te quitter!
Tu sais combien je t'ai chéri
En dépit de ma famille;
Et tu sais les fâcheries
Que j'ai eues avec ma mère
Pour t'avoir attendu la nuit;
Car tu venais toujours bien tard!...
Et pour nous ôter toute occasion de faillir,
Ils disent qu'ils veulent me marier...
Autre dame ne te manquera pas,
Qui sera belle et gracieuse,
Qui t'aimera et que tu aimeras;
Car tu le mérites, Zaïde.
Le Maure lui a répondu doucement,
Accablé de mille déplaisirs :
— Je n'ai pas cru, belle Zaïda,
Que tu en usasses ainsi avec moi;
Je n'ai pas cru que tu en agirais ainsi,
Changeant ainsi mes gages
Contre ceux d'un Maure laid, repoussant,
Indigne enfin d'un bonheur si grand!
Tu étais là quand tu as dit,
Sur ce balcon, l'autre soir :
— Tienne je suis, tienne je serai;
Elle est à toi ma vie, Zaïde!

Rappelle-toi bien, Zaïde, que je t'avertis
De ne point passer par ma rue,
De ne point parler à mes femmes,
De ne point interroger mes esclaves,
De ne point demander ce que je fais,
Ni qui est venu me visiter,
Ni quelles fêtes me font plaisir,
Ni quelles couleurs me plaisent:
Il suffit bien que ce soit pour toi
Celles qui paraissent sur mon visage,
Honteuse que je suis d'avoir regardé un Maure.
Je confesse que tu étais vaillant,
Que tu mets en pièces qui s'oppose à toi;
Que tu as tué plus de Chrétiens
Que tu n'as de gouttes de sang;
Que tu es gaillardement à cheval,
Et que, gentilhomme bien courtois,
Tu danses, tu chantes et sais jouer des instrumens
Aussi bien qu'on le puisse imaginer;
Que tu es singulièrement blond,
Illustre en lignage,
Maître en bravoure,
Joie des bonnes grâces;
Que je perds beaucoup en te perdant,
Comme j'ai beaucoup gagné gagnant ton cœur;
Et que si tu étais né muet
Il serait possible de t'adorer;
Mais il y a un inconvénient
Qui me détermine à t'abandonner:
Tu es prodigue de la langue;

Les libertés que tu prends sont amères;
Et, vraiment, celle qui voudra te supporter
Aura besoin de mettre un rocher sur ton cœur,
Un Alcaïde à tes lèvres...
Les galans comme toi
Peuvent beaucoup sur les dames;
Car elles les aiment braves,
Pouvant déchirer et fendre;
Mais, ami Zaïde,
Si dans le banquet de l'amour
Elles t'offrent de douces faveurs,
Elles veulent qu'on mange sans parler.
Bien m'a coûté ce que tu as fait;
Et tu aurais été heureux, Zaïde,
Si tu avais su me conserver
Comme tu avais su me soumettre!
Mais tu étais à peine sorti
Des jardins de Tarife,
Que tu t'es vanté de mon malheur,
Et à un Morisque mal appris!
Ils m'ont dit que tu avais montré
La tresse de mes cheveux,
Que tu posas sur ton turban.
Je ne demande pas que tu la rendes,
Encore moins que tu la gardes;
Mais je veux que tu saches, ô Maure!
Que c'est pour mon malheur que tu la portes!

Dis-moi, Zaïda : de quoi penses-tu m'avertir?
Tu veux que je te regarde et que je me taise!...

Ne crois pas aux femmes,
Peu sûres de la vérité.
Si je demande ce que tu fais,
Ou qui te vient visiter,
C'est que les couleurs de tes joues
Sont les fêtes de mon plaisir.
Si tu rougis à cause de moi,
Console-toi en voyant mes maux:
Mille fois avec les larmes de mes yeux
J'ai arrosé les rues !...
Si tu dis que tu es honteuse
Du peu que sait Zaïde,
Je sais peu de chose, il est vrai;
Mais j'ai su te connaître et t'adorer...
Tu reconnais que je suis vaillant
Et que j'ai bien d'autres qualités :
Je ne les ai point, puisque je ne puis
Tirer vengeance d'un mensonge !
Mais mon sort a voulu
Que tu te sois lassée de m'aimer...
Ne me donne pas d'autre tort
Que celui de ne plus te plaire.
Je n'ai pas cru que tu fusses une femme
A qui peut plaire la nouveauté !
Mes infortunes sont telles
Qu'elles ont fait ce que je regardais comme
impossible :
Elles m'ont mis en telle angoisse
Que j'ai le bien pour outrage !
Achève-moi donc,
Pour que rien ne manque à ma douleur !

C'est moi qui perds beaucoup en te perdant,
Moi qui gagnais tout à t'aimer;...
Et, bien que tu ajoutes à l'offense,
Je ne cesserai point de te chérir!
Tu dis que si j'étais muet
On pourrait encore m'adorer:
Si pour mon malheur je l'ai été,
Je deviens muet pour la défense.
Ma vie t'offense,
O Dame! Tu veux me tuer,
Puisque tu vas jusqu'à dire que je parle,
Afin que la douleur m'achève...
Ma poitrine est le cachot
De tourmens éternels,
Ma bouche l'est du silence
Et n'a pas besoin d'Alcaïde.

Sellez-moi le poulain gris
De l'Alcaïde de los Velez;
Donnez-moi la targe de Fez,
Et ma forte cotte-de-mailles,
Et une lance à deux fers,
Tous deux de trempe aiguë,
Et le casque d'acier
Avec le bonnet gris-brun
Qu'ornent des plumes jaune-paille
Entre des aigrettes de martinet
Aux couleurs changeantes.
Que l'on m'apporte la toque bleue
Que m'a donnée, pour m'en parer,

La belle Cohaïda,
Fille de Llégar Hamete.
Que l'on me donne la riche médaille
Garnie de mille feuilles d'émeraudes :
Les rameaux sont des lauriers.
Dites à ma Dame
Qu'elle sorte, si elle veut me voir
Livrer un terrible combat
A Don Miguel le Vaillant ;
Car si elle me regarde
Mal ne pourra m'arriver.

Le matin de la Saint-Jean,
A la pointe du jour,
Les Maures ont fait une grande fête
Dans la Vega de Grenade :
En faisant tournoyer leurs chevaux ;
Ils vont jouant de la lance,
Et ils agitent les riches banderoles
Brodées par leurs bien-aimées.

. . . .

Le Maure qui avait ses amours,
Là savait se signaler ;
Celui qui n'en avait point
Travaillait pour en avoir.
Ils regardaient les Dames morisques
Des tours de l'Alhambra,
Parmi lesquelles il y en avait deux
Malheureuses dans leur passion :
L'une, ils l'appellent Xarifa ;

L'autre se nomme Fatima.
Autrefois elles étaient fort amies,
Maintenant elles ne se parlent plus;
Mais Xarifa, pleine de jalousie,
Parla de nouveau à Fatima;
— Ah! Fatima, ma sœur,
Comme tu as été frappée par l'amour!
Tu avais autrefois des couleurs,
Je vois que maintenant elles te manquent.
Tu aimais à parler de galanterie,
Maintenant tu es silencieuse.
Cependant si tu veux les voir,
Mets-toi à cette fenêtre:
Tu contempleras Abindarraez,
Sa gentillesse et sa galantise.
Fatima, en femme discrète,
Lui a répondu de cette manière:
—Je n'ai pas été touchée d'amour,
Et de ma vie je ne m'en occuperai.
Si j'ai perdu mes couleurs,
Il y a pour cela une juste raison:
C'est à cause de la mort de mon père,
Qu'a tué Malik Alabez.
Et si je me souciais d'amour,
Sois persuadée, ma sœur,
Que là-bas je vois des Cavaliers,
En cette rase campagne,
Desquels je pourrais être servie,
Desquels je pourrais être aimée;
Et ils égalent en force et en courage
Abindarraez, que tu loues...

C'est ainsi que les Dames
Mirent fin à leurs discours.

Au corps de logis de Comares,
La belle Galiana,
Avec soin et grande habileté,
Brodait une riche mante
Pour le fort Sarrasin
Qui pour elle joue des lances.
La mante est de telle valeur,
Qu'on n'en saurait trouver le prix :
D'aljofar et de perles fines
Cette mante est émaillée,
Avec beaucoup de canetilles d'or
Et lacs de fin argent ;
D'émeraudes et de rubis
Partout elle a été semée.
Et le Maure est bien heureux
De la faveur d'une telle Dame,
Il la garde dans son cœur,
Il l'adore avec son âme :
Et si le Maure la chérit,
Elle l'aime encore bien davantage.
Le Sarrasin le mérite ;
Il est de lignage et de renommée,
Et il n'y en a pas de plus courageux
Dans le royaume de Grenade ;
Et si ce Maure est de telle sorte,
Il mérite bien Galiana,
Qui est la plus belle Maure

Qu'en tous lieux on puisse trouver.
Beaucoup de Maures l'ont servie,
Et nul n'a pu la conquérir,
Sinon le fort Sarrasin,
Et de lui elle s'est enamourée :
Pour son amour elle a laissé
Celui d'Abenamar.
Tous les deux ils vivent contens,
Tous deux ils sont pleins d'espérance
Qu'ils pourront bientôt se marier
Dans les fêtes et dans les zambras.
Le Roi a consenti à tout,
Et il a déjà la parole
De l'Alcaïde d'Almeria,
Père de Galiana.
Et maintenant l'on dit dans Grenade
Que sans ſaute cela se fera.

Huit à huit, dix à dix,
Sarrasins et Aliatares,
Jouent des cannes, dans Tolède,
Contre Alarifes et Azarques :
C'est que le Roi a publié des fêtes
Pour la paix qui a été jurée
Entre Zaïde, Roi de Belchite,
Et le Grenadin Atarfe.
D'autres disent que ces fêtes
Ont servi de prétexte au Roi,
Et que Zelindaxa est cause
De ses fêtes ou de ses soucis.

Les Sarrasins sont entrés
Sur des chevaux alesans.
Leurs jupes et leurs mantes
Étaient orangées et vertes ;
Sur leurs écus ils portaient
Pour blason leurs cimeterres,
Vraies armes de l'amour ;
Pour devise : « Feu et sang ! »
Égaux en magnificence,
Les Aliatares les suivent :
Leurs livrées sont incarnates,
Brodées de blancs feuillages ;
Pour devise ils ont un ciel
Que portent les épaules d'Atlas,
Et un vers qui disait :
« Je le porterai jusqu'à ce qu'il m'accable ! »
Les Alarifes ont suivi :
Ils sont magnifiques et galans ;
Ils portent l'incarnat et le jaune ;
Leurs manches sont d'almayzales ;
Leur devise est un mur
Qu'abat un sauvage
Et puis la lettre, qui dit :
« La force sert ! »
Les huit Azarques ont suivi :
Plus arrogans que tous les autres,
Ils sont vêtus de bleu-violet et de jaune ;
Ils ont un feuillage pour panache ;
Les targes qu'ils portent sont vertes :
Sur ces targes est peint un ciel bleu
Où se joignent deux mains ; la lettre dit :

« Dans la verdure tout se trouve. »
Le Roi ne put souffrir
Qu'à tous les yeux se montrent
Ses soins trompés
Et vaine sa pensée ;
Et regardant le quadrille,
Il a dit à Selin, son Alcaïde :
— Ce soleil, je l'écarterai,
Puisqu'il blesse mes yeux !
Azarque lance des baguettes
Qui se perdent dans les airs,
Sans que les yeux puissent comprendre
Si elles montent ou si elles tombent.
Comme aux fenêtres publiques
Les simples Dames de la ville
Alongent le corps pour le voir,
De même font celles des balustrades royales.
S'il avance le bouclier ou s'il le retire,
Du milieu des spectateurs ordinaires
Sort un cri : — Allah te guide !
Du côté du Roi on entend : — Donne-lui la mort !
Zelindaxa, sans crainte
Pour la peine qu'il y aurait à l'arroser,
Répandait sur lui un fruit (de cire) plein d'eau (1).
Le Roi a crié : — Qu'on l'arrête ! qu'on l'arrête !
Et ils ont cru tous que le jeu

(1) C'est encore l'usage en Portugal et probablement en Espagne, de jeter de ces fruits de cire durant le Carnaval.

Finissait parcequ'il était tard.
Mais le Roi, jaloux, a répété :
— Qu'on prenne ce traître d'Azarque !...
Ceux des deux premiers quadrilles,
Laissant là les cannes de côté,
Demandent des lances.
Légèrement ils s'élancent pour prendre le Maure...
Il n'y a rien qui résiste
Aux volontés d'un Roi amant!
Les deux autres (quadrilles) auraient résisté,
Sans ce que leur a dit Azarque :
— Quoique l'amour n'ait point de lois,
Il est juste qu'il en garde :
Rendez ces lances, mes amis.
Que mes ennemis lèvent leurs lances,
Pleins de pitié, mais victorieux;
Que les uns pleurent, les autres se taisent...
Il n'y a rien qui suffise
Aux volontés d'un Roi amant!
Ils ont pris à la fin le Maure;
Et le peuple, pour le délivrer,
En différens groupes
Se sépare et se partage :
Mais comme un chef manque,
Qui les encourage, les appelle,
Ces groupes se sont dispersés.
La résistance s'évanouit :
Il n'y a rien qui résiste
A la volonté d'un Roi amant!
Zelindaxa seule a crié :

— Délivrez-le Maure ! délivrez-le !...
Et de son balcon elle voulait
Se jeter pour le délivrer.
Sa mère la tient entre ses bras,
Disant : — O folle ! que fais-tu ?...
Qu'il meure sans qu'on te devine !
Pour ton malheur, tu le sais bien,
Rien ne résiste
A la volonté d'un Roi amant !...
Arrive un message du Roi,
Par lequel il ordonne qu'elle désigne
Une maison de ses parens,
Et qu'elle la tienne désormais pour prison.
Zelindaxa a répondu :
— Dites au Roi que, pour ne pas changer,
J'ai choisi pour prison
La mémoire de mon Azarque ;
Et il y aura quelqu'un qui aura résisté
Aux volontés d'un Roi amant.

De trois mortelles blessures,
D'où sortait beaucoup de sang,
Le valeureux Albayaldos était frappé,
Et frappé à mort ;
Le Maître l'avait blessé
En un combat fort et terrible.
Baigné dans son sang,
Averti par la douleur,
Les yeux tournés au ciel,

C'est ainsi qu'il parlait :
— Oh ! qu'il te plaise, doux Jésus,
Que dans ce passage je parvienne
A m'accuser de mes fautes,
Afin que je te voie,
Ainsi que ta tendre mère.
Ma langue fait ses efforts
Pour que le maudit Satan
Ne s'empare point de mon âme.
O destinée dure et âpre !
O étoile plus que funeste !
O Muça ! bon Chevalier,
Si j'eusse voulu te croire,
Tu ne me verrais pas en tel état ;
Je ne serais point venu me perdre,
Car je regarde le corps comme perdu...
Qu'il n'en soit pas autant de l'âme !
Je la remets entre les mains
De celui qui a su me créer ;
Il usera de pitié...
Mais pour m'aider en ce jour,
Ce que je te demande, bon Muça,
Si tu veux encore m'être utile à quelque chose,
C'est que tu me donnes ici la sépulture
Sous ce pin vert,
Et qu'au-dessus tu poses une inscription
Qui apprenne ma mort...
Tu diras au Roi Chiquito
Comment moi, qui sais me convertir,
Je suis en cette angoisse devenu Chrétien,
Afin que ne puisse pas m'être nuisible

Le menteur Alcoran,
Qui a voulu me plonger dans les ténèbres.

ÉPITAPHE D'ALBAYALDOS (1).

Ici repose Albayaldos,
Qui remplissait la terre de sa renommée.
Plus fort que Renaud
Et que le Comte paladin,
Une étrange destinée le tua :
Mars l'Ensanglanté,
Plein d'envie pour sa vie célèbre,
Le livra sans secours
Au fer terrible,
Afin de vivre plus en sûreté dans les cieux !

De Grenade est sorti le Maure
Qu'on appelle Alatar,
Cousin-germain de l'homme vaillant
Que l'on nommait Albayaldos :
Celui qu'a tué le Maître (de Calatrava)
En combattant dans la campagne.
Ce Maure est sorti à cheval,

(1) Cette épitaphe a été probablement composée par Ginez de Hita, qui la cite ; elle est bien loin d'avoir ce caractère de naïveté et de force qu'on trouve dans les romances : je ne l'ai traduite que pour faire sentir cette différence.

Armé de sa bonne armure;
Elle est couverte d'un jupon
De damas zinzolin obscur.
Le bonnet, de même couleur,
Est orné de plumes d'un noir azuré;
La lance est noire également;
Il a pris une targe noire,
Et son cheval est noir aussi,
D'une valeur estimée:
Ce n'est pas un poulain de peu de jours,
Il a passé dix ans;
Trois Chrétiens en prennent soin,
Et lui-même il lui porte les remèdes.
Sur un tel cheval le Maure
Est monté, bien plein d'ennuis.
En arrivant à la place Neuve,
Il n'a pas tourné les yeux vers le Darro,
Bien qu'il soit passé sur le pont.
La colère l'anime.
Il sort par la porte Elvire,
Et il est entré dans la Vega;
Il va par le chemin d'Antequerra,
Pensant à Albayaldos:
Il désire trouver le Grand-Maître,
Afin qu'Albayaldos soit vengé.
Et, en arrivant près de Loxa,
Il a rencontré un escadron
Tout couvert d'armes luisantes,
Ayant pour étendard un guidon blanc:
Au milieu se voit la croix violette
De l'Apôtre saint Jacques.

Arrivant donc vers l'escadron,
Sans crainte il a demandé
Si parmi eux venait le Grand-Maître
Qui Don Rodrigue est appelé.
Le Grand-Maître venait en effet.
Il s'est séparé de ses gens,
Et il a dit : — Que cherches-tu, Maure ?
Je suis celui que tu as demandé.
Le Maure le reconnut aussitôt
A la croix qu'il portait au côté
Et aussi sur l'écu :
Telle était sa coutume.
— Allah te garde, bon Maître,
Bon Chevalier estimé !
Tu sauras que je suis Alatar,
Cousin-germain d'Albayaldos,
A qui tu as donné la mort
En en faisant un Chrétien.
Et à cette heure je suis venu
Seulement pour le venger.
Prépare-toi au combat,
Car je t'attends dans la campagne !...
Le Maître, qui entendit cela,
Ne voulut pas le faire attendre davantage.
Ils vont l'un contre l'autre,
Montrant une très grande force,
Se creusant de grandes blessures,
Combattant vigoureusement.
Mais le Grand-Maître est valeureux,
Le Maure n'a pas tenu contre lui :
Finalement il l'a tué...

Comme c'était un homme de courage,
Il lui a coupé la tête
Et l'a suspendue au poitrail du cheval;
Puis il est retourné vers ses gens,
Bien malement blessé:
Mais ses gens l'ont emporté,
Et par eux il a été guéri.

Étant assemblée la cour
D'Abdalla, Roi de Grenade,
On fit une riche fête.
C'était à cause de certaines noces
Que la zambra était donnée,
Noces de grandes renommées,
Pour lesquelles on court les taureaux
Dans la place Bivarambla.
Et parmi ces taureaux courans
Il y en avait un qui effrayait par sa férocité.
Un Cavalier se présente,
Sur son cheval, dans la place;
Il porte un jupe verte
De damas rayé;
Le manteau est de la même étoffe:
Il montre couleur d'espérance;
Les plumes sont vertes; et le bonnet,
On dirait que c'est une émeraude.
Six serviteurs vont avec lui;
Ils le servent et l'accompagnent.
Ils sont aussi vêtus de vert:
Le Seigneur l'a ordonné,

Comme quelqu'un qui en ses amours
Avait grandes espérances.
Chaque serviteur portait
Un aiguillon fort et aigu ;
Ils étaient de couleur noire,
Rayés d'argent.
Et on a reconnu, à sa gentille prestance,
Que le Cavalier
Était Gazul le très Courageux,
Chevalier de grande renommée,
Rempli de bonne grâce.
Il s'est placé au milieu de la place,
Tenant un aiguillon à la main.
Invincible par son courage,
Il regardait le fort taureau ;
Mais quand le taureau l'a vu,
Il a lancé la terre vers les cieux
Avec les pieds de devant et ceux de derrière (1),
Donnant grande terreur à tous ;
Et ensuite, avec grande bravoure,
Vers le cheval il s'élançait
Pour le blesser avec ses cornes,
Qu'il portait aiguës comme des alênes (2);
Mais le vaillant Gazul
Gardait bien son cheval,
Et de son dur aiguillon
Il frappait le taureau

(1) Il y a dans l'original :
« Con las manos y los piés. »

(2) Aleznas.

Avec une incroyable adresse,
Entre l'une et l'autre épaule.
Le taureau, cruellement blessé,
Baignait la terre de son sang,
Demeurant étendu à terre,
Sa bravoure anéantie...
Toute la cour s'est prise d'admiration
En voyant un tel exploit;
Tous disaient : — Ce Cavalier
Est de force avantageuse !...
Les taureaux une fois courus,
Le Cavalier quitta la place,
Faisant sa révérence au Roi
Et à Lindaraxa, sa Dame;
Il la fit aussi à la Reine
Et aux Dames qui étaient là présentes.

Avec plus de trente hommes en quadrille,
Gentilshommes Abencerrages,
Sort un soir le valeureux Muça,
S'en allant à Bivarambla
Par ordre de son Roi;
Il sort, pour aller aux jeux des cannes,
Vêtu de blanc, d'azur et de jaune-paille,
Avec des plumes incarnates.
Pour qu'on les reconnaisse (ces Chevaliers)
Portent sur leur targe une plume,
Devise accoutumée
Des Maures Abencerrages,

Avec une inscription qui dit :
« Les Abencerrages lèvent
» Aujourd'hui leurs plumes jusqu'aux cieux,
» Afin que les oiseaux les voient! »
Et traversant une rue,
Viennent, formant leur quadrille,
Les valeureux Zegris,
Aux galantes livrées;
Leurs jupes et leurs manteaux maures
Sont verts et violets,
Avec mille bigarrures;
D'argent sont leurs éperons.
Tous ils sont montés sur des cavales baies,
Belles, riches, puissantes.
Pour devise ils ont sur leur targe
Des cimeterres sanglans;
La lettre dit.
« Dieu veuille qu'on ne les lève!
» A moins ne qu'ils tombent en terre
» Avec leur fil tranchant... »
On aperçoit déjà les cannes :
Le jeu va s'échauffant.
Mais, par l'industrie du Roi,
Les Zegris ne se troublent point;
Ils ne font point les folies
Qu'ils avaient en la pensée.

Beaucoup de trouble est dans Jaen :
L'alarme y a sonné,

Parceque les Maures de Grenade
Vont courant sur son territoire;
Quatre cents gentilshommes
Vont au combat.
Huit cents autres sont encore sortis
D'Ubeda et de Baeça,
De Caçorla et de Quesada;
Et aussi sortent deux bannières:
Tous sont gentilshommes d'honneur.
Amoureux de sincérité,
Ils ont fait le serment,
Entre les mains des demoiselles,
De ne pas retourner à Jaen
Sans avoir un Maure comme prise;
Et celui qui sert une belle Dame
Lui en promet quatre au retour.
A la Guardia ils sont arrivés.
Au lieu où l'on sonne l'alarme
Et près de Riofrio,
Une grande bataille a commencé;
Mais les Maures étaient beaucoup;
Ils ont fait grande résistance,
Parceque les courageux Abencerrages
Conduisaient l'avant-garde;
Et avec eux étaient les Alabezes,
Gens fort sauvages et redoutables.
Les vaillans Chrétiens
Ont combattu avec furie:
De sorte que les Maures
S'éloignent de la bataille;
Mais ils ont emporté des chevaux

Qui valaient bien de l'argent.
Jaen est sortie avec gloire
De ce combat passé,
Puisqu'elle a su se défendre
Contre une telle multitude :
Grande tuerie ils ont faite
De cette race de chiens.

On a fait sur le même sujet une autre romance qui commençait ainsi :

Ils carillonnent dans Anduxar,
L'alarme est à la Guardia :
Déjà sont sortis de Jaen
Quatre cents gentilshommes ;
De Ubeda et de Baeça
Autant encore sont sortis.
Tous sont jeunes gens d'honneur
Et des plus amoureux,
Et tous ont fait un serment
Entre les mains de leurs amies,
De ne pas retourner à Jaen
Sans leur donner un Maure pour étrenne.
Celui qui a une belle amie
Lui en promet trois et quatre.
Pour Capitaine ils ont mené
L'Évêque Don Gonçalo.
Don Pedro Caravajal
De cette manière a parlé :

— En avant, Cavaliers !
Que l'on m'apporte le bétail ;
S'il appartenait à quelque paysan,
Déjà vous le lui auriez ôté.
Quelqu'un va entre nous autres
Qui se réjouit de mon malheur ;
Mais je le dis ici
Pour celui qui porte un surplis blanc.

Des Chevaliers de Grenade,
Quoiqu'ils fussent Maures gentilhommes,
Sont venus, avec d'envieuses intentions,
Parler au Roi Abdalla.
Grande trahison va s'ourdissant :
On dit que les Abencerrages,
Gens renommés et de noble lignage,
Prétendent tuer le Roi
Et lui enlever son royaume.
Grande trahison va s'ourdissant.
Pour entreprendre une telle chose,
Ils sont en grande faveur
Auprès des hommes, des enfans et des femmes,
Enfin auprès de tout le royaume grenadin.
Grande trahison va s'ourdissant.
Et la Reine, tant aimée,
Ils l'ont aussi accusée
D'avoir mis sa pensée
En l'amour d'Albin Abencerrage.
Grande trahison va s'ourdissant !

Dans les tours de l'Alhambra
Résonnaient de grands cris,
Et dans la ville de Grenade
Beaucoup de pleurs on répandait,
Parceque, sans raison, le Roi
Avait fait décoller un jour
Trente-six des Abencerrages,
Gens nobles et de grande valeur,
Que les Zegris et les Gomeles
Accusaient de trahison.
Grenade les pleure davantage
A cause de la grande douleur qu'elle ressent,
Que, pour le lustre qu'elle tirait de tels
hommes;
Elle a perdu beaucoup...
Les hommes, les enfans et les femmes,
Tous pleurent sur une telle perte;
Et elles ont bien pleuré aussi
Toutes les Dames de Grenade!
Le deuil paraissait
Dans les rues et aux fenêtres:
Il n'y avait pas d'honorable Dame
Qui ne se fût mise en deuil;
Il n'y avait pas de Chevalier
Qui ne se fût vêtu de noir,
Si ce n'est les Zegris
D'où sortait la trahison,
Et avec eux les Gomeles
Qui leur tenaient compagnie;
Et s'ils ont quelque deuil en l'âme,
C'est pour ceux qu'ont tué

Les Gazuls et les Alabezes,
Afin de se venger de leur infamie,
Pour ceux qu'ils ont tué avec si grande hardiesse
Dans la cour des Lions ;
Car s'ils avaient trouvé le Roi,
Ils lui auraient tiré la vie,
A cause de l'infamie
Qu'il avait permise.

— Reduan, s'il t'en souvient,
Tu m'as donné ta parole
Que tu me remettrais Jaen,
Gagné en une nuit;
Reduan, si tu l'accomplis,
Je te donnerai double paie,
Et, si tu ne l'accomplis point,
Je t'exilerai de Grenade;
Je te jetterai dans une forteresse
Où tu ne jouiras pas de ta bien-aimée.
Reduan lui a répondu
Sans changer de visage :
— Si je l'ai dit, je ne me le rappelle point;
Mais j'accomplirai ma parole...
Reduan a demandé mille hommes,
Et le Roi lui en a donné cinq mille.
Par la porte d'Elvire
Sort cette grande cavalcade :
Que de Maures gentilshommes!

Que de cavales baies!
Que de lances au poing!
Que de targes blanches!
Que de jupons verts!
Que de jupons d'écarlate!
Que de plumes et de gentillesse!
Que de manteaux rouges!
Que de bottines mauresques!
Que de lacets qui les ornent!
Que d'éperons d'or!
Combien d'étriers d'argent!...
Tous sont gens valeureux,
Experts dans les batailles;
Et au milieu d'eux tous
On voit le Roi Chiquito de Grenade.
Les Dames mauresques les regardent
Des tours de l'Alhambra,
Et la Reine, mère du Prince maure,
De cette manière lui parlait :
— Qu'Allah veille sur toi, mon fils!
Que Mahomet te garde!
Puisses-tu revenir de Jaen
Avec beaucoup d'honneur, à Grenade!

Le Roi maure se promenait
Par la ville de Grenade,
Depuis la porte d'Elvire
Jusqu'à celle de Bivarambla...
— Aye de moi, Alhama!

Des lettres lui sont venues,
Disant qu'Alhama est perdue...
Les lettres, il les a jetées au feu;
Le messager, il l'a fait mourir...
— Aye de moi, Alhama!
Il saute à bas d'une mule,
Et chevauche sur un cheval;
Par le haut du Zacatin,
Il est monté à l'Alhambra...
— Aye de moi, Alhama!
Quand il a été à l'Alhambra,
Au même instant il a ordonné
Que sonnassent les trompettes
Et les anafiles d'argent...
— Aye de moi, Alhama!
Et que les tambours de guerre
En hâte sonnassent l'alarme,
Pour que les entendissent ses Morisques,
Ceux de la Vega, ceux de Grenade...
— Aye de moi, Alhama!
Les Maures, qui ont entendu
Que Mars sanglant les appelle,
Un à un, deux à deux,
Vont formant une grande armée...
— Aye de moi, Alhama!
Et là parla un vieux Maure,
De cette façon il parlait:
— Pourquoi nous appelles-tu, Roi?
Pourquoi est ce rappel?...
— Aye de moi, Alhama!
— Il vous faut savoir, mes amis,

Une nouvelle malheureuse :
Les Chrétiens, avec cruauté,
Nous ont enlevé Alhama...
— Aye de moi, Alhama!
Là parla un Alfaqui
A la barbe longue et blanche :
— Bien on te fait agir, bon Roi,
Bon Roi, bien l'on te fait agir...
— Aye de moi, Alhama!
Tu as tué les Abencerrages
Qui étaient la fleur de Grenade;
Tu as accueilli les étrangers
De la célèbre Cordoue!...
— Aye de moi, Alhama!
Pour cela, Roi, tu mérites
Une peine bien conditionnée :
(Tu mérites) de perdre ton royaume,
Et que Grenade se perde...
— Aye de moi, Alhama!

— Maure Alcaïde, Maure Alcaïde,
Celui de la longue barbe,
Le Roi t'envoie prendre
A cause de la perte d'Alhama;
(Le Roi t'envoie) couper la tête,
Pour la placer dans l'Alhambra,
Pour que ce te soit un châtiment,
Pour que d'autres tremblent en la voyant,
Parceque tu as perdu la tenance

D'une ville de tant de prix !...
L'Alcaïde a répondu,
De cette façon il leur a parlé :
— Chevaliers, hommes de bien,
Vous qui gouvernez Grenade,
Dites de ma part au Roi
Que je ne lui dois rien.
J'étais à Antequera,
Aux noces de ma sœur
(Et qu'un feu maudit brûle ses noces!)
Où elle m'avait invité.
Le Roi m'en avait donné licence :
De moi-même je ne l'aurais point prise ;
Je l'avais demandée pour quinze jours,
Il me l'avait donnée pour trois semaines.
Qu'on ait perdu Alhama,
J'en suis fort marri en mon âme ;
Car si le Roi a perdu son domaine,
J'y ai perdu mon honneur et ma renommée;
J'y ai perdu enfans et femme,
Tous les objets que j'aimais ;...
J'y ai perdu une jeune fille à marier,
Qui était la fleur de Grenade :
Celui qui la retient captive
S'appelle le Marquis de Caliz.
Cent doubles je lui offre pour elle :
Il les regarde comme rien...
La réponse qu'il m'a donnée
C'est que ma fille est Chrétienne,
Et que pour nom ils lui ont donné
Doña Maria de Alhama.

Le nom qu'elle avait, comme Maure,
C'était le nom de Fatima...
Le bon Alcaïde parlant ainsi,
Ils l'ont conduit à Grenade;
Et quand il a paru devant le Roi,
La sentence a été
Qu'on lui coupât la tête;
Qu'elle fût portée à l'Alhambra.
S'est exécutée la justice
Comme le Roi l'a ordonné.

Des messagers sont venus
Vers le Roi Chico de Grenade.
Ils entrent par la porte d'Elvire
Et se rendent à l'Alhambra :
Et le premier qu'on y voit arriver
S'appelle Mahommad Zegri;
Il vient, blessé au bras
D'un bien mauvais coup de lance;
Et comme il est arrivé,
Au Roi il a parlé ainsi,
Avec un visage tout changé,
De couleur froide et blanche :
— Je t'apporte des nouvelles, Seigneur;
(Je suis chargé) d'une bien triste ambassade!
Par le Génil aux fraîches eaux,
Beaucoup de gens viennent armés;
Leurs bannières sont déployées.
Rangés en ordre de bataille,

Ils portent un étendard doré,
Sur lequel on a brodé
Une très belle croix
Qui reluit plus qu'argent;
De chaque côté elle porte aussi
Un Christ crucifié.
Et le Général de ces gens
On l'appelle le Roi Fernando.
Tous ont fait serment,
Sur l'image peinte,
De ne pas sortir de la plaine
Jusqu'à ce qu'ils aient gagné Grenade.
Et avec ces gens vient aussi
Une Reine très aimée,
Appelée Doña Isabelle,
De grande noblesse et renommée...
Tu me vois blessé :
Je viens maintenant d'une bataille
Qui, entre les Chrétiens et les Maures,
S'est engagée dans la Vega.
Trente Zegris sont tombés morts,
Passés au fil de l'épée.
Les Chrétiens Abencerrages,
Avec une hardiesse inouïe,
Sont venus, et d'autres encore;
Accompagnés de cette troupe de Chrétiens,
Ils ont fait cette tuerie
Des gens de Grenade...
Pour Dieu! pardonne-moi, ô Roi!
Je ne puis plus dire une parole...
Je me sens m'évanouir

A cause du sang qui me manque...
Et en disant ces paroles,
Le Zegri s'est évanoui.
Le Roi en est demeuré triste;
Il n'a pu dire une parole.
Ils ont enlevé le Zegri
Et l'ont porté à sa maison.

Par la place de San-Lucar
Un galant va se promenant;
C'est le courageux Gazul:
Vêtu de vert, de blanc et de violet,
Il va partir gaillardement
Pour le jeu des cannes, à Gelves,
Dont le Gouverneur célèbre une fête
A cause de la paix conclue entre les Rois.
Il adore une Abencerraga,
Reste de la famille valeureuse
Qu'ont tué, dans Grenade,
Les Zegris et les Gomeles.
Pour prendre congé d'elle et pour lui parler,
Il tourne et retourne mille fois,
Cherchant à traverser des yeux
Les murailles bienheureuses.
Au bout d'une heure, heure qui vaut une année,
Impatient d'espérance,
Il l'a vue paraître à un balcon;
(Elle s'est présentée) pour rendre l'année rapide,

Et lui, il a poussé son cheval.
En voyant ce soleil qui point,
Il le forcà s'a genouiller,
Et, à son nom, de baiser la terre.
D'une voix troublée il dit :
— Non, il n'est pas possible qu'il m'arrive
Chose triste durant cette absence,
Puisque j'ai joui de ta douce vue !
Là-bas m'emmèneront sans âme
Mes devoirs et mes parens.
Mon souci me ramènera
Pour voir si tu penses à moi.
Donne-moi un gage que j'aie en mémoire,
Non pour me souvenir,
Mais pour qu'il m'orne,
Me garde, m'accompagne, me rende fort...
Jalouse est Lindaraxa ;
De ses grandes jalousies elle meurt,
A cause de Zaïda, celle de Xeres,
Parceque son Gazul l'aime,
Et de cela ils l'ont informée
Que pour elle il meurt embrasé (d'amour).
A Gazul elle a ainsi répondu :
— Si à la guerre il t'arrive
Ce que mon cœur te désire,
Ce que ton faux cœur mérite,
Tu ne reviendras pas à San-Lucar,
Si glorieux que de coutume,
Devant les yeux qui t'adorent,
Devant ceux qui t'abhorrent encore plus !
Plaise à Allah qu'au jeu des cannes

Les ennemis que tu as
Te tirent de secrètes lances,
Afin que tu meures comme tu mens;
Qu'ils portent de fortes jaques
Sous leurs tuniques;
Afin que, si tu voulais te venger,
Tu meures et ne te venges point!
Que tes amis ne t'aident pas,
Et que tes ennemis aux pieds te foulent!
Puisses-tu sortir sur leurs épaules,
Au moment où tu seras entré pour servir les
Dames;
Et qu'au lieu de te pleurer,
Celles que tu trompes et trompes toujours
Te secourent de leurs malédictions,
Et se réjouissent de ta mort!...
Gazul pense qu'elle se moque:
C'est le propre de l'innocent.
Se levant sur les étriers,
Il veut lui prendre la main:
— Il ment, lui dit-il, Señora,
Le Maure qui me fâche avec toi!
Que ces malédictions l'atteignent
Pour qu'elles me vengent.
Mon âme abhorre Zaïda,
Elle se repent de l'avoir aimée:
Maudites donc soient les années
Que le sort me la fit servir!
Elle m'a laissé pour un Maure
Plus riche (que moi) de pauvres biens...
Ce que j'entends, Lindaraxa,

Ici me fait perdre patience !...
En ce moment passa un page,
Avec ses chevaux genets,
Qu'il menait tout fiers
De leur harnais et de leurs plumes.
La lance avec laquelle il devait entrer,
Gazul la prend, pousse son cheval,
Et la brise en mille morceaux
Contre les murailles,
Et il ordonne que ses chevaux
Changent de plumes et de harnais;
Les vertes, ils les porteront couleur de lion,
Pour entrer couleur de lion à Gelves (1).

Fleuve Vert, fleuve Vert,
Tu es teint d'une vive couleur de sang!
Entre toi et la Sierra Vermeja
Beaucoup de cavalerie est morte :
Sont morts Ducs et Comtes,
Seigneurs de grande valeur;
Là est mort Urdiales,
Homme estimé, homme de courage.
Sayavedra s'en allait fuyant
Par une côte escarpée;
Derrière lui allait un renégat
Qui fort bien le connaissait.
A grands cris il lui disait :

(1) Leonado.

— Rends-toi ! rends-toi ; Sayavedra !
Je te connais bien ;
Je t'ai bien vu jouer aux cannes
Dans la place de Séville ;
J'ai bien connu tes parens
Et ta femme, doña Elvire.
Sept ans j'ai été ton captif,
Et tu m'as fait mener une triste vie...
Maintenant tu seras (mon prisonnier),
Ou bien il m'en coûtera la vie...
Sayavedra, qui l'entendait,
Comme un lion se retournait ;
Et le Maure lui tira une flèche,
Qui dans les airs trouva sa voie.
Sayavedra, avec son épée,
Fort durement le blessait :
Le renégat tomba mort
De cette grande blessure.
Plus de mille Maures qu'il y avait là
Ont entouré Sayavedra,
Et, dans la rage qui les tenait,
Ils l'ont mis en mille pièces...
Don Alonzo, durant ce temps,
Livrait une grande bataille.
Ils lui avaient tué son cheval,
Et il s'en était fait un rempart :
Appuyé sur un grand rocher,
Avec valeur il se défendait ;
Beaucoup de Maures il a tués.
Mais bien peu cela lui a servi,
Parcequ'il a été chargé par un grand nombre,

Qui lui ont fait de grandes blessures,
(Et qui lui en ont) tant fait, que là il est tombé
mort
Entre les ennemis.
Et le Comte de Ureña aussi,
Blessé outre mesure,
Est sorti de la bataille,
Conduit par un guide
Connaissant bien le sentier
Qui conduisait hors de la montagne.
Beaucoup de Morisques il a laissé morts
Par sa très grande vaillance:
Cependant quelques uns ont échappé,
Et ils ont poursuivi le bon Comte.
Don Alonzo est tombé mort,
Recouvrant nouvelle vie
Avec renommée immortelle,
De ses efforts, de sa valeur.

Il me reste le regret d'être obligé d'abréger ce Recueil pour donner quelques notes relatives à l'histoire de Colomb, parmi lesquelles je ferai encore un choix afin de ne pas rendre cet ouvrage trop volumineux. Je crois devoir rappeler que toutes les romances espagnoles dont j'ai fait usage n'ont pu trouver place ici.

NOTES.

Le libraire cosmographe, T. I, p. 11.

Las Casas et Bernaldez assurent que Colomb était libraire, dans une gêne extrême, et qu'il était obligé de dessiner des cartes pour vivre.

J'irai vers la Kaaba, T. I, p. 34.

La Kaaba est un édifice massif de forme oblongue ; sa longueur est de 13 pas, sa largeur de 14, sa hauteur de 35 à 40 pieds. La Kaaba est construite en grands blocs de pierre grise de la Mecque, de diverses dimensions et jointes grossièrement ensemble par un très mauvais mortier. En 1627 de J.-C., elle fut entièrement rebâtie telle qu'elle est aujourd'hui.

La vie est divisée en deux parts, T. I, p. 35.

C'est à tort que j'ai attribué à Sadi ces vers, traduits par M. Grangeret de la Grange.

Je suis léger, vous le savez, T. I, p. 38.

Cette citation, ainsi que celle de la page 96, est empruntée à la traduction des Moallacat qui nous a été donnée, par M. la Baron d'Eckstein, dans *le Catholique*.

Sa coiffure ressemblait plutôt à une toque qu'à un turban, T. I, p. 48.

Il eût été mieux de dire que c'était une espèce de chaperon comme on en voyait au XVe siècle dans le reste de l'Europe, et comme les peintures mauresques nous les représentent. (V. le grand ouvrage de M. de Laborde.) En examinant du reste, à la collection de la Bibliothèque royale, les costumes espagnols du XVIe siècle, on est étonné des caractères mauresques qu'ils avaient conservés.

Le couvent de la Rabida, T. I, p. 60.

On voit dans M. de Navarrete les preuves que Colomb, accompagné de son fils, vint demander un peu d'eau et de pain à ce couvent, et qu'il trouva dans Juan Perez de Marchena un zélé protecteur. (V. T. II.)

C'était encore Hernand del Pulgar le Chroniqueur, T. I, p. 146.

M. Washington-Irwing, dans son nouvel ouvrage intitulé *a Chronicle of the conquest of Gra-*

nada, from the Mss. of fray Antonio Agapida, prétend qu'on a tort de confondre ce Hernand del Pulgar avec le Chroniqueur. Mayerne Turquet, dans sa vieille histoire d'Espagne dédiée à Henri III, et trop négligée, dit que Fernand del Pulgar reçut des deux Rois pour armoiries son mouchoir blanc, dont il s'était servi en guise de guidon.

— Qu'un seul sorte, que deux sortent, T. I, p. 167.

Ceci est imité d'une romance contemporaine.

Il pensa qu'il fallait donner enfin un dénouement à ce drame, T. I, p. 213.

Gonçalve de Cordoue ne livra pas de combats à la Florian, encore bien moins chercha-t-il à plaire aux belles Mauresques. Il agit en homme d'État après avoir agi en guerrier. Les chroniqueurs disent que le roi, songeant à terminer politiquement la guerre, il l'engagea surtout à ne pas se fier à la foi maure, mais à l'envoyer dans la ville sans crainte pour sa personne; il lui tint cet étrange discours rapporté par l'évêque de Nocera : — « N'ayez aucun doute, ô Roi, du succès. La grande » crainte qui est en notre ennemi me rend plein » d'ardeur, et véritablement mon salut doit être à » cœur au grand Dieu pour lequel nous combat- » tons. » Il paraît certain que Gonçalve, vers le milieu de la nuit, s'introduisit dans Grenade par une

porte secrète, et fit lui-même à Boabdil les promesses qui furent relatées dans la capitulation, lui offrant de régner en souverain à Almeria et lui promettant le libre exercice de sa religion. On sait quel fut le résultat de cette entrevue secrète, où le grand Capitaine montra, dit-on, une insinuante éloquence.

Et qui sait si cette nouvelle combinaison politique ne hâta pas la découverte du Nouveau Monde; si Gonçalve de Cordoue, précipitant la perte de Grenade, ne servait pas un grand homme inconnu, car tout va ainsi dans l'histoire.

Le Prince reçut ces clefs avec courtoisie, T. I, p. 217.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont se passa l'entrevue de Boabdil avec Ferdinand. Marmol, dont l'histoire de Grenade est si peu connue et renferme des détails si précieux, Marmol assure que la Reine Isabelle n'était pas avec le Roi quand le Prince vaincu vint lui apporter les clefs de la ville de Grenade. Selon le rapport de quelques vieux Maures, il se serait contenté de s'incliner devant le Roi chrétien. J'ai suivi le témoignage d'un vieil historien français plein de naïveté, qui rapporte la chose en grand détail; et dans cette question historique le témoignage de Colomb devient du plus grand poids; il dit au commencement de son voyage, qu'il vit le Roi maure remettre les clefs au Roi et à la Reine

(voyez Navarrete, t. I), pendant qu'il suivait l'armée campée devant Grenade.

Un joyeux tenson d'Alexis Guillaume, T. II, p. 36.

Il y a erreur dans le nom, il faut lire Guillaume Alexis. Les poètes que cite Jean d'Avallon sont de cette époque. Il en est aussi question dans le bel ouvrage de M. Sainte-Beuve.

J'ai emprunté le chant arabe au recueil donné par M. Grangeret de la Grange, sous le titre d'*Antologie arabe*.

Des rochers d'un rouge foncé ouvraient de toutes parts leurs grandes cavernes, T. II, p. 55.

J'ai vu Madère, mais je n'ai pas eu l'occasion de visiter la baie Machico. M. Bowdish y a fait un petit pèlerinage, et il donne sur les deux amants quelques détails peu connus. Le jeune homme s'appelait Machim, et non Macham, comme l'écrit M. Washington.

C'est Rodrigo de Triana qui l'annonce, T. II, p. 96.

On voit dans les nouvelles pièces publiées par M. de Navarrete, qu'on a attribué aussi le mérite d'avoir vu la terre à un certain Juan Bermejo; M. Irwing n'indique pas ce fait, en condamnant la con-

duite de Colomb relativement à la somme promise; la chose était probablement en litige. Las Casas dit que l'Amiral ayant vu une lumière à dix heures du soir, appela Pero Guttierez et Rodrigo Sanchez; l'un des deux la vit comme lui. Du reste on ne peut guère accuser d'avarice un homme qui dit sur la fin de sa vie « au temporel : Je n'ai pas même une pièce de menue monnaie pour donner à l'offrande. »

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, T. II, p. 100.

J'ai emprunté à l'ouvrage de M. Raynaud cette citation; on ne saurait trop recommander la lecture de son ouvrage à ceux qui veulent avoir des idées précises sur la religion des Musulmans et même sur leurs usages.

Ils nous prenaient pour des Dieux!.., T. II, p. 122.

Les témoignages ne manquent pas. On peut voir dans Heckewelder, le frère Morave, que la même chose arriva aux Américains du Nord, et qu'ils le racontent eux-mêmes. Colomb rappelle cette circonstance très fréquemment, et Las Casas dit entre autres choses :

« Los tocaban y les besaban las manos y los pies » maravillando se y creyendo que venian del cielo. »

On voit plus loin :

« Ils ne connaissent pas l'idolâtrie, mais ils croient

» fermement que toute force, tout pouvoir et tous
» les biens existent dans le ciel, et que je suis des-
» cendu de ce séjour si élevé avec mes bâtimens
» et mes marins.» T. II, de la Trad. de Navarrete,
p. 383.

Que les Caraïbes meurent, T. II, p. 126.

Il est bon de faire remarquer que les Caraïbes différaient essentiellement des habitans innocens d'Haïti et des Lucayes. Rochefort pense qu'ils venaient de l'Amérique du Nord. M. de Humboldt dit qu'ils s'étendaient sur 18 à 19 degrés de latitude depuis les îles Vierges, à l'est de Porto-Rico, jusqu'aux bouches de l'Amazone. Ceux du Continent disent encore qu'ils sont seuls un peuple; plusieurs auteurs, à l'exemple de M. Humboldt, les appellent maintenant Caribes; mais le témoignage des anciens voyageurs doit l'emporter, et Rochefort dit formellement qu'il les a entendus s'appeler entre eux *Caraïbes*. Ils avaient subjugué les Igneris, et étaient très redoutés dans tout l'Archipel. (V. Labat, Pelleprat, Du Montel, etc.)

Tuiras désigne également une puissance céleste, T. II, p. 130.

Selon quelques auteurs, les Malins Esprits. (V. entre autres Gili, qui donne à peu près tous les mots haïtiens parvenus jusqu'à nous.

Qu'on sait être maintenant l'île del Gran Turco, T. II, p. 139.

Voyez, relativement à cette question géographique, Navarrete et la traduction française.

Se nourrissant des doux fruits du mamey, T. II, p. 133.

L'abricotier américain, que l'on voit figuré dans plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, est un arbre magnifique qui croissait spontanément en très grande abondance vers le cap Tiburon, où les Indiens avaient placé leur paradis : c'est un arbre qui s'élève jusqu'à 60 pieds ; son feuillage est sombre comme celui des vieux buis ; ses fleurs sont blanches, suaves par l'odeur ; son fruit est exquis. Je rappellerai ici qu'en général je me suis servi des anciens noms haïtiens pour désigner plusieurs végétaux. C'est ainsi que le mahogon n'est autre chose que l'arbre qui nous donne l'acajou ; il parvient jusqu'à 80 pieds de haut, et fournissait aux insulaires des canots de 25 et 30 pieds.

Au son mesuré d'un tambour de forme bizarre, T. II, p. 157.

« Ils chantaient avec une sorte d'instrument creusé
» fort mince d'environ trois quartiers de long et un
» de large, et l'endroit où ils le touchaient était fait
» en forme de tenaille de serrurier, et de l'autre côté

» semblable à une masse; de sorte qu'il ressemblait à
» une masse ayant le cou fort long; et cette sorte
» d'instrument résonnait si fort lorsqu'ils le tou-
» chaient, qu'on l'entendait de plus d'une lieue; et
» parmi ces sons ils chantaient leurs chansons.» (Her-
» rera *Trad. franc.* : ») Ce tambour a beaucoup
de rapport avec celui des Mexicains. »

Un peu plus loin Herrera dit encore :

« Ils avaient une petite table dans leur temple,
» de forme ronde, fort bien travaillée, sur laquelle
» il y avait de certaines poudres qu'ils posaient sur
» la tête de leurs idoles avec des cérémonies; puis,
» avec une canne à deux branches qu'ils appli-
» quaient à leurs narines, ils attiraient par leur
» haleine ces poudres, proférant des paroles que
» les Castillans ne pouvaient pas entendre; et ces
» poudres leur montant au cerveau, ils devenaient
» ivres, et perdaient l'usage de la raison. »

Au fond de la caverne se trouvaient plusieurs idoles d'or, T. II, p. 172.

Après Oviedo, rien peut-être ne nous donne une idée plus complète du degré de civilisation auquel étaient parvenus les habitans d'Haïti, que les renseignemens fournis par trois ouvrages qui semblent inconnus à M. Washington-Irwing. Dans les *Mémoires des Antiquaires de Londres*, on trouve (T. XIII) une représentation curieuse des idoles haïtiennes; et il y en a une qui est évidemment un *doucho*, ou siége symbolique, dont le

nom signifiait : *Vous êtes avec quelqu'un*. Du reste ces sculptures grossières ont le plus grand rapport pour le travail avec celles des îles Sandwich. Dans son voyage d'un naturaliste, M. Descourtilz nous a donné plusieurs figures coloriées de Zémès : il y en a de différentes grandeurs ; elles représentent des lézards, des serpens, des tortues, et même la figure du soleil. M. Moreau de Saint-Méry, qui ne devrait jamais être dédaigné par ceux qui s'occupent de l'histoire de Saint-Domingue, nous fournit des renseignemens plus curieux encore sur les antiquités d'un peuple qui n'existe plus. Je voudrais pouvoir rapporter ici ce qu'il dit d'intéressant à ce sujet. Mais j'engage le lecteur à consulter surtout l'endroit où il fait connaître la grotte à Mingret (qui était évidemment un temple de Zémès), et celui où il décrit une sculpture haïtienne dont on a fait un bénitier. Ce morceau curieux est travaillé dans un bloc calcaire. On y remarque quatre figures passables de vingt pouces de haut.

Il est encore question de cailloux couleur de fer qu'on fendait fort adroitement pour en faire des assiettes ; elles avaient de quinze à seize pouces de large sur neuf pouces d'épaisseur.

Enfin j'ajouterai que les Haïtiens non seulement sculptaient, mais qu'ils avaient l'industrie de dorer le cuivre et de faire en or des ornements, des statues et des vases. Outre ce que dit Colomb à ce sujet, Herrera rapporte que Guacanagari envoya à l'amiral un masque qui avait

les oreilles, la langue et le nez d'or frappés au marteau. Il lui fit présent également d'une ceinture qui lui servait de bourse, brodée artistement d'os de poisson fort menus, taillés comme des perles. Ce ceinturon, fort bien travaillé, avait quatre doigts de largeur. Le même auteur rapporte que les Indiens travaillaient leurs meubles avec une telle industrie, que quelques uns de leurs siéges étaient luisans comme du jayet. Fernand Colomb est d'accord avec Herrera sur ce point.

Des détails plus curieux encore sur les antiquités d'Haïti se trouvent, à ce qu'il paraît, dans les mémoires de l'Académie fondée à Saint-Domingue; mais, malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de me les procurer. Il n'en existe pas d'exemplaire dans nos bibliothèques publiques, et il est probable qu'ils ont été en grande partie brulés lors de l'incendie du Cap.

Du reste un journal publié en province, et qui contient d'excellens articles, les Archives du Var, nous annoncent qu'on va publier en Espagne plusieurs livres inédits d'Oviedo. Peut-être trouverons-nous dans cet ouvrage attendu depuis si long-temps par tous ceux qui se livrent aux recherches historiques, des renseignemens nouveaux sur les peuples maintenant anéantis du Nouveau Monde. Oviedo donne dans ses premiers livres quelques figures grossières qui font connaître les habitations et les divers ustensiles des Haïtiens. Thevet, le vieux voyageur, peut être consulté avec fruit sur le degré d'industrie des habitans de

Cuba, qui étaient pour le moins aussi civilisés que ceux de Saint-Domingue.

Es-tu un des messagers de Gumazoa la Grande Déesse, T. II, p. 186.

Elle s'appelait également Guacarapita et Attabeira, de même que le Dieu suprême était désigné sous le nom de Gamaonacon.

Ses Nitayos, T. II, p. 193.

Colomb écrit Nitaynos, ainsi que Las Casas.

Ces cheveux du soleil, qui voltigent, T. II, p. 208.

Le savant Lesson, dans le charmant ouvrage où il décrit tous les oiseaux-mouches (1829), rapporte que les Indiens de Sainte-Catherine les désignaient par la dénomination toute poétique de cheveux du soleil. C'est une chose assez curieuse que de voir la même idée naître chez deux peuples américains si éloignés l'un de l'autre. L'ouvrage qui me fournit ce rapprochement est un petit chef-d'œuvre d'exécution parmi les livres d'histoire naturelle.

Elle vit deux navires qui s'avançaient majestueusement vers la baie de Caracol, T. II, p. 191.

Il paraît certain que l'endroit où débarqua

Christophe Colomb est le lieu qu'on connaît sous le nom de Caracol, où s'est élevée depuis la ville du Cap-Français. On peut voir la preuve de ce fait intéressant dans le volumineux ouvrage de M. de Saint-Méry sur la partie française de Saint-Domingue; il donne aussi des détails d'un haut intérêt sur les ruines du premier établissement européen dans ces parages et sur les monnaies qui y ont été trouvées: ces détails ont été omis par l'historien américain.

A la lueur mystérieuse de la lune se mêlait l'éclat incertain des mouches luisantes, T. II, p. 215.

J'ai déjà parlé dans mes scènes de la nature sous les tropiques, de l'effet admirable produit par ces lampyres ou mouches luisantes, nommées cocuyes à Saint-Domingue, et que j'ai bien souvent admirées durant les belles nuits des Tropiques. M. de Humboldt se plaît fréquemment à décrire ce phénomène, et il rapporte qu'à l'île de Cuba on forme avec les cocuyes des espèces de lanternes en en mettant un certain nombre dans une calebasse percée de mille trous. Le Père Dutertre assure qu'il n'a rien vu dans toute l'Amérique de plus digne d'être admiré que ces mouches luisantes, qu'il nomme des petits astres animés. Les poètes du XVI[e] siècle, et entre autres Dubartas, se sont plus à peindre ses effets; mais c'est peut-être Rochefort qui donne sur eux les détails les plus curieux: c'est lui qui rapporte que les Caraïbes formaient des yeux de

cet insecte une composition lumineuse dont ils se frottaient le corps. V. le t. 5.

La fraise empesée qui les serrait un peu fortement, T. III, p. 13.

La fraise n'a été généralement adoptée que vers le milieu du XVIe siècle, cependant on en voit l'origine dans des gravures du XVe.

— L'as-tu bien vu? quel visage a-t-il? T. III, p. 19.

Nous connaissons jusqu'à présent trois portraits de Christophe Colomb qui ont peu de ressemblance entre eux : celui qui est en tête de Bossi, et les deux qu'ont donnés les traducteurs de M. de Navarrete. L'un a été fait d'après le buste qu'on voit sur le tombeau de l'amiral à Gênes, et il paraît être de convention ; l'autre a été lithographié par M. le duc de Veraguas, d'après un portrait du temps conservé dans la famille, et qu'on attribue au fameux d'El Rincon : c'est celui, à mon gré, qui doit inspirer le plus de confiance. J'ai vu dans Bryand Edwards une gravure assez curieuse, faite d'après un ancien tableau conservé, je crois, à la Jamaïque, qui représente Colomb avec sa famille ; enfin, dans la collection de Debry, il y a plusieurs gravures d'un assez grand intérêt pour les peintres, en ce qu'elles donnent à peu près le costume du temps, et que l'auteur avait pu se procurer des renseignemens

sur Colomb. Il est bon de rappeler que Debry tenait ses dessins d'Hacluyt, qui les avait fait faire en Amérique. Cette circonstance, rappelée dans un ouvrage dont le titre m'échappe, doit donner plus de confiance qu'on n'en accorde habituellement à l'auteur des gravures de la fameuse collection des grands et petits voyages.

Comprimée entre deux planches, T. III, p. 49.

Le voyageur Leblond, qui a eu occasion de remarquer cette dépression du front chez les insulaires caraïbes qui existaient encore de son temps, décrit l'opération d'une manière assez détaillée :

« Je trouvai le petit malheureux la tête comprimée entre deux planchettes légères, mais solides, » l'une devant l'autre ; derrière, fortement attachée avec des lianes de mahot, et ajustées avec des » coussinets de coton, de manière à ne pas le blesser ; il y avait un trou à la planchette de derrière, » pour éviter la compression de l'occipital. »

M. Leblond, en sa qualité de médecin, ne put assez admirer la disposition de cet appareil.

Les Piayes ou Boyes, T. III, p. 66.

D'autres voyageurs très anciens les appellent Piaches ou Mariris. On ne saurait croire combien varient les dénominations de ces prêtres sauvages : il en est de même des prêtres haïtiens nommés par différens auteurs Buhitis, Butis, Buutios, etc.

Tout-à-coup un cri traversa la solitude... L'Indien et l'Européen qu'il portait disparurent! T. III, p. 96.

Ce fait, tout extraordinaire qu'il paraît être, n'est pas de mon invention; j'ai seulement changé le lieu de la scène : il est rapporté par Benzoni, qui avait été à même de le recueillir sur les lieux. L'aventure arriva à un jeune espagnol nommé Salcedo.

Le Père Boyl, T. III, p. 188.

Ou Boyle ou Buyl, comme l'écrivent les deux Rois, en lui donnant le titre de dévot Père.

L'Adelantade, T. III, p. 188.

C'était un titre fort important, qui donnait à Barthélemy le second rang après son frère. Ferdinand fut par la suite fort mécontent que l'Amiral se fût cru autorisé à concéder une telle dignité.

— Belle paillette! disait l'un. — Et qui pèse bien trois cents pesos, disait l'autre, T. III, p. 205.

On trouva à Saint-Domingue une pépite d'or infiniment plus considérable, puisqu'elle pesait trois mille six cents pesos : elle fut submergée avec Bovadilla quand il retourna en Europe.

Nos Encommenderos, T. III, p. 209.

Il faudrait écrire, pour plus de correction, *Encomenderos*.

Derrière l'intrépide Ojeda, T. III, p. 212.

Ce fait est avéré : on en parla à Las Casas. On voit dans Navarrete les instructions que donnait Colomb pour s'emparer de Caonabo, qu'il nomme Caonaboa.

L'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville? T. IV, p. 27.

J'ai fait usage de la traduction de M. Grangeret de la Grange.

Et les Arabes la Renzilloza, T. IV, p. 31.

Le véritable nom arabe est *Abuxara*. (V. Marmol.)

— O Nasrany! Nasrany! T. IV, p. 70.

Il est presque inutile de dire que ce mot veut dire chrétien en arabe, ainsi que celui de *Nasara*.

— Espinosa, Espinosa, ne lime pas si long-temps, T. IV, p. 201.

Au rapport de Las Casas, Espinosa était cuisinier de l'Amiral.

Ismael alla donc à San-Domingo, T. IV, p. 216.

On peut dire également San-Domingo et Santo-Domingo : ce dernier nom est même toujours employé par Colomb, qui probablement s'était servi d'une expression italienne en baptisant la ville. L'histoire de la fondation de San-Domingo pourrait être le sujet d'un roman. Ce fut un jeune homme espagnol, banni pour meurtre, et aimé par une Cacique, qui en désigna le riche emplacement à Barthélemy, qui l'appela d'abord la Nouvelle-Isabelle.

— Vous êtes Juan de Avalloneda pour les autres, mais Jean d'Avallon pour moi, T. V, p. 8.

Il y avait une ordonnance royale qui défendait aux étrangers de s'établir à San-Domingo : c'est pour cette raison que Jean d'Avallon avait dû changer son nom.

Et après avoir été montrer ses vieux bras chargés de fers à la Reine, qui pleura amèrement, T. V, p. 179.

Isabelle n'était point sans doute coupable dans cette affaire ; mais il est certain que les pouvoirs accordés à Bovadilla étaient très étendus, puisqu'on lit dans le troisième volume de la collection de Navarette qui vient de paraître : « L'information ayant été faite, la vérité connue sur ceux que vous aurez trouvés coupables, appréhendez-les au corps (*prendedles los cuerpos*) et séquestrez leurs biens.

— O insensé! tardif à croire, etc., T. V, p. 181.

J'ai déjà dit que Christophe Colomb était un des personnages les plus poétiques de son temps. Il était surtout poète dans ses actions, poète dans ses discours, mais il se pourrait qu'il écrivît médiocrement en vers. Je sais que ses lettres renferment des passages dignes du Dante par leur style à la fois triste et imposant; quelquefois il est naïvement gracieux, toujours noble quand il s'agit de lui et de ses étonnantes entreprises. Jamais sa dignité ne l'abandonne dans ses justes plaintes. Il semble toujours en présence de cette nature forte, énergique, qu'il était destiné à braver, et qui lui fait dédaigner les choses de la terre. Je suis intimement persuadé qu'en son âme exaltée il croyait aux visions surnaturelles, aux discours mystérieux qui lui parvenaient durant le sommeil ou au milieu des tempêtes. Le morceau que j'ai donné est regardé par M. de Humboldt, à juste raison, comme étant une des choses qui peuvent le mieux faire connaître le caractère de ce grand homme. On a bien un manuscrit où se trouvent probablement des vers de Colomb; mais comme dans une lettre assez curieuse, on voit qu'il remit cet ouvrage à un moine pour le terminer, et que celui-ci le lui renvoya en disant qu'il y avait ajouté différentes choses, il est difficile de démêler ce qui appartient au moine ou à Colomb. Voici du reste le fragment de la lettre qui démontre par

faitement que Colomb s'occupait de versification.

Colomb à Frey Gaspar Gorricio.

« Révérend et très dévôt Père,

» Quand je vins ici, je commençai à chercher les
» autorités qui me semblaient avoir trait à l'affaire
» de Jérusalem (dans la Bible), pour ensuite les exa-
» miner de nouveau et les mettre en rimes en leur
» lieu et place : depuis sont survenues d'autres oc-
» cupations, je n'ai pas pu poursuivre mon ou-
» vrage et ne le puis. Je vous les envoie afin que
» vous les examiniez, etc., etc. »

Grenade, 13 septembre 1501.

Je donnerai quelques uns de ces vers religieux extraits du livre des Prophéties.

Memorare con gran tiento,
O hombre cualquier que seas
Tener siempre en pensamiento
A Dios y su mandamiento,
Si con él reinar deseas
Pára mientes que proveas
Pues necessario es morir,
Quen al tiempo del partir
El camino llano veas.

Ce qui pourrait faire croire que ces vers, dont chaque strophe commence par le mot latin d'une hymne bien connue, sont de Colomb, c'est que le vieux moine dit :

« Le peu, Seigneur, que j'ai ajouté et intercalé,
» Votre Seigneurie le reconnaîtra par mon écri-
» ture. Du reste l'ouvrage paraît avoir été copié par Fernand Colomb. Les vers, sans être bien bons, sont tout-à-fait dans le caractère du grand navigateur.

—Hélas! vénérables sœurs, T. V, p. 183.

Dans deux lettres adressées à son fils Diego, on voit de combien de désagrémens furent abreuvés les derniers jours de Colomb, et quel soin il mettait à ne pas faire peser sur les autres les injustices dont il était victime.

« Mon cher fils,

» J'ai reçu ta lettre avec le courrier. Tu as bien » fait d'aller *là-bas* pour remédier à nos affaires » et pour t'en occuper. Le Seigneur évêque de Pa- » lencia m'a toujours favorisé, et depuis mon ar- » rivée en Castille il a toujours désiré ce qui pou- » vait me conserver l'honneur. Il faut le supplier » maintenant de s'occuper de tous les désagrémens » qui m'entourent, et faire en sorte qu'au moyen » des conventions et des actes qui m'ont été remis » par Leurs Altesses, il soit remédié à une chose » d'un si grand préjudice pour moi. Il est sûr que » si Leurs Altesses tiennent leurs conventions, leur » grandeur et leurs richesses s'accroîtront à un de- » gré extraordinaire. Il ne faut pas croire que qua- » rante mille pesos d'or soient tout ce qu'on peut ti- » rer de là-bas ; on pourrait en tirer une bien plus » grande quantité de numéraire, si Satan ne l'a- » vait empêché en s'opposant à mes desseins. Quand » je fus enlevé des Indes, j'étais en mesure de don- » ner une somme incomparablement plus consi- » dérable que quarante mille pesos. Je fais ici le » serment, et cela pour toi seul, que, sur les con- » cessions qui m'ont été faites, je suis pour ma

» part en perte de dix *cuentos* qui ne pourront ja-
» mais être recouvrés. »

Le fragment suivant offre plus d'intérêt.

« A mon cher et aimé fils Don Diego Colomb.

» Mon cher fils,

» Depuis que j'ai reçu ta lettre du 15 novembre,
» je n'ai plus entendu parler de toi. Je voudrais
» que tu m'écrivisses de la manière la plus détail-
» lée. A chaque heure je voudrais voir arriver de
» tes lettres. La réflexion doit te dire que je n'ai
» pas maintenant d'autre délassement que de les
» lire. Un grand nombre de courriers viennent
» chaque jour, et les nouvelles sont telles que mes
» cheveux se dressent sur ma tête, rien que de les
» entendre si contraires à ce que mon cœur désire.
» Qu'il plaise à la sainte Trinité de sauver la Reine;
» car c'est sur elle que repose ce qui est déjà entre-
» pris. Je t'ai envoyé un courrier il y a eu jeudi huit
» jours; il doit être en chemin pour revenir. Je
» t'écrivais par lui que mon départ était certain,
» et toutefois l'espérance d'arriver fort incertaine.
» Selon l'expérience que j'ai, mon mal est si grand,
» et le froid si propre à l'augmenter, que je ne
» pouvais pas manquer d'aller tomber dans quel-
» que auberge. Les litières et tout le reste étaient
» prêts; mais la saison se trouvait en même temps si
» terrible, qu'il paraissait impossible à tout le monde
» que je partisse; on se réunit à convenir qu'il fal-
» lait plutôt m'occuper de ma santé, que d'expo-
» ser ma personne à un danger si manifeste...

» Il me semble que l'on doit transcrire en bons
» caractères le passage de cette lettre qui m'a été
» écrite par Leurs Altesses, où elles me disent qu'el-
» les s'arrangent avec toi et te mettent en possession
» de tout. Il faut y joindre l'autre écrit qui parle
» de mes infirmités, et où il est dit comment il
» m'est impossible d'aller baiser les mains royales
» de Leurs Altesses; que les Indes se perdent et
» sont en feu de tous côtés; qu'enfin je n'ai reçu et
» ne reçois rien du revenu que je devrais y avoir;
» que personne ne veut se charger d'aller rien ré-
» clamer là-bas; et enfin que je vis d'emprunt. Le
» peu d'argent que je possédais, je l'ai employé à
» renvoyer chez eux les gens qui ont été là avec
» moi. C'eût été un grand poids sur ma conscience
» que de les abandonner. »

Voici un autre passage qui montre la bonne intelligence qui régnait entre deux hommes dont les siècles ont fait deux rivaux :

« Mon cher fils,

» Diego Mendez est parti d'ici lundi, 3 de ce
» mois. Après son départ, j'ai parlé avec Amerigo
» Vespuci, porteur de la présente, qui va là-bas
» pour affaires de navigation. Il a toujours eu le
» désir de me faire plaisir; il est tout-à-fait homme
» de bien; la fortune lui a été contraire comme à
» beaucoup d'autres, et il n'a pas tiré de ses tra-
» vaux ce que la raison dit qu'il aurait dû en obtenir. »

On voit par ce paragraphe combien sont opposées à la vérité les idées que nous nous faisons des

relations qui existaient entre Colomb et son heureux rival.

Passons maintenant au testament : ce document précieux est loin d'offrir partout le même degré d'intérêt ; aussi n'en traduirai-je que la portion qui contribue à faire connaître le caractère du grand homme et les vexations continuelles auxquelles il fut en butte (1).

Après avoir recommandé à Don Diego le majorat qu'il a fondé en sa faveur, il dit :

« Le Roi et la Reine Nos Seigneurs, puisque je » les ai servis en leur faisant obtenir la possession » des Indes (car il semble que je les leur aie données » par la volonté de Dieu comme une chose qui » m'appartenait; et je puis me servir de cette ex- » pression, puisque j'importunais Leurs Altesses » à cause de ces pays, dont le chemin était caché » à tous ceux auxquels on en parlait; et que pour » les découvrir, non seulement je fournis mon » avis, mais je payai de ma personne, tandis que » Leurs Altesses ne dépensèrent et ne voulurent » dépenser pour cet objet qu'un cuento de maravé- » dis, et qu'il me fut nécessaire de faire face au » reste); Leurs Altesses, dis-je, voudront bien » que j'aie pour ma part de cesdites Indes, îles » et terres-fermes, au couchant d'une ligne qu'ils » feront tirer sur les îles Açores et sur celles du » Cap-Vert de pôle à pôle, cent lieues. Je dois avoir

(1) Les traducteurs de M. de Navarrete ne l'ont pas encore donné, et M. Irwing n'en présente que quelques fragmens qui ne me paraissent pas être les plus intéressans.

» pour ma part *le tiers et le huitième* de tout, et,
» en outre, le dixième de ce qui s'y trouve, comme
» cela est démontré par mes priviléges et lettres de
» commissions. »

Colomb répartit ensuite les rentes qui peuvent venir un jour de ces possessions; il donne un cuento et demi de maravédis, comme revenu annuel, à son fils Don Fernand; cent cinquante mille à Barthélemy; cent mille à Diego; cent autres mille à l'Église. L'esprit religieux de cet homme extraordinaire se montre ensuite dans toute sa naïveté.

Il veut que son fils érige une chapelle. « Elle sera
» desservie par trois chapelains, ajoute-t-il, et ils
» diront chaque jour trois messes : une en l'honneur
» de la très sainte Trinité, une autre en l'honneur
» de la Conception de Notre-Dame, l'autre sera
» pour le repos de l'âme de tous les fidèles défunts,
» pour le repos de mon âme, pour celui de mon
» père, de ma mère et de ma femme. Si ses facul-
» tés le lui permettent, » continue-t-il en parlant de Diego, « je désire que cette chapelle soit
» bâtie d'une manière honorable, qu'il augmente
» le nombre des oraisons et des prières en l'hon-
» neur de la sainte Trinité. S'il était possible, je
» désirerais que cela s'exécutât en l'île Hispaniola,
» que Dieu m'a si miraculeusement donnée; et je
» souhaiterais que la chapelle s'élevât où j'invoquai
» la sainte Trinité : c'est le rivage connu sous le
» nom de la Conception. »

Un autre paragraphe indique une circonstance peu connue de sa vie, et il y révèle un chagrin do-

mestique sur lequel il est bien difficile de se procurer des renseignemens tout-à-fait satisfaisans. Après avoir recommandé à don Diego de payer toutes ses dettes, il dit : « Je lui ordonne d'avoir en » considération Béatrix Enriquez, mère de don » Fernand mon fils, et de la soutenir de manière » à ce qu'elle puisse vivre honnêtement, comme » une personne à qui je dois tant : ceci est pour la » décharge de ma conscience et pesait beaucoup » sur mon âme. »

Ordre auquel l'Amiral était très affectionné, T. V, p. 185.

« L'Amiral vint en Castille au mois de juin 1496, » vêtu d'une robe de la couleur de l'habit religieux » de l'Observance de Saint-François, et dans sa » façon à peu près semblable à cet habit, et il portait à la ceinture, par dévotion, un cordon de » Saint-François. » V. BERNALDEZ. trad. de Nav.

Ricos hombres, T. V, p. 185.

Cette dignité correspondait à celle de Grand d'Espagne. Les formules curieuses qui suivent sont traduites de M. de Navarrete, et servent à faire connaître le pays et le temps.

Bleda, T. V, p. 204.

C'est à tort que j'ai indiqué cet auteur comme renfermant des romances espagnoles : on en trouve plusieurs dans Argote de Molina (Noblesse d'Andalousie).

FIN DES NOTES.

Giorgini da Jesi. Il mundo nuevo poema epico. Jesi, 1596, in 4°.

il y a eu un exemp. de ce poème chez M. Ternaux Compans

Nuevo mundo discubierto por Colon por Lope de Vega. 1614. T. IV de ses œuvres.

Le Cardinal Ottoboni neveu du pape avait composé un Opera dont Christophe Colomb était le héros. – Cette pièce fut représentée à Rome vers 1690; le duc de Nevers la tourna en ridicule.

Mme de Sévigné T. XI p. 21. édit. pub. chez Santelet.

Enrique Altani. El Americo comedia.

Juan Tomas Estillano. El mundo nuevo (en ital.) 16–17, in 12.

D. Ubertino Carrera. Descubrimiento del nuevo mundo intitolado: El Colombo, poema. ded. al Card. Benito Pamfilo, lat. imp. en 1725, in 8.

Lettera rarissima di Cristoforo Colombo riprodotta e illustrata dal Cavaliere ab. Morelli Bibliotec. regio in Venezia. Bassano, 1810, 1 vol. in 8 de 66 pages.

Comme contraste avec cette lettre parfois sublime on peut lire dans les mémoires de Coulanges p. 284 l'étrange récit d'un Opera, dont Colomb était le héros et qui fut représenté au théatre public de Torre-di Nona. « Jamais opera ne surprit davantage, jamais sujet ne fut plus ridicule ni plus mal imaginé. » Cet Opéra fut représenté en 1691 cette pièce déplorable avait pour auteur Ottoboni; il était neveu d'Alexandre VIII.

J. D. Lanjuinais. Christophe Colomb ou Notice d'un livre italien concernant cet illustre Navigateur. Paris, 1807, 1 broch. in 8. de 17 p.

Observations critiques sur le poème de Mr John Barlow — the Colombiad par Mr Grégoire ancien évêque de Blois — Paris, 1807, 1 vol. in 8 de 16 p.

F. Geronimo Bartolome. La America poema heroica ital. 1650, in 12.

Acaccio de Soma. Dela America cinco Cantos (en ital.) 1623, in 12.

En 1815, Guilbert de Pixérécourt a fait représenter un de ses mélodrames, int.: Christophe Colomb.

—

Columbus. Raccolta completa degli Scritti di Christophoro Colombo, ad illustrare ed documentare la Scoperta dell america, recati in italiano corredati di note e di una introduzione da Gio B. Torre Lione, 1864, Gr. in 8 portr. broché

Christophe Colomb, Drame en 7 Actes, 17 tableaux, in 18 284 p Paris imp Walder 1867.

Les navigations françaises et la Révolution maritime du XIVme au XVIme Siècle. D'après les documents inédits ~~tirés~~ de France, d'angleterre, d'Espagne et d'Italie par Pierre Margry Paris 1867 Gr. in 8 avec 2 pl.

"Les marins de Normandie aux côtes de Guinée avant les Portugais. Les deux Indes au XVme Siècle et l'influence française sur Christophe Colomb" etc etc

Il a été prouvé récemment, que c'est en Portugal à peu près en 1470, donc trois ans avant d'avoir reçu les conseils de Paolo Toscanelli de Florence, que Colomb conçut la première idée de son entreprise [illegible]

<u>examen critique de l'hist. de la découverte du nouveau continent</u> p. 12 (T. 1)

Les Pinzon étaient trois frères, mais l'aîné Martin Alonso, était à la fois le plus savant aux choses de la mer, le plus aimé et le plus riche. Ce fut avec lui que Colomb s'aboucha tout d'abord. V. Navarrete T3 p 60; il lui promit la moitié de tout ce qu'il devait obtenir comme récompense des deux Rois.

Copia del primo e secondo Canto del Colombo, poema eroico di Giovanni Villifranchi Volterano. Firenze, 1602,

il paraît qu'un seul chant a été imp.

Horace Roscoe St John. a ~~Life~~ of Christopher Columbus. Lond., 1850, 1. vol. de 200 p^s

Communiqué le 12. avril 1854, à Mr R. de L. avec les renseignements sur Salés de Mogueer, écrits et dessinés par Mr de Touchet.

L'infortuné Malfilatre né à Caen le 8 oct 1732 m. à Paris le 6 mars 1767 avait conçu le plan d'une épopée dont le sujet était la découverte du nouveau monde

L'un des ouvrages les plus éminents qui aient été consacrés à la Gloire de Colomb est un livre publié en Catalan il est intitulé: La Atlantida poème de Jacinto Verdaguer avec une traduction en Castillan par Melchior de Palau. Barcelone, Jaume Jepus, 1878 in 8 et à Paris chez Maisonneuve.

Lettera delle isole trovate da Crist. Colombo Florentia, 1493, 1 vol. in 4.

C'est incontestablement le premier poëme qu'ait inspiré la mémorable expédition de Colomb.

Frà Tomaso Stigliani. Il mondo nuovo diviso in trenta quattro Canti. cō gli Argomenti dell' istesso autore. in Roma, G. Mascardi, 1628, in 12.

Girolamo Bartolomei. l'America poema eroico Roma, 1650, g. in 4.

Vincent Placcius. Atlantis detecta. hamb., 1659, in 12

(de Moraes y Vasconcellos)
Botello, el nuevo mundo poema heroyco
Barcelona, 1701, in 4. (con las alegrias de
D. Pedro de Castro (Cavallero Andaluz) il y a une
édit. de 1716.
Ubertino Carrara. Columbus carmen epicum
eminent. et rev. principi Benedicto Pamphilio dicat.
Romæ, 1714, in 8.
Ormildo Emeressio. l'Almirante dell'
indie (Colomb) poema. Venezia, 1759, 4.

La Colombiade ou la foi portée au nouveau
monde poème par Mme du Bocage. Paris,
1756, in 8.

Christophe Colomb, ou l'amérique découverte
(Bourgeois de la Rochelle) Paris, 1773, 2 vol. in 8.

Lesuire. le nouveau monde poème. Paris, 1781-2.
2 en 1 vol. in 12.

Colomb dans les fers poeme par M. le Ch[er]. de Langeac. Londres, 1782, in 8.

l'amérique découverte en six livres (Laureau) 174 p. à Autun 1782.

The columbiad a poem by Joel Barlow. Paris, 1813, tr. gr. in 8.

il y a une édit. de Paris 1793. J'en vois également une in 4, Philadelphie, 1807.

F. Rueckert. Cristoforo Colombo oder die Entdeckung der neuen Welt. Geschichtdrama. Francfort, 1845, 3 vol. in 12.

Mestepes et Barre. Christophe Colomb Drame en cinq Actes et un prologue. Paris, Levy, 1861 in 4° à 2 Colonnes.

l'America di Rafael Gualterotti. Firenze, Giunti, 1611, in 18.

amerigo est le héros de ce petit poème en 104 octaves.

Colon. Poema por D. Ramon Campoamor 1853, 1 vol. in 4. Con el retrato del autor y un mapa Grabados en acero.

Ce poème est en 16 Chants et à en juger par un article de cette pauvre Revue espagnole Portugais a fait grande sensation dans la Peninsule

---

Le livre des prophéties dont nous avons reproduit le titre in extenso, ne se montre aux étrangers, qu'avec une difficulté extrême, Il a été inscrit dans le Catalogue sous ce titre, par le Chanoine D. Juan de Loaysa ou mieux Loaisa, contemporain de D. Fernand Colomb ce personnage avait été chargé de recevoir pour la bibliothèque patriarcale de Séville les 20,000 volumes légués à Séville par le fils de l'Amiral, il a écrit de sa propre main: Este libro escrivio D. Xptoval Colon el año de 1502 con lo q para ello le ayudo Don frei Gaspar Gorricio monje en la Cartuxa de Sevilla como parece de la carta siguiente...

Tiene 84 foxas y entre ellas faltan 14 foxas, sin duda seria lo mejor como lo advierte quien lo leyó muchos annos y lo dice a fol 77, y que esto se escrive el año de 1622. Sabado, 24, de Otubre.

26 sept[bre] 1846, j'ai prêté ce livre à M[me] C du M. Gracieuse américaine qui m'est venue voir à mon hermitage avec son mari.

Le Manuscrit de Colomb
à la bibliothèque Colombienne de Séville.

Voici son titre. Colon Christobal « Profecias de la recuperacion de la Santa ciudad de Jerusalem, y del descubrimiento de las Yndias fundadas en el Sagro texto: escribió esta obra año de 1502 ayudandole D. Fr Gaspar Gorricio, monge de la Cartuxa de Sevilla como lo dan a entender las cartas de los dos, que estan el principio del Codice, al qual es in fol Ms (a nuestro Sentir) original, y le faltan 14 folios. D. 138-25

M[r] Anatole de Demidoff donne tous les renseignements désirables, sur ce précieux volume qui a été en effet écrit par le grand homme en partie du moins, non pas en 1502 mais vers 1504. Voy. Etapes maritimes sur les Côtes d'Espagne de la Catalogne à l'Andalousie Souvenirs d'un Voyage exécuté en 1847. Florence, 1859, 2 vol Gr in 8. T 2 p 324 « c'est un Ms in 4 papier fort dans l'origine, couvert en parchemin jauni, lisse et flexible; il reste deux cordons de peau ayant servi de fermoirs, l'un en haut l'autre en bas.

Christophe Colomb se maria en Portugal avec Dona Felipa Muniz Perestrella.

Major. Select letters of Columbus London, 1847, in 8

Dans l'horrible massacre commandé ou permis par l'exécrable Ovando, il y eut 84 caciques tués ou brulés; on peut juger du nombre des Indiens qui périrent! et cependant ces malheureux étaient venus pour se réjouir et contempler les scènes d'un prétendu tournois. Anacoana Conduite à St Domingue, et livrée à un prétendu tribunal, fut pendue! Cette femme admirable en dépit des récits d'Oviedo, excellait à Composer les Areytos ou ballades nationales elle mourut vers 1503. Guarora son neveu, relancé dans les plaines dans les forêts fut pris et executé comme la Reine.

A Anacoana revient la Gloire d'avoir développé chez le peuple qu'elle commandait, Cette Sorte de Civilisation précoce qui le Caractérisait, dit Irving.

La Reine Iguanama, ou higuanama, périt comme Anacoana; elle fut pendue dans les plaines d'higuey.

« Le premier qui célébra le saint sacrifice de la messe aux indes occidentales (après la découverte accomplie par Christophe Colomb en 1492), fut le p. S. João Perez de Marchena portugais de l'ordre des franciscains, compagnon des navigateurs dans cette très glorieuse entreprise et lequel fut père selon les uns de la sainte province d'andalousie en Espagne, ou selon d'autres, d'Arrabida en Portugal. »

George Cardoso Agiologio Lusitano
t. 3 p. 40.

Martin Alonzo Pinzon, qui joue un si grand rôle dans l'hist. des découvertes du nouveau monde avait cinq fils et une fille appelée de la Gentte; on voit que le célèbre navigateur était mort depuis 7 ou 8 ans le 5 décembre 1500. le fils aîné Arias Pinzon, demande à ce que ses autres frères l'allègent de la peine que lui donne cette sœur qu'il a retiré chez lui.

Le premier Espagnol qui aperçut le nouveau monde fut Juan Rodriguez Bermejo vecino de Molinos district de Séville. Il était matelot sous les ordres de Martin Alonso Pinzon à bord de la Pinta. Un Jeudi le 10 octobre como la Luna aclaro, vido una cabeza blanca de Arena é alzo los ojos e vido la tierra, é luego arremetió con una lombarda, é dió un trueno, tierra — tierra é se tuvieron los navios fasta que vino el dia viérnes 12 de Octubre etc

Ces détails proviennent de la déposition de Francisco Garcia Vallejo, qui paraît avoir été présent. la lumière vue par Colomb était celle de l'Ile de Watling.

Lors du Voyage durant lequel fut découverte la Veragua. Ce fut Barthelemy Colomb, qui descendit à terre, parce que pour le moment l'amiral se trouvait mal disposé pour le faire. Barthelemy prit alors possession de la terre pour le Roi (Con trompetas y bandera tendida.) Cette fois Colomb ne découvrit que 80 lieues depuis Veragua jusqu'à l'entrée du Golfe de Uraba, où il parvint et où il s'embarqua pour Cuba.

(Ce livre s'est vendu en dernier lieu chez Corbet quai des Augustins 61.)

Ce qu'il y a d'assez étrange c'est que Colomb et Oviedo affirment que le 1er matelot qui vit Guanahani fut un certain Rodrigo de Triana. Ce Triana né à Lepe, revint après le fameux voyage en Espagne et n'ayant pu obtenir la prime promise, las 4 albricias, il passa en Afrique et renia sa foi. Navarrete pense que ce pourrait bien être une seule et même individualité, que Colomb en sa qualité d'étranger a pu altérer le nom de Rodriguez et qu'il a pu aussi appeler ce personnage de Triana, en souvenir du lieu où il l'avait vu

---

Il est difficile de lire l'histoire de Washington Irving, sans être frappé dans la traduction du moins, de ces incroyables inexactitudes qu'on découvre à chaque pas; son livre; Clemencia pour Clemencin, Vasconcelez pour Vasconcelos etc etc on ferait aisément plusieurs pages d'errata

Deschanel (Emile) Christophe Colomb. Paris Levy. 1 vol. Gr. in 18. 3 f.

Colomb était parti pour son 4me Voyage dont faisait partie Ledesma, le 11 mai 1502, et il arriva à St Domingue le 29 juin suivant. Bastidas et Juan de la Cosa étaient déjà de retour de leur premier voyage au commencement de 1502

F. Antonio de Marchena et F. Juan Perez si favorables à Colomb, sont confondus par plusieurs historiens. Navarrete pense que la chose mérite éclaircissement et qu'il faut dire Fr. Juan Antonio Perez de Marchena; l'autre moine qui avait favorisé Colomb était F. Diego de Deza. Colomb parle cependant de F. Antonio de Marchena, le seul qui lui ait donné aide; despues de aquella de Dios eterno. — On croit qu'il était de l'ordre de St Franc.

Portraits de Christophe Colomb. Ext. de la Revue Contemporaine t. XXIV. 95me liv. Ce travail de Mr le Baron Feuillet de Conches a été tiré à part et forme une brochure de 34 p.

Informe sobre los retratos de Cristobal Colon, su trage y escudo de Armas imp. de la Real Acad. de la historia por D. Valentin Carderera Madrid, 1851, pet. in fol. portr.

historia General y natural de las Indias islas y tierra firme del mar Oceano por el Capitan Gonzalo Fernandez Oviedo y Valdes. primer Cronista del nuevo mundo. Publicala la Real academia de la historia cotejada con el codice original, enriquecida Con las enmiendas y adiciones del autor, e ilustrada con la vida y el juicio de las obras del mismo por D. José Amador de los Rios. Madrid, 1853, 3 vol. in fol.

Les amours de Colomb avec D. Beatriz Enriquez dont naquit hernando le 15 Août 1488 eurent lieu à Cordoue. J'ai consacré à D. hernando un Article assez étendu dans la biographie Didot.

Revue Archéologique Article de Mr Isidore de Loewenstern, sur les mémoires de MM Jomard et Carderera, touchant le vrai portrait de Christophe Colomb.

4 Avec le 4ème Amiral D. Diego Colon second duc de Veraguas, finit en 1578 toute la lignée mâle et légitime du Grand Colomb, qui découvrit le nouveau monde".

Humboldt.

Une statue en Bronze représentant Christophe Colomb a été offerte par l'Impératrice Eugénie à l'état de Panama. Le Navire qui la portait est entré dans le port de Colon Aspinwal le 29 Avril 1870. C'est le commandant Serres Capitaine de frégate qui a été chargé de remettre au général Correoso, la statue du grand navigateur. Les détails de la cérémonie qui a eu lieu se trouvent dans le Journal officiel du 3 Juin 1870.